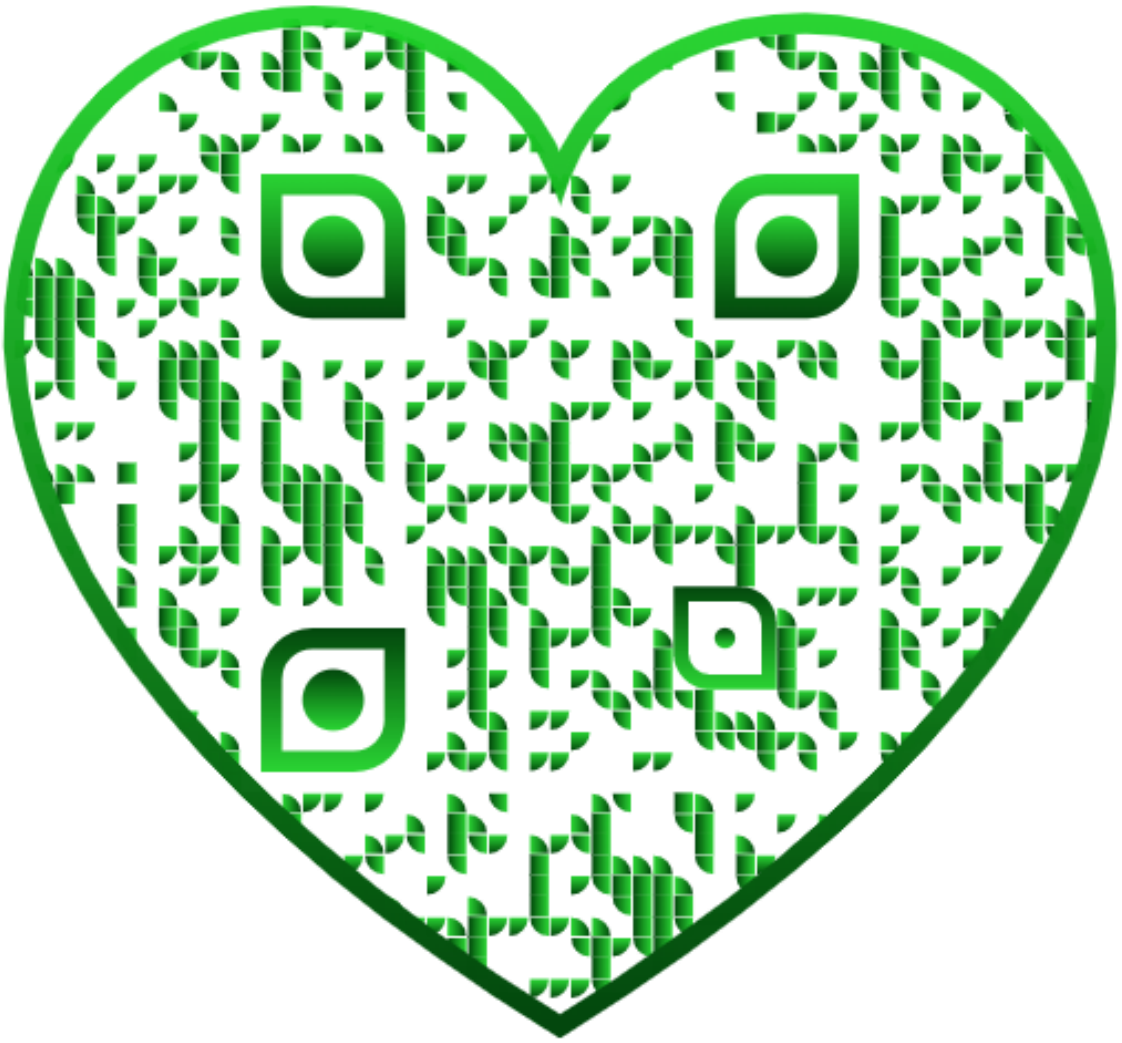
DON DAVIS

L'affaire Jeffrey Dahmer

LE MONSTRE DE MILWAUKEE

Un jeune homme bien sous tous rapports se révèle un assassin impitoyable.

Crimes Enquêtes



Don Davis

L'affaire Jeffrey Dahmer
Le monstre de Milwaukee

Traduit de l'américain par France-Marie Watkins

Pour Russ et Randy.
Titre original : The Milwaukee Murders
St. Martin's Paperbacks edition
Copyright : 1991 by Don Davis
Pour la traduction française : Copyright Éditions J'ai lu, 1993

1 : Petit garçon perdu.

Lundi 27 mai 1991

Il n'avait que quatorze ans et il courait pour sauver sa peau, pour fuir ce grand type. Un moment, il crut que ça y était, qu'il lui avait échappé, comme son frère il y a longtemps. Deux jeunes femmes avaient surgi de l'obscurité pour l'aider et quand la voiture des pompiers était arrivée, une femme pompier avait enveloppé son corps nu dans une couverture. Et maintenant trois agents de police, avec leur insigne brillant et tout, étaient là, alors qu'il reprenait haleine, appuyé contre l'aile d'une voiture bleu et blanc.

Les jambes de l'adolescent brun au teint foncé étaient maculées du sang coulant de son anus violé. Ses joues gardaient des traces brillantes de larmes. Il avait l'impression d'avoir la tête pleine de coton, parce qu'il avait été drogué. Konerak Sinthasomphone avait froid, il était terrifié, pris dans un cauchemar sur le dur pavé de Milwaukee, incapable de faire autre chose que de secouer la tête et de murmurer "Non !". Mais maintenant, les policiers étaient là. Ils arrêteraient le grand type, comme ils l'avaient fait lorsque son frère avait eu des ennuis avec un homme, il y a quelques années.

Il faisait doux à Milwaukee en cette nuit du 27 mai, tandis qu'un printemps précoce repoussait les derniers assauts aigres de l'hiver. Encore quelques mois et ce serait l'été ; les rues seraient pleines de monde pour faire la fête, pour manger dans une atmosphère de camaraderie joviale entre voisins de quartier. Même à cette heure tardive, il y aurait des gens assis dans les parcs et les squares, ou rentrant tranquillement chez eux après le cinéma, ou se promenant simplement le long de la 27e Rue. Dans un mois, il y aurait foule, pour profiter des premiers beaux soirs mais, pour le moment, Konerak se sentait plus seul qu'il ne l'avait jamais été de toute sa jeune vie.

Ce qu'il venait d'endurer dans cet appartement nauséabond, avec le grand type, l'avait complètement brisé, désorienté, et il avait désespérément besoin de secours. Il avait compris que s'il ne s'échappait pas de là, il lui

arriverait des choses épouvantables, encore pires que sur les photos qu'il y avait vues, étalées un peu partout.

Par un coup de chance, alors que Konerak était encore évanoui, le type était sorti de chez lui pour aller acheter de la bière. Le garçon, qui souffrait atrocement, avait repris connaissance et réussi à ouvrir la porte pour s'enfuir.

Mais il ne pouvait pas courir bien vite à cause du somnifère qui le privait de l'extraordinaire rapidité qu'il déployait sur le terrain de foot, quand il courait tout en promenant le ballon. Il avait l'impression de pédaler dans la semoule. Il avait beau dire à ses jambes de se dépêcher, elles refusaient de lui obéir. Il se traînait, il chancelait, avançant à peine malgré ses efforts, aiguillonné par la terreur. Il savait qu'il devait fuir car le grand type allait se mettre à sa poursuite. Le seul espoir de Konerak était de rencontrer quelqu'un qui puisse l'aider. C'était sa seule chance. Il avançait en titubant sur le trottoir. Mais le grand type arrivait à grands pas et n'allait pas tarder à le rattraper.

Konerak, bel adolescent laotien, avait disparu de chez lui la veille, en allant à l'entraînement du dimanche matin, à Mitchell Park. Comme tous les jeunes Asiatiques, il jouait au football d'instinct, de même que tous les gamins américains savent se servir d'une batte de base-ball depuis le berceau. Konerak suivait la destinée des Milwaukee Packers mais ils étaient déjà largement dépassés dans leur division, l'American League East, et il est difficile pour des éternels perdants d'attiser l'enthousiasme. Les Green Bay Packers étaient au repos jusqu'à l'automne et le football américain n'intéressait personne pour le moment. Le foot était donc le seul sport où pouvait briller un jeune garçon de petite taille, aux réflexes rapides comme l'éclair. Konerak rêvait de devenir un grand professionnel, comme ses idoles Pelé, Beckenbauer et Maradona. Il s'entraînait religieusement à soulever des poids avec ses jambes pour les renforcer, et il ne perdait jamais la moindre occasion de disputer un match.

La famille Sinthasomphone était arrivée depuis peu de temps aux Etats-Unis. Après le long et terrible conflit d'Indochine, ils pensaient que les régimes brutaux qui avaient pris le pouvoir à Saigon, Phnom Penh et Vientiane ne leur offriraient qu'une nouvelle vie de misère et de souffrance, même s'ils déclaraient agir pour le bien du peuple. En 1980, la famille avait fui le Laos, abandonnant l'air pur, les montagnes embaumées, la jungle luxuriante pour un lieu qui leur était véritablement étranger, une grande

ville grise des États-Unis, ce pays que les G.I. américains qui avaient combattu en Indochine appelaient "le Monde", comme si le Laos, le Viêtnam et le Cambodge étaient situés sur quelque lointaine planète. Milwaukee, depuis ses débuts, a toujours été un creuset de cultures différentes. Il y est courant qu'une famille ait ses racines en pays étranger et que les enfants de la première génération parlent anglais avec un accent. Leurs enfants s'expriment mieux et leurs petits-enfants grandissent avec tous les espoirs et tous les problèmes de n'importe quel enfant américain. En regardant pousser cette troisième génération, les grands-parents se demandent s'ils ont fait le bon choix en quittant le vieux pays, quand ils voient les gosses écouter de la musique assourdissante, se coiffer bizarrement et n'avoir aucun respect pour leurs aînés. Konerak était le plus jeune des huit enfants Sinthasomphone ; il n'avait que trois ans quand ils étaient arrivés à Milwaukee. Grâce à son expérience de la rue et de l'école il accélérait la marche du temps et s'il était asiatique par l'atavisme, il était maintenant américain jusqu'à la moelle.

Cette fuite du Laos pour la liberté avait été bien difficile ; mais quelque chose était resté attaché à la famille, quelque chose d'obscur et d'inconnu dans la terre de liberté qui leur avait fait signe. Les ressortissants de la communauté laotienne ne croient pas que les réfugiés soient vraiment préparés à la vie dans une métropole américaine, où la jungle est faite de béton, où les fauves et les rapaces ont le visage banal de gens ordinaires. En Indochine, en pleine guerre, il était assez facile de distinguer les situations menaçantes. Mais en Amérique, c'était différent pour les Laotiens. Les vieux disaient que les hommes et les femmes qui avaient quitté le Laos croyaient trouver un havre de paix aux États-Unis et découvraient amèrement que les rues américaines n'étaient pas pavées d'or mais de dangers.

Les Sinthasomphone avaient compris tout cela bien avant la disparition de Konerak. Trois ans plus tôt, en 1988, alors que le frère aîné de Konerak avait treize ans, un grand homme blond aux yeux curieusement inexpressifs avait attiré cet enfant chez lui, s'était livré sur lui à des attouchements sexuels pendant un moment et avait fini par lui offrir cinquante dollars s'il acceptait de poser entièrement nu pour des photos. Effrayé, l'adolescent s'était échappé et avait trouvé du secours. La police avait arrêté le grand blond et, en 1989, il avait été condamné à huit ans de prison. L'homme avait purgé dix mois dans un établissement de sécurité

minimum et avait été autorisé à sortir pour un travail de nuit. Cette laisse était si relâchée qu'il rentrait souvent le matin empestant le whisky, ayant abandonné son emploi pour faire la tournée des bars. À la moitié de sa peine, cinq ans de liberté surveillée lui avaient été accordés. La famille Sinthasomphone croyait le cauchemar fini. Elle se trompait. Cet incident n'était que le prologue.

En pensant à son frère qui avait réussi à s'échapper, et comme cela se passait dans les émissions de télévision où les méchants sont toujours punis à la fin, Konerak croyait, en ces premières heures de ce lundi 27 mai, qu'il était sauvé. Il était loin de cet horrible appartement à l'odeur de renfermé ; des gens allaient l'aider. Ce n'était pas le Laos, on était en Amérique et il était un petit Américain. Et tout allait s'arranger. Il avait presque raison.

Son triste sort n'était pas passé inaperçu, car tout comportement extraordinairement insolite se remarque, même dans une grande ville blasée où on a tout vu. Deux jeunes filles du quartier, Nicole Childress et sa cousine Sandra Smith, toutes deux âgées de dix-huit ans, aperçurent l'adolescent désorienté dans une petite rue obscure, tout nu, le derrière en sang, l'air égaré et terrifié. Quand elles lui parlèrent, il ne sut que marmonner.

Mais les filles ont quand même réagi quand un grand homme blanc arriva et voulut s'emparer du garçon : Sandra ne le lâcha pas. Elle le maintint solidement par le bras pendant que sa cousine courait à la cabine téléphonique au coin de la rue pour appeler le numéro des urgences, le 911. Quelques minutes plus tard, la voiture des pompiers n°32 arrivait sur les lieux, aussitôt suivie par deux voitures de la police municipale de Milwaukee. Trois agents en tenue en descendirent.

Les flics arrivant sur la scène de ce genre d'incident n'ont qu'une idée en tête : rétablir l'ordre le plus vite possible. Ils découvraient deux individus de sexe masculin, dont un tout nu, qui se bagarraient et deux personnes de sexe féminin qui aidaient le plus petit des deux à résister. Ils décidèrent de régler cette affaire sur-le-champ à la résidence Oxford, 924, 25e Rue Nord. Les agents renvoyèrent l'équipe de pompiers, qui avait enveloppé le jeune homme dans une couverture pour cacher sa nudité. Par la suite, certains rapports allaient indiquer que les policiers avaient cru que le sang provenait d'un genou écorché.

Ayant bien pris la situation en main, les flics voulurent éviter d'attiser la curiosité de la petite foule qui commençait à se rassembler. Ils décidèrent

de monter à l'appartement de l'homme blanc, qui tentait de les persuader que le jeune homme nu était son compagnon. Mais les jeunes filles qui avaient appelé les secours ne l'entendaient pas de cette oreille et elles harcelèrent les policiers jusqu'à ce qu'ils prennent leur nom et les inscrivent comme témoins. Sandra Smith déclara plus tard qu'on les avait priées de s'en aller en disant qu'on n'avait plus besoin d'elles. Ce qu'elles firent. Mais en rentrant chez elles, encore bouleversées et en colère, elles racontèrent toute l'affaire à Glenda Cleveland, la mère de Sandra, et déclenchèrent ainsi une avalanche d'événements qui allaient prendre une tournure bizarre. Glenda Cleveland, à la suite du récit de sa fille, téléphona elle-même à la police et cet appel allait finalement être diffusé dans le monde entier.

Mais, pour le moment, les policiers poussaient les deux vedettes masculines de ce mélodrame dans le grand immeuble et tous montèrent à l'appartement 213, indiqué par le grand homme blanc élancé à la fine moustache. Il poursuivait ses explications, comme s'il s'excusait, apparemment honteux d'être mêlé à un tel scandale. Comme il s'exprimait calmement, posément, les policiers se dirent qu'il y avait des crimes plus importants qui les attendaient dans les rues. Il y avait des cambrioleurs et des agresseurs, des revendeurs de drogue et des assassins qu'il fallait traquer, arrêter, et ils étaient en train de gaspiller un temps précieux à jouer les arbitres dans ce qui était manifestement une querelle de ménage.

Le grand blond s'exprimait remarquablement bien, sans s'énerver, alors que le petit Asiatique paraissait ivre et incapable de formuler une phrase cohérente. Qui croire, dans ce genre de situation ? Le grand blond reconnaissait qu'il savait très bien que son ami était parti dans la rue, que c'était pour ça qu'il essayait de le ramener à la maison. C'était déjà arrivé. Ils étaient tous deux homosexuels, ils vivaient ensemble dans cet appartement et ce soir ils avaient bu un peu plus que de raison et s'étaient disputés assez aigrement. Le gosse avait en réalité dix-neuf ans, il était bien plus âgé qu'il n'en avait l'air.

L'homme assura qu'il regrettait beaucoup cette histoire et promit que cela ne se reproduirait plus. Les policiers virent plusieurs photos du jeune homme, sur lesquelles il n'était vêtu que d'un slip.

Konerak était si terrifié qu'il ne pouvait articuler un mot pour se défendre. Il restait assis en silence sur le canapé, pendant que les hommes causaient. Les flics avaient l'air de croire le grand type ! Et ces photos éparpillées sur le sol ou épinglées sur tous les murs, ces photos d'hommes

nus ? Konerak avait été violé ! Et cette odeur à tomber raide, qui provenait d'un cadavre dans la pièce voisine ? L'appartement en était imprégné, et les trois flics interrogeaient sagement le grand type sur le jeune Asiatique !

Mais le travail de patrouille dans les rues d'une grande ville finit par cuirasser d'acier toute émotion humaine normale. Si un officier de police prend à coeur chaque scène de crime, chaque victime, chaque histoire dramatique, s'il se laisse atteindre, émouvoir, il ne tarde pas à allonger la liste des suicides. Mieux vaut garder ses distances, prendre les choses froidement, ne pas se laisser toucher personnellement.

Les trois policiers établirent qu'ils avaient affaire à un couple d'homosexuels. Les flics, qui n'aiment déjà pas se mêler de discussions entre mari et femme, ont absolument horreur de mettre le nez dans des brouilles d'homosexuels. Si le devoir les appelle chez ces gens-là, ils préfèrent prétendre que les livres et les photos pornos qu'ils voient traîner sont la règle plutôt que l'exception. Surtout, ne nous excitons pas et passons à autre chose.

"Ce qui s'est passé à Milwaukee... c'est la norme, déclare un auditeur qui téléphone lors d'une émission en direct à la radio de Cleveland et se présente comme exerçant une profession paramédicale. J'ai répondu à de nombreux appels provenant de gays, et dans quatre-vingt-quinze pour cent des cas, quand on entre dans l'appartement, il y a une drôle d'odeur, des parfums exotiques ou de l'encens et, bien souvent, on sent des odeurs d'animaux. J'ai été dans des piaules où on voit de la pornographie dans des cartons empilés sur le rebord des fenêtres, ou par terre, et il faut les enjamber ou les contourner : des cassettes vidéo, des films, des livres, des bibliothèques entières de porno et on est obligé d'ignorer tout ça, on ne le voit même plus."

La Milwaukee Police Association, le syndicat des policiers, déclara plus tard que les trois flics concernés par cette affaire n'avaient rien trouvé ni constaté d'inquiétant ou d'illégal. Au contraire, les choses se calmèrent au point qu'ils ne jugèrent pas nécessaire de faire une vérification de routine sur les antécédents des deux hommes interrogés.

S'ils l'avaient fait, ils auraient appris des choses très intéressantes. Ils auraient découvert que l'homme blanc de trente et un ans, Jeffrey Lionel Dahmer, avait été condamné en 1989 pour attentat à la pudeur et incitation de mineur à la débauche sur un enfant de moins de quinze ans et qu'il était actuellement en liberté surveillée. Ils auraient également découvert que le

jeune Asiatique qu'ils jugeaient trop ivre pour se faire comprendre n'avait que quatorze ans et non dix-neuf comme le prétendait Dahmer. Et ils auraient appris que ce garçon-là était le plus jeune frère de l'adolescent agressé sexuellement deux ans plus tôt par le même Dahmer, qui avait été jugé et condamné. Dahmer avait dit à la Cour, lors de son procès, qu'il regrettait beaucoup ce qu'il avait fait, tout comme, à présent, il assurait aux agents qu'il était navré de ce scandale et promettait que cela ne se reproduirait plus.

Les flics ne décrochèrent pas le micro de leurs voitures pour appeler le siège du district trois et demander une vérification d'identité et de casier. Ils restèrent donc dans l'ignorance de tous ces faits et rédigèrent un rapport traitant l'affaire comme une simple querelle de ménage entre deux pédés. Puis ils poursuivirent leur patrouille, pour traquer quelque crime plus sérieux.

Konerak Sinthasomphone vit la porte se refermer sur les uniformes aux insignes bien astiqués. Dahmer se tourna vers lui, les yeux inexpressifs et le visage convulsé de fureur.

Quand les flics arrivèrent au rez-de-chaussée, divertis par l'interrogatoire qu'ils venaient de mener, ils ne se doutaient pas une seconde de l'horreur qui se déroulait au même instant dans l'appartement qu'ils quittaient. L'un d'eux appela le poste de police par radio et annonça :

- Asiatique bourré, à poil dans la rue, a été rendu à son compagnon.

Sur la bande enregistrée, on entendait des rires.

- Mon collègue va se faire épouiller au poste.

Nouveaux rires, et les deux voitures de patrouille démarrèrent.

2 : L'enfant Hercule.

Le comté de Summit, dans l'Ohio, semble être la victime d'une malédiction qui en fait l'éternel perdant métropolitain. L'enfant chéri de la circonscription est Wendell Wilkie, qui n'est même pas né dans l'Ohio. Quand il porta l'étendard républicain aux élections présidentielles de 1940, il fut battu à plate couture par Franklin Delano Roosevelt. Il demeure malgré tout immortalisé dans le bronze, incrusté dans un mur du palais de justice à Akron. La fille chérie était Judy Resnik, brillante élève du lycée Firestone, qui allait devenir astronaute et disparaître dans l'explosion de la navette Challenger. L'établissement d'études supérieures le plus connu est l'université d'Akron, qui n'est rien du tout pour les journalistes si on la compare à sa proche voisine du comté de Portage, l'université d'État de Kent, toutefois plus renommée pour les étudiants tués par la Garde nationale au temps de la guerre du Viêtnam que pour ses qualités pédagogiques.

La plus grande ville du comté de Summit est Akron, la dent cariée d'une zone métropolitaine où des vitrines vides de magasins à vendre bordent l'artère principale. Un commerçant à qui l'on demande comment vont les affaires ne vous regarde même pas en répliquant : "Vous n'avez pas eu besoin de faire la queue pour entrer ici, pas vrai ?" Le palais de justice est un grandiose édifice dans le plus pur style néo-Renaissance XIXe. Quand l'industrie automobile américaine s'est effondrée, elle a emporté avec elle les géants du caoutchouc d'*Akron* et l'économie de la ville.

En 1991, au moment où la région luttait contre la récession et la sécheresse, la longue route rocailleuse du comté de Summit parut encore plus lugubre quand des enquêteurs de la police apprirent que Jeffrey Dahmer y avait tué sa première victime, Steven Hicks, de la manière particulièrement macabre qui allait devenir son effroyable marque personnelle.

"Le comté de Summit... C'est l'enfant Hercule ! Ne vous y frottez pas, il piquera drôlement !" Tel fut le joyeux toast porté en 1840, quand fut créé le comté regroupant seize agglomérations des comtés voisins de Portage, Medina et Stark. La région se développa fièrement, avec la jeune Amérique et les premières industries qui s'y installèrent, chantiers navals, poteries, verreries, minoteries, et fournirent beaucoup d'emplois. Mais en 1870, le jeune Dr Benjamin Franklin Goodrich décida de construire une manufacture de caoutchouc le long des berges hospitalières du canal de l'Ohio. Il y avait, à l'époque, quatre-vingt-quatorze usines de caoutchouc dans toute la nation et la B. F. Goodrich Company était la seule de l'Ohio. Tout en produisant des tuyaux d'arrosage, de la tuyauterie pour les brasseries et des bandes pour les tables de billard, Goodrich traçait déjà les grandes lignes du miracle à venir.

D'année en année, sa réussite attira d'autres industriels qui voulaient gagner de l'argent en fabriquant du caoutchouc: ils s'installèrent dans les usines vides, abandonnées par des industries dépassées, et embauchèrent une main-d'oeuvre bon marché qui se retrouvait au chômage après ces faillites. Frank Seiberling acheta trois hectares et demi à *Akron* en 1898 et donna à sa société le nom de Charles Goodyear, nom de l'inventeur du procédé de vulcanisation qui améliorait la résistance du caoutchouc tout en lui conservant son élasticité. Harvey Firestone arriva en 1900 et créa sa propre compagnie de pneus. Cinq ans plus tard, il conclut un marché avec un autre jeune industriel entreprenant nommé Henry Ford auquel il devait fournir des pneus pour tous les véhicules à moteur que Ford produirait. Le boom économique avait eu lieu !

Tracez une ligne droite plein nord-ouest à partir des aciéries de Pittsburgh et vous arrivez à Detroit, capitale mondiale de l'automobile. Entre les deux, à mi-chemin, vous trouvez la ville animée de Cleveland et, à trente kilomètres au sud, Akron, en plein sur les axes de transport des matières premières. Acier, caoutchouc et chaînes de montage : la formule qui créa la production en masse des voitures sans chevaux rapporta d'immenses fortunes aux hommes qui possédaient les usines mais fit également pleuvoir l'argent sur la population ouvrière. En 1910, *Akron* ne comptait que 69.067 habitants ; en 1920, ils étaient 208.435 à vivre dans la ville d'Amérique qui se développait le plus vite. General Tire, Goodrich,

Firestone, Goodyear, Mohawk et d'autres usines firent connaître au monde entier la capitale du caoutchouc. Pendant un siècle, elle allait connaître la prospérité mais, cependant, la malédiction était aux aguets.

En 1911, Melwin Vaniman construisit à Atlantic City un aéronef à moteur, le revêtit d'un tissu caoutchouté fabriqué par Goodyear et le baptisa l'Akron. Celui-ci explosa et se perdit en mer. Vingt ans plus tard, la Goodyear Zeppelin Company construisit ce qu'il y avait alors de plus énorme dans le ciel, un dirigeable de deux cent cinquante mètres qui fut également baptisé Akron. Après deux ans d'excellents services, il s'écrasa dans l'Atlantique, faisant soixante-treize morts.

Mais le bon temps dura assez pour attirer des centaines d'ouvriers des États environnants qui vinrent y gagner beaucoup d'argent, de quoi s'acheter des chemises de soie et parfois une bague en diamants pour la fiancée restée au pays. Les "gommiers", ainsi enrichis, se massaient dans les bars, et le théâtre local, spécialisé dans les revues nues, donnait trois représentations par jour. Parmi ces hommes qui répondirent à l'appel de la fortune, il y avait Wilkie, natif d'Elwood dans l'Indiana, qui travailla un moment dans le département juridique de Firestone. Il trouva bientôt le monde politique plus à son goût que les montagnes russes de l'économie d'Akron. Le soufflé de la prospérité retomba après la Première Guerre mondiale et deux tiers des hommes qui s'étaient précipités pour profiter de la manne se retrouvèrent sans travail.

Il y avait parmi eux un adolescent, Billy, venu d'une ferme de Cadiz, dans l'Ohio, qui avait abandonné la vie rurale pour une feuille de paie dans la grande ville. Il était arrivé, avec sa petite valise d'osier, en plein boom. En dépit de son manque d'instruction, il avait trouvé presque tout de suite un emploi de bureau chez Firestone pour la somme royale de quatre-vingt-quinze dollars par mois. Le jeune homme timide, assidu au travail, passa au moulage des pneus à la Miller Rubber Co. Et, lorsque la Dépression frappa l'Amérique, il trouva du travail dans un magasin de confection jusqu'à ce qu'il soit une fois de plus réduit au chômage. Billy, fidèle à la grande ville, était fasciné par l'*Akron Music-Hall* et ne quittait pas les acteurs, au point qu'on lui confia un emploi de chasseur, non payé. Finalement, on le laissa monter sur scène pour dire : "La voiture de Madame est avancée." Lorsque la troupe de Pauline McLean repartit à cause des mauvaises conditions économiques, Billy ne fut pas invité à l'accompagner. Dépité, il rejoignit alors son père dans les champs pétrolifères de Tulsa. Puis il alla tenter sa

chance en Californie où il laissa tomber son premier prénom de William, ne gardant que le deuxième et son nom de famille. Billy, qui avait du mal jadis à obtenir des rendez-vous des filles, devint Clark Gable et ne se débrouilla pas trop mal à Hollywood. *Akron* n'a jamais su retenir les jeunes.

Les grands jours, et même les médiocres, ont désormais fui Akron. Les parkings du centre, y compris celui du Hilton construit autour des anciens silos géants de la société Quaker Oats, continuent d'être payants, comme pour dissuader les gens de venir en ville faire leurs achats. "Ça va de plus en plus mal", notait un caissier de banque le jour où le *Rubber and Plastic News*, lecture obligatoire dans l'industrie, publia un dessin humoristique en première page, montrant un homme d'affaires à genoux dans une église et priant : "S'il vous plaît, mon Dieu, faites que les gens achètent des voitures neuves." En 1970, *Akron* comptait 275.425 habitants. En 1990, ils n'étaient plus que 222.226.

Mais l'avantage indéniable de la prospérité fut que les cadres moyens et supérieurs purent mener une vie agréable hors de la ville, à l'écart de la pollution atmosphérique, des embouteillages et de la délinquance. Ils s'installèrent dans de charmants villages, situés dans de paisibles paysages vallonnés, avec de grands arbres, des hectares de prairies et un magnifique isolement. Vous vous laissez glisser à une quinzaine de kilomètres au nord d'*Akron* par la nationale 77, vous prenez la bretelle de sortie de Ghent Road, vous traversez un petit cours d'eau, Yellow Creek, et vous arrivez dans un de ces lieux idylliques, le village bucolique de Bath.

Vous tomberez immédiatement sur un carrefour qui est le coeur historique de ce bourg, au croisement de West Bath Road et de Cleve-Mass Road, route qui reliait jadis Cleveland à Massillon, chacune distante d'environ cinquante kilomètres de Bath. La circulation passe maintenant par la nationale 77, laissant le carrefour de Bath aux voitures du coin et préservant l'agréable isolement du village. "Ici, on vient pour vivre, pas pour travailler, a déclaré J. T. Norman, un des trois conseillers municipaux. Notre municipalité s'est engagée à en faire une agglomération rurale résidentielle." Et elle y a bien réussi.

Dominant le carrefour, l'école élémentaire de Bath, grand édifice carré, se dresse comme une forteresse au sommet d'un tertre, juste en face de la mairie, bâtiment de bois peint en blanc qui serait tout à fait à sa place en Nouvelle-Angleterre. À droite de l'école, sur la côte de Bath Road, se

trouve le siège de la police et des pompiers. Cette croisée des chemins allait devenir, en 1991, un endroit extrêmement animé.

Si on passe entre l'école et les bâtiments publics, on se trouve sur une étroite route sinueuse qui semble vous ramener à l'époque où l'Amérique n'était pas un lieu violent. Une maison brune à deux niveaux est blottie sous les arbres, au 4480 West Bath Road; le 17 mai 1968, un nouveau propriétaire vint s'y installer avec sa famille : Lionel Dahmer, sa femme Joyce et leurs deux fils, Jeffrey, sept ans, et David, un an.

Lionel et Joyce s'étaient mariés à Milwaukee, le 22 août 1959, et ils avaient commencé par vivre dans un appartement au rez-de-chaussée de la maison de Mme Dahmer mère, dans la jolie banlieue de West Allis, juste en dehors de la ville. Le premier enfant du couple, Jeffrey Lionel, naquit le 21 mai 1960 à l'Evangelical Deaconess Hospital de Milwaukee. Lionel, le père, allait encore à l'université et il poursuivit ses études jusqu'à ce qu'il sorte de Marquette University en 1962 avec un diplôme d'ingénieur électricien.

Il emmena alors sa famille à Ames, dans l'Iowa, à l'automne de 1962, où il entreprit de difficiles études de doctorat ès sciences à l'université de l'Iowa, tout en travaillant pour nourrir sa femme et son fils. Il réussit enfin à obtenir son doctorat de chimie analytique le 19 novembre 1966.

Joyce était de nouveau enceinte quand il trouva un emploi de chimiste aux PPG Industries et la famille dut encore déménager, pour s'installer cette fois à Doylestown, dans l'Ohio, une banlieue ouvrière d'Akron. David, le frère de Jeffrey, naquit quelques mois plus tard, le 18 décembre. Lionel et Joyce commencèrent alors à songer à l'avenir et cherchèrent une plus grande maison, dans un coin plus agréable, pour y élever leurs garçons. Ils n'eurent pas à chercher longtemps dans la magnifique campagne entourant Bath pour se convaincre que le village blotti sous les arbres serait un endroit idéal pour y planter leurs racines. Ils y emménagèrent un an plus tard, heureux de s'installer dans un coin aussi tranquille.

La forêt est un endroit magique pour de jeunes garçons et, justement, la maison de Bath était au milieu d'une forêt. Il y avait d'autres habitations dans le voisinage, mais surtout des arbres en abondance. En été leur feuillage est si dense que la plupart des petites routes menant aux villages sont de véritables tunnels de verdure. L'imagination galope, dans un lieu pareil, et un gamin timide et replié sur lui-même peut s'amuser à se perdre dans les sous-bois pour observer les animaux, suivre des pistes, apprendre un tas de choses. Ça peut être chouette d'être seul. Personne ne vous dit ce

que vous devez faire. L'isolement peut être un refuge, surtout quand ce qui se passe à la maison est désagréable et lorsqu'on n'a pas de camarades.

Mais il est toujours difficile pour un gosse d'arriver dans une nouvelle communauté. Pour Jeffrey, qui eut huit ans le 21 mai, quatre jours après l'achat de la maison de Bath, ce fut encore plus difficile. Il était seul, sans aucun ami. Il avait passé ses deux premières années d'école à Doylestown, les quelques camarades qu'il y avait eus étaient loin, très loin. Son petit frère n'était qu'un bébé. On était en été, il n'y avait donc pas d'école et les enfants étaient dispersés pour les vacances. Jeffrey était seul, livré à lui-même.

Plus tard, alors qu'il commençait à avoir de sérieux ennuis, son père téléphona un jour à un juge d'application des peines pour lui révéler un fait troublant. Jeffrey avait huit ans quand il avait été sexuellement agressé par un garçon du quartier. Cela expliquait peut-être pourquoi "ce garçon avait des problèmes relatifs aux questions sexuelles", écrivit cet agent dans son rapport du 27 avril 1990. Pour les experts, l'agression d'un enfant est un drapeau rouge, l'origine possible des troubles de la vie d'adulte. Mais dans tous les premiers rapports de cette affaire, c'était la seule mention d'un incident de ce genre subi par Jeffrey et lui-même le niait avec véhémence. Pourtant, un gamin de huit ans, nouveau venu dans une région inconnue, aurait été une proie facile pour quelqu'un cherchant à se lier d'amitié avec lui dans la forêt.

La rentrée scolaire arriva enfin et Jeffrey eut l'occasion de rencontrer des enfants de son âge, d'abord pendant le court trajet en car de ramassage de West Bath Road et ensuite à l'école élémentaire. Un jeune garçon, qui faisait ce même trajet tous les matins dans le car jaune, se souvenait de Jeffrey comme d'un copain amusant mais plutôt bizarre. Bien que grand pour son âge, Jeff ne jouait jamais au dur. Il ne brutalisait pas ses camarades plus petits mais, en même temps, si l'un d'eux se faisait mal, sa première réaction était de rire, pas de le secourir. Tout jeune, déjà, il se tenait à l'écart des autres. Comme beaucoup d'enfants, même ceux de la génération d'aujourd'hui, il était fasciné par la nature mystique des choses, en particulier comment elles vivent et comment elles meurent.

Si ses camarades avaient du mal à se lier avec lui, les adultes en revanche aimaient bien Jeffrey. Il était poli, soigné, il cherchait à faire plaisir, il avait un gentil sourire timide quand on le félicitait. Georgia Scharenberg, une voisine, se souvenait de Jeff comme d'un "gentil garçon"

qui, lorsqu'il n'était pas à l'école, passait son temps à courir les bois, à escalader les rochers et à grimper aux arbres. Il avait peu de camarades de jeux, disait-elle. "Jeff était le plus souvent avec son frère, pas avec d'autres garçons." D'autres adultes s'accordèrent à dire que ce qui frappait chez Jeff, enfant, c'étaient sa politesse et ses bonnes manières.

Tout comme *Akron* a du mal à garder ses jeunes gens, Jeffrey Dahmer avait des difficultés à conserver ses amis. Quand il entra au lycée, la profonde solitude qui allait hanter son existence était déjà écrasante et distinguait ce grand garçon blond dégingandé, aux grosses lunettes rondes. Mme Scharenberg, qui était caissière à la cafétéria du lycée, disait qu'elle échangeait quelques mots avec Jeffrey quand il passait à la caisse et puis qu'il allait avec son plateau s'attabler avec d'autres élèves, mais quand il s'en allait, c'était toujours seul.

Rompant avec ses habitudes, Jeffrey essaya tout de même de se lier avec les gens. Tout en continuant d'aller au lycée, il trouva du travail : il vendait des plants pour un pépiniériste local. Il s'était précipité chez les Scharenberg avec un catalogue et, tout bouillonnant d'enthousiasme, il les avait persuadés d'acheter deux pommiers et un forsythia qui fleuriraient au printemps. Il n'eut pas à se donner beaucoup de mal parce que ce couple adorait aider les jeunes du quartier. Les deux arbres et le buisson prirent racine et continuent de prospérer dans la forêt le long de leur propriété (même si les pommiers ne donnèrent jamais de pommes).

À l'époque où Jeffrey quitta le lycée, il avait apparemment fait une découverte capitale : il avait goûté à l'alcool pour la première fois et y trouvait un apaisement. Pour un garçon sujet à des états dépressifs, tout paraissait un peu plus rose après quelques gorgées de gin, qu'il cachait. La vie devenait alors plus facile. À quatorze ans, Jeffrey Dahmer était déjà engagé sur la sombre pente de l'alcoolisme. Il ne se contentait pas de boire, de temps à autre, un coup en douce, comme font la plupart des adolescents, il se soûlait.

Et il se passait autre chose dans sa vie, dans les bois derrière la maison brune, quelque chose que Jeffrey lui-même ne devait pas comprendre. Vers l'âge de dix ans, il s'était mis à faire des expériences avec des choses qui avaient été vivantes : il blanchissait des os de poulet, il fourrait des insectes dans des bocaux de formol, il décapitait de petits rongeurs. C'était pour lui un passe-temps intéressant mais qui allait laisser sa marque et grandir avec lui. En cherchant, en tâtonnant, il apprit à utiliser

de l'acide pour déchaîner complètement les os d'animaux morts. Cela devint presque une seconde nature. Il n'était pas rare de trouver des ossements d'animaux parmi les feuilles mortes ou les plantes grimpantes de la forêt, derrière West Bath Road. En 1975, alors que Jeffrey allait encore au lycée, trois adolescents du quartier qui se promenaient dans les bois découvrirent, derrière la maison des Dahmer, la carcasse d'un chien. La tête avait été coupée et le corps éventré était suspendu à un arbre derrière une croix faite de branches mortes. Ces jeunes allaient déclarer, des années plus tard, qu'ils avaient pensé alors à un culte du démon, mais sans imaginer qui pouvait en être l'auteur.

Alors qu'il était en terminale au lycée Révère, Jeffrey Dahmer avait appris diverses choses : il était capable de boire avec les meilleurs buveurs et il lui était facile de se faire remarquer. Les gens font attention à vous, quand vous êtes prêt à faire n'importe quoi pour amuser la galerie. Ses camarades s'accordaient tous à penser qu'il était un drôle de zigoto qui ne connaissait pas de limites quand il s'agissait de faire rire, de profiter un instant d'un coup de projecteur. Comme à l'hypermarché de Summit, quand il faisait son numéro d'"attardé", bavant, gesticulant avec ses longs bras, titubant et tombant sur des clients chargés de paquets ou en train de manger : c'étaient toujours deux ou trois gros rires assurés. Il relevait n'importe quel pari. Les gens l'aimaient quand il faisait des choses bizarres.

À ce moment-là, il n'y avait plus grand-chose de sacré pour lui. À la fin de sa terminale, en 1978, quand on prit les photos pour l'annuaire, Jeff réserva une surprise aux grosses têtes de la classe. Les membres de la National Honor Society, un groupe d'étudiants d'élite aux notes bien au-dessus de la moyenne et à la conduite irréprochable, s'assemblèrent sur le perron du lycée pour la traditionnelle photo de groupe à paraître dans Minute-men, élégant annuaire à couverture écarlate ; un non-membre s'y glissa à la dernière minute. Quand le diaphragme se referma, au milieu du groupe apparut, au troisième rang à partir du haut, la tête de Jeffrey Dahmer. Quelle rigolade ! Quand le bruit courut que Jeff, avec sa moyenne générale de deux, avait réussi à se glisser parmi les petits génies surdoués de la N. H. S., les cancres ne se tinrent plus de joie. L'exploit fut fort apprécié mais l'histoire ne s'arrêta pas là, parce qu'on ne pouvait pas s'introduire dans l'Honor Society en étant stupide. Alors les éditeurs de l'annuaire prirent simplement un pinceau et de l'encre de Chine et masquèrent la tête et le corps de l'intrus, si bien que, sur la photo de

quarante-cinq lycéens, Jeffrey Dahmer devint littéralement l'Homme invisible. Invisible, même dans une foule, et, de toute évidence, importun.

Il avait fait cela pour rire, une bonne blague. Mais des années plus tard, les psychiatres et les experts des tribunaux allaient examiner attentivement cette photo. Il s'avérerait alors que Jeffrey avait un Q. I. élevé, en dépit de notes scolaires fluctuant entre A et E. Son intelligence lui aurait aisément permis de faire partie de ce groupe d'élite, si seulement il avait bien voulu s'en donner la peine. Ces savants personnages firent observer que Jeff ne s'était pas insinué dans la photo de groupe de l'équipe de tennis, ni dans celle de la chorale, mais dans l'Honor Society, peut-être simplement parce que au fond de lui-même, il estimait y mériter une place. Ses parents auraient été fiers de lui, alors, dirent les experts. Peut-être Jeff, déjà tenu à distance par ses condisciples, ne voulait-il pas révéler ses talents et préférait-il passer pour un cancre sympathique, un garçon qu'il serait facile d'aimer.

Sa photo, imprimée au bas de la page 145 de l'annuaire de cette même année, montre un jeune homme blond aux cheveux épais qui lui tombent bas sur le front, avec d'étroites lunettes à monture d'acier, en chemise imprimée à col ouvert et blazer foncé. À part l'expression quelque peu rêveuse de sa longue figure, il ressemble à n'importe quel étudiant et ne diffère certainement pas des deux cent cinquante-cinq autres diplômés de cette année-là. Dans la marge de droite, sa biographie scolaire indique : "JEFF DAHMER : Musique 1, Lantern 3 ; Tennis, 2, 3, 4. Ohio State Univ. (commerce)..."

Encore une fois, avec le recul, il est facile de détecter la voie obscure suivie par un solitaire. Son travail au Lantern, le journal du lycée, lui permettait d'être un individu au sein d'un groupe. Le tennis n'est pas un sport d'équipe. Dans un orchestre, une personne joue d'un seul instrument mais fait également partie d'une unité disciplinée et c'est sans doute pour cette raison que Jeff abandonna la musique après la quatrième.

Pour la promotion de l'année 1978, ce fut une année réussie, même s'ils ne terminèrent qu'à la dernière minute leur char fleuri pour la fête de fin d'études. Parmi les distractions citées par les éditeurs de l'annuaire, on note l'orchestre Michael Stanley, les rendez-vous au *Skyway* et chez *Whitney*, les excursions au centre commercial quand il ne se passait rien d'autre d'intéressant, quelques boums, des concerts au Blossom et au Coliseum, des visites à des maisons hantées. On n'y mentionne pas, cependant, le voyage

de la classe de terminale à Washington, voyage pendant lequel Jeff se fit remarquer comme farceur pour impressionner ses camarades.

Pendant que les "terminales" effectuaient les visites touristiques habituelles au Monument Washington, au Smithsonian Institute et au Capitule, Jeff s'empara d'un téléphone. Usant de tout son charme et d'un accent désarmant du Midwest et en flanquant un complexe de culpabilité à un fonctionnaire de la Maison-Blanche, Dahmer organisa pour lui-même et ses copains une visite au bureau du vice-président des États-Unis. C'était Walter Mondale, à l'époque. Il était cependant en déplacement, mais ils passèrent quand même un bon moment. Jeff les emmena ensuite admirer le bureau d'Art Buchwald, l'humoriste bien connu. Les terminales racontèrent tout cela en rentrant au lycée Révère où les autres élèves secouèrent la tête d'un air médusé. Ils étaient maintenant habitués aux frasques de Jeff et, un peu méprisants, avaient tendance à dire qu'il "faisait son Dahmer". Ils en riaient encore, de loin. Mais ils ne tenaient pas à trop s'approcher de lui. Après tout, un type qui buvait autant et qui s'amusait à dessiner à la craie des silhouettes sur le plancher de la salle de classe était un peu plus que bizarre.

Une personne accepta tout de même de lui donner une chance. Quand il invita Bridget Geiger, âgée de seize ans, à être sa cavalière pour le bal des terminales, elle n'hésita pas : elle savait que, s'il faisait le fou avec ses copains, il était plutôt timide avec les filles. Il lui promit de ne pas boire et de ne pas créer d'incidents de toute la soirée, mais il n'était pas à son aise dans le rôle de cavalier poli d'une jolie jeune fille en robe de bal. Au lieu d'un smoking, il portait un pantalon foncé et un gilet, une chemise blanche et un noeud papillon mince. Et il était nerveux ; peut-être avait-il peur que Bridget ne veuille l'embrasser.

La soirée ne se passa pas comme prévu. Jeff quitta la piste de danse pendant une heure environ et les surveillants refusèrent de le laisser revenir parce qu'ils pensaient qu'il avait peut-être sur lui des boissons alcoolisées. Il protesta et expliqua qu'il était simplement sorti pour chercher un hamburger-frites. Bridget et lui, avec deux autres amis, s'en allèrent et passèrent le reste de la soirée dans un pub où ils burent des sodas et bavardèrent.

Quelques semaines plus tard, Jeff invita de nouveau Bridget, à une réception chez ses parents à West Bath Road. Par la suite, elle décrivit l'événement comme une soirée assez banale, avec peu de monde. Banale,

jusqu'au moment où on décida d'évoquer les esprits. Tout le monde se mit à l'aise, dans une atmosphère spirite. On éteignit les lumières. Et puis quelqu'un, elle dit que ce n'était pas Jeffrey, proposa que le groupe essaie de contacter Satan. Au même instant, les flammes vacillantes des bougies s'éteignirent. C'en était trop pour une bonne petite catholique. Elle se leva et quitta la réception. Elle ne revit plus Jeffrey, pas avant que des histoires et des photos paraissent à son sujet, treize ans plus tard.

Bridget a gardé toute sa sympathie pour le drôle de zigoto de sa classe de terminale. Mais elle déclara ne pas être surprise par ce que Dahmer était devenu. Tout le monde lui tombait tout le temps sur le dos et jamais il ne ripostait : il refoulait toute sa peine et faisait semblant d'en rire. Il riait peut-être, mais il n'oubliait pas. Et quand, par la suite, il se vengea, ce fut effroyable, bien au-delà de l'entendement des petites brutes de la cour des grands. Plus jamais personne n'allait effacer son image d'une photo de groupe.

3 : Premier sang.

Juin 1978.

Il y eut autre chose qui marqua l'esprit de Jeffrey Dahmer, pendant sa dernière année de lycée, et eut apparemment un effet électrisant sur son comportement. Ses parents divorçaient de manière particulièrement sordide. Il confia plus tard à un de ses juges d'application des peines qu'il était alors profondément affecté par la rancoeur qui régnait chez lui.

"Diriez-vous que votre enfance (avant l'adolescence) était heureuse ou malheureuse ?" lui demanda Donna Chester, lisant la question sur un formulaire.

"Pas heureuse", répondit-il.

Elle nota en marge, en sténo, "bagarres familiales".

Elle demanda ensuite : "Si vous pouviez changer quelque chose à votre enfance, que changeriez-vous ?" La réponse officielle, dans le rapport de liberté surveillée, fut : "Insatisfait par climat familial ou émotionnel personnel", suivie du commentaire de Donna Chester :
(sic).

"Jeffrey aurait changé le fait que ses parents ne s'entendaient pas."

Dahmer déclara qu'il éprouvait des sentiments "mitigés ou neutres" envers son père et sa mère et qu'il n'avait jamais été maltraité par ses parents, qui limitaient leur discipline, pendant son adolescence, à quelques sermons, suppressions de privilèges ou interdictions de sortir. Il ajoutait que ses parents le considéraient comme un bon petit garçon normal et que lui-même s'était toujours pris pour un enfant moyen.

Lionel et Joyce Dahmer vécurent ensemble depuis leur mariage en 1959 jusqu'à leur divorce, qui fut définitivement prononcé le 24 juillet 1978. L'été de cette même année, les disputes atteignirent leur paroxysme ; ce fut aussi un des moments les plus lourds de conséquences dans la vie de

leur fils Jeffrey, jusqu'au jour de 1991 où le monde, tel qu'il le connaissait, s'arrêta de tourner pour lui.

Lionel, avec son doctorat de chimie, progressait dans sa carrière au PPG Industries et Joyce, qui n'avait pas fait d'études supérieures, voyait son mariage battre de l'aile et sa vie conjugale se désintégrer lentement, comme un orage se prépare peu à peu à l'horizon en ne s'annonçant que par de lointains grondements et va en s'accélérant jusqu'à ce que tout soit submergé par le fracas du tonnerre et les éclairs fulgurants. Avant même que Lionel ne quitte la maison pour aller loger dans un motel voisin de Cleve-Mass Road, il avait tendu un piège, un fil de détente où des clés accrochées tintaient si quelqu'un s'approchait pendant son sommeil.

Lorsque les premières demandes furent enregistrées au tribunal du comté de Summit, par le juge Richard V. Zurz, vers la fin de 1977, les choses allaient très mal et ne cessaient d'empirer. Lionel fut le premier à demander le divorce et Joyce riposta aussitôt, chacun accusant l'autre d'extrême cruauté et de fautes graves. À mesure que le dossier du procès en divorce n°77-11-4162 devenait de plus en plus épais, des allusions répétées se faisaient au sujet de l'état mental de Joyce.

Son avocat, au cours d'une audience, déclara que Lionel avait harcelé Joyce "au point que son intention semblait être de la renvoyer chez les psychiatres". L'avocat de Lionel, de son côté, évoqua "la très grave maladie mentale" de la défenderesse, Joyce.

Alors que l'orage conjugal éclatait au-dessus de sa tête, Jeffrey, au lycée, s'efforçait de surnager. La Noël de 1977 ne fut pas précisément une joyeuse fête chez les Dahmer. Il se mit à boire sec, à chercher refuge dans l'ivresse. Son alcoolisme était bien connu de la plupart de ses relations qui le tenaient à distance, comme si le divorce et l'alcoolisme étaient des maladies contagieuses.

Les documents légaux continuèrent de voler comme des flèches entre Lionel et Joyce et leurs avocats respectifs. Finalement le juge Zurz en eut assez et accorda le divorce en juillet 1978. Joyce obtint la garde de l'"enfant mineur" David, ainsi qu'une pension mensuelle de deux cent vingt-cinq dollars et de quatre cents dollars pour elle pendant six ans, plus une pension supplémentaire de cent vingt-cinq dollars par mois si elle envoyait son fils à l'université. Elle reçut aussi la moitié des actions de PPG Industries que Lionel avait acquises, l'Oldsmobile de la famille, vieille de dix ans, et une part du titre de propriété de la maison de West Bath Road. Elle accepta de

renoncer à cette dernière en échange d'une somme globale de vingt-trois mille cinq cents dollars. Lionel, qui voulait désespérément avoir la garde de leur plus jeune fils, dut s'en aller en se contentant de leur break Ford de 1972 et de sa liberté. Il n'allait pas tarder à revenir à la maison.

Cinq mois seulement après la conclusion de la procédure de divorce, Lionel se remaria la veille de Noël 1978 avec Shari, elle-même divorcée depuis quatre ans : Lionel avait quarante-deux ans et elle trente-sept. Joyce reprit son nom de jeune fille, Flint, pour effacer Lionel de son identité comme de sa vie.

La séparation ne fut pas facile, néanmoins, pour Joyce et Lionel. Deux ans plus tard, elle allait appeler la police à la maison de Bath, en prétendant que Lionel et elle s'étaient encore disputés et qu'il l'avait agressée, en l'injuriant et en la frappant. La police calma les choses et ne rapporta aucune trace de blessures. Il n'y eut aucune plainte officielle.

Le lien qui continuait d'exister entre Joyce et Lionel était David, qui les unissait, durant cette période difficile de leurs relations, comme une goutte de glu. Tous deux voulaient l'enfant et se débattaient avec véhémence pour le garder, par le truchement de leurs avocats. Ces batailles commencèrent en 1978, alors que David n'avait que douze ans, et durèrent pendant des années, à grand renfort de douloureuses confrontations devant les tribunaux. Finalement, et bien que Joyce eût obtenu la garde de l'enfant, David lui-même demanda à rester avec son père.

Sur la touche pendant tous ces événements déchirants, se sentant mis à l'écart, sa vie familiale brisée, Jeffrey regardait ses parents se battre pour David, en l'abandonnant totalement. Le hasard voulut qu'il atteigne sa majorité de dix-huit ans le 21 mai 1978, juste avant la fin de sa terminale et deux mois tout juste avant le divorce de ses parents. La loi ne s'intéressa plus à lui et une fois le divorce prononcé, la Cour le jugea "émancipé" à cause de son âge et de son éducation, ce qui signifiait, en langage clair, qu'il était maintenant adulte et capable de se débrouiller tout seul. Ce grand jeune homme efflanqué, d'une timidité maladive, qui était incapable de se défendre dans un monde masculin et qui était déjà secrètement alcoolique, devenait du jour au lendemain une grande personne responsable ! Parfaitement !

Une rage silencieuse se mit à couver en lui. Il avait une fois de plus l'impression que personne ne voulait de lui. Son père avait quitté la maison, ses parents se disputaient David. La Cour se désintéressait totalement de

Jeffrey : dans la pile de documents concernant le divorce, il est à peine mentionné en passant. Il était sorti diplômé de Révère le 4 juin et le peu d'amis qu'il s'était faits partaient à l'université ou travailler dans le monde réel. Un implacable sentiment d'abandon et de solitude tomba sur lui comme un voile noir.

Bien des années après, policiers et psychiatres allaient déclarer que la principale cause ayant déclenché la rage meurtrière de Dahmer, c'était simplement le désir de ne pas être quitté. Si on voulait partir, le laisser, on mourait.

La maison marron de West Bath Road fut évaluée au cours de la procécure de divorce. Le rapport soumis par Tom Conway, chargé de l'estimation, fait état d'une demeure de style moderne en bois et béton sise sur un terrain irrégulier de 0,86 hectare, avec une véranda de bois, le long de sa façade est, et un garage pour deux voitures, accessible par une allée de gravier. Ce terrain de soixante-quinze mètres sur quatre-vingt-dix descend en pente d'ouest en est et l'eau y est fournie par un embranchement à la source qui alimente la maison.

À l'intérieur, rapportait Conway, il y avait un séjour, une salle à manger, un bureau, une cuisine avec office, deux salles de bains et trois chambres. Une petite pièce à côté du séjour contenait une chaudière à mazout et un chauffe-eau. Mais l'inspecteur n'était pas favorablement impressionné par l'état de la maison, qui avait été mal entretenue et avait besoin de réparations, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Le 20 mars 1978, il l'évalua à cinquante-huit mille dollars environ. Comme bien d'autres maisons de cette région très recherchée, sa valeur n'allait cesser d'augmenter au cours des dix années suivantes. Des propriétés environnantes, et même des terrains vagues, se vendaient pour des sommes atteignant les six chiffres.

Ce fut à cette maison que Lionel Dahmer, après la signature des papiers de divorce, se présenta avec un chèque de pension alimentaire. D'après les documents officiels de la Cour, il affirma que Joyce "est sortie en criant : "Tu as tout eu !" et s'est mise à me frapper en pleine poitrine".

Et ce fut encore dans cette maison que Jeffrey Dahmer, un jeune homme en colère, déchiré par son passé et terrifié par son avenir, se retrouva seul dans la nuit du 18 juin 1978. Joyce et David étaient chez des cousins à Chippewa Falls, dans le Wisconsin, et son père avait déjà

déménagé. Jeffrey décida de faire quelque chose pour remédier à cette situation : il allait sortir et se trouver un ami.

Steven M. Hicks, dix-neuf ans, de Coventry, un village voisin, était comme Jeffrey grand et mince, un mètre quatre-vingts pour soixante-quinze kilos. Contrairement à Jeffrey, il avait beaucoup d'amis. À quatre jours de son dix-neuvième anniversaire, il était sorti pour se payer une journée de loisirs. Alors qu'il faisait du stop sur la route 224, il fut embarqué vers 11 heures du matin par une bande de copains qui l'emmenèrent à Chippewa Lake Park, dans le comté voisin de Médina, pour assister à un concert de rock.

Ils passèrent presque toute la journée ensemble, s'enivrant de soleil et de musique, et lorsque ses copains partirent, Hicks promit de les retrouver plus tard ; ils se donnèrent rendez-vous à l'ancien terrain d'aviation de Lockwood Corners. Il leur dit qu'il s'y rendrait comme il était allé au parc, en levant son pouce au bord de la route. Steven Hicks avait une âme confiante.

En jean, chaîne au cou avec une croix rouge, chaussures de tennis bleues aux pieds, Steve Hicks avait une bonne raison de rentrer chez lui ce soir-là. C'était l'anniversaire de son père et il voulait lui faire un cadeau lors de la petite fête familiale.

Il était donc là, au bord de la route Cleve-Mass, guettant une voiture, quand cette espèce de grand chalutier d'Oldsmobile vint s'arrêter devant lui, avec un type d'à peu près son âge au volant. Jeff Dahmer lui adressa un grand sourire. "Ah, dis donc, je suis tout seul à la maison, dit-il à son passager. Mon père est parti et ma mère est avec mon petit frère dans le Wisconsin chez des cousins. Allons nous taper quelques bières et écouter de la musique." Probablement lui promit-il aussi de le conduire plus tard au vieux terrain d'aviation.

Un virage sec, entre le poste de police et l'école élémentaire, et ils se laissèrent glisser jusqu'au numéro 4400. La voiture tourna à gauche, au poteau télégraphique, et ses pneus crissèrent dans l'allée de gravier menant à la maison. Ils firent plus ample connaissance, ils burent de la bière, ils bavardèrent. Jeff sortait tout juste de Révère et Steve du lycée de Coventry. La musique tonitruait et c'était du bon temps pour Jeff. Il aimait vraiment ce grand type mince, avec ses cheveux bruns qui lui tombaient dans le dos plus bas que les épaules et lui couvraient les oreilles. Son expression était sensible et, quand il souriait, toute sa figure s'illuminait. Cependant, malgré

cette amitié instantanée, Dahmer affirma à la police que le sexe n'avait pas eu sa place dans cette soirée.

Malheureusement, Steve commit la pire erreur de sa vie : ce devait être la dernière. Il regarda la pendule et estima qu'il était temps de partir. Non, protesta Jeff. Si, insista Steve. "Le type voulait s'en aller, et moi, je ne voulais pas qu'il parte", dit Dahmer à la police, treize ans plus tard, en décrivant cet événement cataclysmique de sa jeune vie.

Jeffrey ramassa un haltère et l'abattit sur le crâne de Steve qui s'effondra comme un tas de chiffons. Le lieutenant Richard Munsey, de la police de Bath, après avoir interrogé Jeffrey en 1991, écrivit dans le style sans fioritures d'un rapport de police que "M. Dahmer a indiqué qu'en 1978 il avait pris à son bord un auto-stoppeur au carrefour des routes Cleveland-Massillon et de Bath, comté de Summit, Ohio, et que ledit stoppeur avait accompagné M. Dahmer au domicile de ce dernier, au numéro 4480 West Bath Road, où M. Dahmer frappa le stoppeur à la tête avec un haltère et le tua par strangulation. M. Dahmer démembra ensuite le corps, à son domicile, et alla enterrer ledit corps dans le jardin de sa propriété. Par la suite, M. Dahmer exhuma le cadavre, cassa les os et les dispersa le long des lignes de séparation des propriétés du 4480 West Bath Road, du 4410 West Bath Road et du 4464 West Bath Road." Cette dernière adresse est celle d'Elmer et de Georgia Scharenberg, le couple qui avait de l'amitié pour le petit Jeffrey Dahmer, qui l'invitait à jouer dans leur jardin et lui achetait des plants et des pommiers stériles dont ils n'avaient nul besoin. Près de ces arbres, Jeffrey allait éparpiller les os de Steven Hicks.

Après avoir tué Hicks, devant la bibliothèque dans la salle de séjour, il traîna le cadavre dehors, vers un petit espace sous la véranda. Là, avec un long couteau et les connaissances qu'il avait acquises en découpant des animaux, il démembra le garçon avec qui il riait encore quelques minutes plus tôt, exerçant ainsi un contrôle définitif sur le nouvel ami qu'il s'était fait. Il entassa les morceaux dans des sacs-poubelle en plastique qu'il dissimula dans cet espace étroit. Au bout de quelques jours de chaleur estivale, les chairs et les viscères commencèrent à se décomposer en répandant une odeur nauséabonde : dans ces sacs en plastique, ils cuisaient comme dans une Cocotte-Minute. Cette affaire devenait de plus en plus risquée pour Jeff. Pour le moment, il était seul. Mais sa mère ne tarderait pas à rentrer, son père pouvait passer d'un jour à l'autre. Des voisins, des enfants curieux pourraient avoir l'idée de lui rendre une visite importune.

Jeffrey prit une nouvelle décision. Il voulut, d'abord, traîner ces sacs ailleurs, mais il se ravisa et jugea préférable de les enterrer. Le sol était sec et rocailleux, la terre durcie et il eut beaucoup de mal à creuser un trou peu profond et à le recouvrir.

Quelques jours plus tard, il fut pris de panique en pensant que des enfants pourraient découvrir ces restes en jouant dans la forêt. Ils remarqueraient peut-être quelque chose de différent, tout comme lui quand il était petit et connaissait chaque branche, chaque racine exposée et voyait immédiatement s'il y avait quelque chose de changé. Cette sépulture risquait trop d'être remarquée. Il déterra les sacs.

Cette fois, il se mit sérieusement au travail, peinant et suant. Il commença par détacher toute la chair des os, qu'il cassa ensuite en tout petits morceaux, avec un gros marteau. Cela exigea des heures de travail et quand il eut fini, il n'existait pas un seul fragment d'os plus grand que la main. Pour terminer, il se débarrassa des chairs décomposées, grimpa sur un éperon rocheux derrière la maison et, en décrivant un cercle complet de trois cent soixante degrés, il lança tous les petits fragments d'os dans la forêt, en une averse macabre, comme une fermière jetant du grain aux poules, jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus rien dans les mains. Il était un sorcier exerçant sa magie, semant à la volée ce qui avait été Steven Hicks, de telle façon que rien ni personne au monde ne puisse jamais plus en rassembler les morceaux. Mais, dans un sens, en le répandant pour ainsi dire à sa porte, Steven resterait toujours auprès de lui.

Il était maintenant un assassin sadique mais, au moins, il y avait une personne qui n'avait pas abandonné Jeffrey Dahmer sans le payer cher. Les meurtres allaient se succéder pendant treize ans, dix-sept en tout. Si les gens voulaient partir, il était capable de leur prouver qu'il pouvait les garder avec lui aussi longtemps qu'il le voudrait. Il était aux commandes ! Il ne permettrait jamais à personne de le quitter. Jeffrey brûla le portefeuille de Hicks et alla jeter le couteau et la chaîne que Steve avait au cou du haut d'un pont, dans les eaux profondes de la rivière Cuyahoga.

Richard et Martha Hicks signalèrent quelques jours plus tard la disparition de leur fils mais à mesure que le temps passait, l'espoir diminua. Le dossier traînait inutilement dans un classeur de la police, à côté de la machine à café : le cas de Steven Hicks fut la seule affaire de personnes disparues restée sans solution dans le comté de Summit.

Alors que Jeffrey croyait avoir résolu le problème de l'abandon, les réalités de la vie allaient lui apprendre à quel point un homme peut être seul.

Avec l'autorisation de la Cour, Lionel Dahmer se présenta à la maison, à la fin du mois d'août, pour voir ses fils, et Jeffrey, très agité, lui ouvrit. Selon Lionel, Jeff dit à son père que Joyce et David n'étaient pas là. Ils étaient encore partis à Chippewa Falls et cette fois ils ne reviendraient pas : ils avaient décidé de vivre avec leurs cousins. Sa mère avait fait promettre à Jeffrey de ne rien dire à son père et, même si la maison devenait de plus en plus sinistre, il avait tenu jusque-là sa promesse.

Non seulement Jeff avait été abandonné mais, selon sa belle-mère, on l'avait laissé sans argent et presque sans provisions dans le réfrigérateur qui, d'ailleurs, ne marchait plus. Lionel et Shari vinrent alors s'installer dans la maison et Jeffrey vécut avec eux jusqu'à ce qu'il soit temps pour lui de poursuivre ses études supérieures et d'entrer à l'université d'État de l'Ohio, à Columbus.

4 : Le 911.

Lundi 27 mai 1991, 2h30.

Dans cette histoire, tristement dépourvue de héros, Glenda Cleveland, sa fille Sandra Smith et sa nièce Nicole Childress méritent d'être citées pour leur comportement. Le système scolaire, l'armée des États-Unis, l'administration juridique et policière de l'Ohio et de Milwaukee avaient négligé les avertissements que Jeffrey Dahmer ne cessait de lancer depuis des années. Ces trois femmes furent apparemment les premières à se mettre en travers de son chemin et à dire : "Non !"

Quand Sandra et Nicole accoururent chez les Cleveland, pas loin de la résidence Oxford où il se passait des choses abominables à cette heure matinale, elles étaient bouleversées, elles parlaient vite et bafouillaient dans leur précipitation pour raconter leur aventure. Glenda les laissait s'exprimer, sachant qu'elles arriveraient bien à tout dire mais, déjà, elle n'aimait pas du tout ce qu'elle entendait.

Les filles étaient dans la 25e Rue, disaient-elles, quand elles avaient vu ce petit gosse laotien qui trébuchait "le cul nu", comme s'il était blessé. Elles avaient vu du sang sur ses fesses nues et ses jambes et quand elles s'étaient approchées, le garçon marmonnait des phrases incohérentes. Il ne tenait pas debout, il tombait tout le temps. Et puis un homme était arrivé, un grand type qui portait de la bière, qu'il avait achetée dans la 27e Rue, et qui avait vu ce qui se passait. Quand il avait voulu entraîner le garçon, en lui tordant le bras, les filles avaient appelé au secours et deux voitures de police et une voiture de pompiers étaient arrivées sur les lieux ; des gens commençaient à s'attrouper. Alors la police était intervenue, les flics avaient ramené l'homme et le gosse à la résidence Oxford. Quand Sandra et Nicole avaient dit aux agents qu'elles étaient des témoins et qu'ils devaient prendre leurs noms, au cas où on aurait besoin d'elles, les flics leur avaient dit de s'en aller.

Glenda Cleveland, trente-sept ans, appartenait à une famille de neuf enfants de Carthage, dans le Mississippi, qu'elle avait quittée dix-huit ans plus tôt pour venir dans le Nord chercher du travail. Elle était alors enceinte de Sandra mais n'était pas mariée. Incidemment, Sandra, mère célibataire aussi, vient d'avoir un petit garçon, ce qui fait de Glenda une grand-mère, un rôle dont elle se réjouit. Venant d'une famille nombreuse, elle a un caractère très protecteur, surtout s'il s'agit d'enfants. Mince, les cheveux tirés en arrière pour dégager sa figure, elle s'exprime d'une voix douce et contemple le monde à travers de grandes lunettes cerclées de plastique ; elle est typographe à la compagnie CP Gauger de Milwaukee et sait s'occuper de ses affaires.

Quand les deux jeunes filles eurent fini de raconter leur histoire, elle comprit qu'il était arrivé quelque chose de grave à ce jeune Laotien, un gosse qu'elle connaissait. Il n'était encore qu'un enfant ! Elle décida donc d'intervenir personnellement et téléphona au numéro d'urgence de la police, le 911.

En s'adressant aux policiers, elle se montra polie mais pas impressionnée. Elle insista pour parler à quelqu'un qui serait au courant de l'incident jusqu'à ce que, finalement, un des trois agents qui avaient remis ce rapport veuille bien décrocher un téléphone et lui parler. Ce fut seulement lorsqu'elle comprit que son appel n'allait pas persuader la police de poursuivre l'enquête que la voix de Glenda Cleveland commença à trembler.

Voici la transcription de ce coup de téléphone.

Standardiste : 911 urgence, police de Milwaukee, agent 55. Je peux vous aider ?

Cleveland : Oui, oui. Il y a un moment, combien de temps ? je ne sais pas, dix minutes environ, ma fille et ma nièce ont appelé la police quand elles sont tombées sur un enfant maltraité par un grand type et, euh, aucune information n'a été prise ni rien, alors je me demande, je veux dire, je suis sûre que des informations sont nécessaires. Parce que le jeune garçon était tout nu et il saignait.

Standardiste : O. K.

Cleveland : Est-ce que vous avez des rapports là-dessus ? Quelqu'un a été interpellé ou quelque chose ?

Standardiste : O. K. Vous savez où ça s'est passé ?

Cleveland : La voiture de patrouille portait le numéro 68, et ils l'ont emmené.

Standardiste : Mm-mmm.

Cleveland : Et ma fille et ma nièce disent que leur nom ni rien n'a été noté, mais un crime a été commis, je suis sûre que vous devez avoir besoin de toute information qui s'y rapporte.

Standardiste : O. K. Je vais vous passer à un autre service.

Cleveland : O.K.

(Elle est mise en attente, jusqu'à ce qu'une autre voix lui réponde.)

Standardiste : 66.

Cleveland : J'appelle pour savoir si une voiture de patrouille numéro 68 a amené, arrêté quelqu'un : un enfant était agressé par un adulte, ma fille et ma nièce étaient témoins.

Standardiste : Ça se passait où ?

Cleveland : Au coin de la 26e et de Highland, Sandra ? De la 25e et de State. Bon, ce sont elles qui étaient témoins et elles ont appelé la police et elles, vous savez, elles ont expliqué la situation mais leur nom n'a pas été pris ni rien, alors je me demande si on s'est occupé de cette situation. Parce que ce qu'elle indiquait, c'était qu'un jeune garçon était violé et battu par un adulte. C'était...

Standardiste : Ça se passait où ?

Cleveland : Au coin de la 25e Rue et de State.

Standardiste : O. K. Maintenant, quel district avez-vous appelé ?

Cleveland : Quel district ? Ils ont été hélés, les policiers ont été hélés.

Standardiste: O. K., si c'est là que ça s'est passé, ils étaient de ce district. Quittez pas, une seconde.

Cleveland : O.K.

(Elle est mise en attente une deuxième fois, pendant que la communication est encore transférée.)

Standardiste : District trois.

Cleveland : Oui, je me demandais tout à l'heure, ce soir, il y a environ un quart d'heure, ma fille et ma nièce ont hélé une voiture de police, numéro 68, là où elles ont vu un enfant maltraité par un adulte.

Standardiste : Mm-mmm.

Cleveland : Alors est-ce que ça a été signalé ?

Standardiste : Ça se passait où ?

Cleveland : Au coin de la 25e Rue et de State.

Standardiste : 25e et State.

Cleveland : Oui.

Standardiste : Quittez pas, je vais vérifier.

Cleveland : O. K.

(Pour la troisième fois, elle est mise en attente et cet appel est transféré au poste d'un officier de police.)

Officier de police : Police.

Cleveland: Oui. Il y avait une voiture de police numéro 68 qui a été hélée tout à l'heure, cette nuit, il y a environ un quart d'heure.

Officier : C'était moi.

Cleveland : Oui. Alors qu'est-ce qui s'est passé ? Parce que ma fille et ma nièce ont été témoins de ce qui s'est passé. Alors est-ce qu'on a fait quelque chose à ce propos ? Est-ce que vous avez besoin de leurs noms ou...

Officier : Non, je n'en ai pas besoin.

Cleveland : Ou d'informations, quelque chose d'autre qu'elles pourraient vous dire ?

Officier : Non, pas du tout.

Cleveland : Non, vous n'en avez pas besoin ?

Officier : Non. C'était simplement un pédé ivre et son ami.

Cleveland : Eh bien, quel âge avait cet enfant ?

Officier : Ce n'était pas un enfant, c'était un adulte.

Cleveland : Vous en êtes sûr ?

Officier : Ouais.

Cleveland : Vous êtes absolument certain ? Parce que cet enfant ne parle pas anglais, même pas. Ma fille a déjà eu affaire à lui, elle l'a vu dans la rue, vous savez...

Officier: Ouais. Non, euh, il est, euh, il a... On s'est occupés de tout, madame.

Cleveland: Est-ce que ce n'est pas... Ce que je veux dire, et si c'était un enfant, pas un adulte ? Parce que, est-ce que vous êtes sûr et certain que c'est un adulte ?

Officier: Madame. Madame. Je vous le dis, nous sommes aussi certains qu'on peut l'être.

Cleveland : Ah bon, je vois...

Officier: Je ne peux pas me mêler des préférences sexuelles des gens dans cette affaire et si...

Cleveland : Non, bien sûr, ce n'est pas ce que je voulais dire, mais il se trouve que c'est un enfant et alors...

Officier : Non.

Cleveland : Non ?

Officier : Non, ce n'est pas un enfant.

Malgré le résultat nul de son coup de téléphone à la police de Milwaukee, Glenda Cleveland n'entendait pas laisser tomber cette affaire. Quatre jours après son appel au 911, elle lut dans le journal un article sur la disparition de Konerak Sinthasomphone et décida de faire un pas de plus pour alerter les autorités. Cette fois, elle téléphona au Fédéral Bureau of Investigation.

Le F. B. I. téléphona à la police de Milwaukee pour se renseigner sur un rapport de personne disparue, jugeant apparemment que, puisqu'on n'avait aucune preuve qu'il s'agissait d'un crime fédéral, c'était à la police locale d'enquêter.

La police de Milwaukee rappela Glenda Cleveland pour dire qu'elle était effectivement au courant de l'incident et qu'on la contacterait. Elle attendit, mais personne ne vint l'interroger.

On devait apprendre, quelques mois plus tard, que ses efforts n'auraient servi à rien, même si la police s'était précipitée à l'appartement 213, toutes sirènes hurlantes et tous gyrophares allumés. L'erreur fatale avait déjà été commise. À ce moment, rien n'aurait pu sauver Konerak.

Dahmer, en relatant l'affaire, expliqua aux enquêteurs qu'à peine la porte fermée sur les trois policiers il avait étranglé le jeune Laotien drogué.

Il avait ensuite sodomisé le cadavre, pris des photos pour son abominable collection, puis commencé le long démembrement du corps. Comme trophée, il conserva le crâne de l'adolescent.

Konerak Sinthasomphone vint allonger la liste de ceux qui ne quitteraient jamais Jeffrey Dahmer.

5 : L'armée.

12 janvier 1979 26 mars 1981.

Le soldat de première classe Dahmer, Jeffrey L., étendit son long corps d'un mètre quatre-vingt-deux sur la couverture de laine recouvrant le mince matelas de son lit de camp et prit sa mallette et ses cassettes. On était vendredi et ses corvées de la semaine étaient terminées. Il neigeait sur les plaines allemandes et la température était glaciale. Le week-end était à lui et il avait l'intention de le passer là où il était, bien à l'abri, au chaud et ivre mort.

L'alcool était interdit dans les casernes de l'armée américaine, naturellement, mais un dégourdi savait toujours tourner le règlement et le première classe Dahmer était plus qu'un dégourdi. Il fit sauter les serrures de l'attaché-case et il eut devant lui un mini-bar complet, avec mélangeurs, shakers, verres à cocktail et une bouteille de gin. Quand les sergents passaient l'inspection, ils vérifiaient que les lits étaient bien faits au carré, les uniformes impeccables et bien suspendus, les cintres à deux doigts d'écart, la cantine bien propre et tout bien rangé dans un ordre militaire. Jamais ils n'ouvraient l'attaché-case, c'eût été une violation de la vie privée.

À Baumholder, en Allemagne, les gradés voulaient que les G. I. soient heureux, car ces jeunes guerriers seraient le fer de lance de l'armée américaine si jamais les chars des Russes et du pacte de Varsovie se mettaient à rouler dans ces contrées protégées par le parapluie de l'O. T. A. N. À cette époque de l'histoire contemporaine, la guerre froide faisait encore rage. L'état-major lâchait donc un peu la bride aux petits gars, pour les choses sans importance. Si le première classe Dahmer était un soldat modèle pendant l'inspection et s'il faisait correctement son travail à l'infirmerie quand venait le lundi matin, il pouvait garder sa gnôle à portée de la main. Il ne serait pas le premier G. I. ni le dernier à planquer une

bouteille dans une caserne, ou un tiroir de bureau, pour se réchauffer pendant les nuits allemandes glacées.

Dahmer s'était engagé après avoir abandonné l'université de l'Ohio où il n'avait passé qu'un bref trimestre, bourré, la plupart du temps. La grande université des environs de Columbus ouvrait ses portes aux enfants de l'Ohio qui avaient réussi à conserver une moyenne passable pendant leurs années de lycée et Jeffrey Dahmer y était tout juste arrivé. Columbus le changeait agréablement de Bath, surtout après cette soirée où il était sorti avec un vague copain pour faire la foire et s'était trouvé, dans une allée de jardin privé, face à un propriétaire en colère armé d'un fusil. La police avait enquêté à la suite de la plainte mais Jeffrey et son copain n'avaient pas été arrêtés.

À l'université, inscrit à tous les cours que doivent subir les étudiants de première année, Dahmer ne tarda pas à découvrir le paradis de la bière. Les étudiants, en général, aiment bien boire et le nouveau n'allait certainement pas nager à contre-courant. Bientôt, les bouteilles s'alignèrent sur les rayonnages de sa chambre et il en apportait même en douce dans les salles de classe pour se remonter pendant les cours. Il arriva à l'université en septembre et il en sortit en décembre. Après quoi, il fut escorté par son nouveau marié de père au bureau de recrutement de l'infanterie.

Jeffrey avait tué un homme le 18 juin, ses parents avaient divorcé le 24 juillet, il avait totalement gaspillé le trimestre d'automne à l'université et abandonné ses études en décembre. Son père s'était remarié la veille de Noël 1978 et, cinq jours plus tard, Jeff signait son engagement dans l'armée. Noël, période traditionnelle de réjouissances familiales, était pour Jeffrey Dahmer un moment d'intense bouleversement personnel. Sa mère et son petit frère étaient partis en août et sa famille n'existait plus.

Au moyen d'un programme de discipline stricte, de travail pénible et d'entraînement éprouvant, l'oncle Sam avait remis sur les rails bien des jeunes gens désaxés et maintenant il allait avoir l'occasion d'en faire autant pour Jeffrey Dahmer. L'oncle Sam allait perdre cette bataille-là.

Malgré son fiasco à l'université de l'Ohio, Dahmer en vint à être considéré comme un type intelligent dans cette armée d'engagés volontaires. Il avait beau n'être que première classe, stagner tout en bas du rang avec les nouvelles recrues, ses camarades s'émerveillaient de le voir dévorer des livres aussi avidement qu'il éclusait les boissons fortes. Ils supposaient qu'il devait avoir un Q. I. d'au moins 145, le niveau du génie, puisqu'il lisait tant.

Mais on remarquait aussi que beaucoup de ses ouvrages favoris étaient des livres d'enfants, des contes de fées classiques pleins de trolls et de farfadets.

C'était un type difficile à comprendre. Il lui arrivait, au cours de discussions de groupe, de raconter qu'il travaillait dur pour faire plaisir à son père, mais, généralement, il restait replié sur lui-même, tout au moins quand il n'avait pas bu.

Le presque génie était un mystère pour les hommes du second bataillon du 68e blindé de la huitième division d'infanterie U. S. C'était un soldat qui portait l'uniforme avec fierté, qui avait un sacré cerveau, qui était bon infirmier, mais qui n'était pas une flèche. De temps en temps, il allait faire un tour en ville pour se trouver une prostituée ; il n'y avait pas le moindre soupçon d'homosexualité mais il passait aussi beaucoup de ses nuits de week-end sur son lit de camp, sous le regard sauvage du poster du groupe rock Iron Maiden affiché sur son mur, en buvant jusqu'à l'abrutissement total.

Dahmer se préparait des dry, ou avalait de la bière brune allemande, mettait la cassette de Heaven and Hell, le nouveau tube des Black Sabbath, enfonçait les écouteurs dans ses oreilles, montait le volume au maximum, laissait tomber sa tête sur l'oreiller, fermait les yeux et se perdait dans le tonnerre du métal hurlant.

Très franchement, ses camarades préféraient qu'il boive couché sur le dos, ses pensées contenues par la musique trépidante de son petit monde particulier. Quand Dahmer ne buvait pas, c'était le brave gars, aimable, capable de rigoler, d'amuser la galerie avec son imitation d'un W. C. Fields bourré en train de jouer au plus fin. Mais quand il avait un coup dans le nez, il perdait le peu de contrôle de lui-même. Sa figure se transformait alors en un masque de fureur et les yeux pâles devenaient vides, inexpressifs, métamorphose inévitablement suivie de cris, de bagarres, d'agressivité, de querelles et d'insultes racistes. Jeff Dahmer, quand il avait bu, était un casse-couilles intégral. Dans une caserne pleine de jeunes soldats forts et entraînés, les bagarres n'allaient jamais plus loin que quelques prises, mais lorsqu'il était ivre, il ne se contrôlait plus du tout. Mieux valait alors le laisser dans son coin.

Ainsi, il s'enivrait à mort, il dormait un moment, se réveillait et recommençait, abruti par des percussionnistes fous ou les berceuses genre "tue-ton-père-baise-ta-mère-éventre-ton-chat", hurlées par la nouvelle race de massacreurs de guitares, des tatouages plein les bras.

Dahmer fit son temps dans l'armée comme beaucoup d'autres jeunes, passant par la Moulinette au jour le jour, jusqu'à la quille. Pour Dahmer, ce temps pouvait se mesurer avec des bouteilles de bière et d'alcool. Cet aspect des choses fit arriver la fin de son temps plus tôt qu'on ne s'y attendait.

Accompagné par son père, il avait signé son engagement pour trois ans, quatre jours après Noël ; il avait pris quelques jours de congé et s'était finalement présenté à la caserne le 12 janvier 1979. Il fut d'abord envoyé à Fort McClellan, en Alabama, pour son entraînement de base, commun à toutes les recrues et, aussitôt après, celui de la spécialité qu'il avait choisie en s'engageant. Cette spécialité militaire s'appelait 95-Bravo, ce qui signifiait qu'il voulait être affecté à la police militaire, un emploi permettant à la fois de secourir et de commander.

Toutefois, il n'acheva pas le rigoureux programme et le 11 mai, il fut muté à Fort Sam Houston, près de San Antonio, où il endura l'écrasante chaleur d'un été texan précoce jusqu'à ce qu'il termine sa formation de spécialiste médical, le 22 juin. Au cours de six semaines d'études intensives, Dahmer apprit les arts de la médecine militaire, un pot-pourri de compétences allant du changement de draps d'un lit d'hôpital aux premiers secours aux soldats blessés, en passant par la pose de pansements ou d'attelles, en un mot tout ce qu'il était nécessaire de faire en attendant l'arrivée d'un médecin ou le transport du blessé vers un hôpital de campagne à l'arrière. Il suivit aussi des cours d'anatomie, discipline dont il allait faire plus tard un usage macabre.

Après Fort Sam, il fut expédié en Allemagne fédérale, et arriva un mois plus tard à Baumholder, affecté à la compagnie d'état-major du deuxième bataillon du 68e blindé. Baumholder est situé à environ cent quinze kilomètres au sud-ouest de Francfort, en plein milieu de la zone d'occupation militaire américaine en Allemagne. La plupart des bases U.S. sont groupées dans la province de Rhénanie-Palatinat, près de la ville de Kaiserslautern, plus connue des G. I. sous le nom de K-town, un lieu où des années de relations germano-américaines ont laissé des sentiments quelque peu mitigés. Les choses ne s'arrangèrent pas lorsque, il y a vingt ans, un soldat américain qui s'était jugé insulté dans un bar de K-town était retourné à sa base pour revenir aux commandes d'un char. Il écrasa quarante-six voitures allemandes, abattit on ne sait combien de poteaux téléphoniques et détruisit diverses installations publiques avant d'être arrêté. L'événement

fait maintenant partie du folklore allemand et les habitants de K-town se méfient des soldats américains ivres.

L'infirmier Jeff Dahmer portait l'uniforme d'une division d'élite d'infanterie motorisée. Il soutenait les équipages des véhicules de combat Bradley et autres "chenilles" telles que les chars et les canons autopropulsés qui sont les dents d'acier d'une division blindée.

Mais, finalement, son ivrognerie dépassa de loin la dose habituelle de houblon que tout G.I. encaserné en Allemagne est plus ou moins en droit d'absorber. Les frasques, les bagarres, les gueules de bois et les journées de tire-au-flanc finirent par s'accumuler. Et lors de sa deuxième année de service armé, l'état-major jugea préférable de renvoyer le première classe Dahmer chez lui à la vie civile. Dans une unité militaire, et plus particulièrement située dans un éventuel point chaud, le travail d'équipe est essentiel et les soldats ont besoin de pouvoir compter entièrement sur les hommes qui les encadrent. Si l'un d'eux est un maillon faible, il est sans doute mieux fait pour vendre des aspirateurs, débiter des tacos ou des hamburgers dans un fast-food ou être manutentionnaire dans une fabrique de chocolat. Parmi les civils, ses bévues ne risquent pas de faire tuer d'autres gens. L'armée décida donc de ne plus rien avoir à faire avec ce soldat à problèmes et le renvoya dans ses foyers après qu'il eut refusé de suivre une cure de désintoxication.

Il n'y eut pas de conseil de guerre mais Jeffrey Dahmer fut démobilisé à Fort Jackson, en Caroline du Sud, le 26 mars 1981, deux jours après avoir été réexpédié d'Allemagne. Au lieu de ses trois ans, il avait servi pendant seulement deux ans, deux mois et quinze jours. Bien que destitué sous l'article du Code de justice militaire traitant de l'alcoolisme et de l'abus de drogues, Dahmer affirma toujours qu'il avait été honorablement démobilisé. Sa famille, elle, confirma que son alcoolisme était la raison de son renvoi de l'armée.

Quelques années plus tard, la police allemande, mise en émoi par les meurtres de Milwaukee, allait avoir des questions à poser sur cinq assassinats non éclaircis, commis à l'époque où le première classe Dahmer était enrégimenté en Allemagne fédérale pour protéger les frontières de la liberté. Un de ses camarades de régiment déclara alors que Dahmer était peut-être responsable de la mort d'un auto-stoppeur allemand. Mais les accusations d'outre-mer concernant des méfaits commis là-bas furent

bientôt négligées tandis que Dahmer affirmait avec véhémence qu'il n'avait jamais tué personne en Allemagne.

Ce fut une grande déception pour le Bild Zeitung, le plus grand journal du monde germanophone spécialisé dans le sensationnel. Ce journal de Hambourg, créé par le magnat de la presse Axel Springer, se délecte de sang à la une. Un récent article rapportait avec force détails qu'un sergent de police et un garde forestier avaient répondu, dans une banlieue de Munich, à une plainte déposée au sujet des aboiements d'un chien. Ils trouvèrent l'animal, nommé Würstl (petite saucisse), qui se cachait derrière son maître et aboyait furieusement. Les policiers jugèrent Würstl menaçant, alors le flic l'arrosa de sa mitraillette et le garde forestier lui administra le coup de grâce avec son pistolet. Le Bild Zeitung sauta sur l'affaire Dahmer comme les flics sur Würstl et lui consacra toute sa première page du numéro du dimanche 28 juillet 1991, avec le récit d'un homme qui avait rencontré Dahmer quand il était dans l'armée. Le gros titre ne laissait absolument rien à l'imagination : DAHMER VOULAIT M'OUVRIR POUR ME PRENDRE LE COEUR.

Mais même en tenant compte de la réputation de feuille à scandale du Bild, ce gros titre reflète d'une manière assez frappante la réflexion d'un ancien camarade de régiment. Dix ans plus tard, en voyant dans les journaux les photos de son vieux copain et en lisant ces épouvantables accusations, un ancien G. I. déclara que la nouvelle l'avait secoué parce qu'il se rendait compte tout à coup que lorsque Dahmer le regardait d'un drôle d'air dans la petite chambre de la caserne, il imaginait peut-être son dîner.

Et le chef de brigade de Dahmer se rappela ce que Jeff lui avait dit avant de quitter précipitamment l'Allemagne pour abus d'alcool. Jeff lui avait déclaré qu'on entendrait parler de lui un de ces jours, qu'on le verrait peut-être à la télévision et dans les journaux.

6 : Prosit !

1981 1982.

Le lac Michigan, le seul des Grands Lacs à se trouver entièrement aux États-Unis, pend comme un doigt flasque pointé vers une région du Midwest où l'industrie finit et où commence l'agriculture. La frontière américano-canadienne traverse les lacs Supérieur, Huron, Ontario et Erié, laissant de côté le lac Michigan, entité entièrement américaine baignant le Wisconsin, l'Illinois, l'Indiana et, naturellement, l'État du Michigan. Long de cinq cent dix-sept kilomètres et large de cent quatre-vingt-dix à ses points les plus distants, ce n'est pas précisément une petite mare où l'on peut jeter un caillou d'une berge à l'autre. Le lac Michigan est une sacrée étendue d'eau.

C'est aussi une voie navigable qui remonte au temps où les Américains autochtones, les Indiens, comme on les appelait alors, pagayaient dans leurs canoës sur ses eaux parfois placides, parfois tumultueuses. À la mesure de ses dimensions impressionnantes, d'immenses villes ont été créées sur ses rives dont les plus grandes sont Chicago, près de sa pointe méridionale, et Milwaukee sur sa rive ouest. L'eau douce et limpide du lac allait jouer un rôle important dans le développement du produit le plus célèbre de Milwaukee.

Dès le début, Milwaukee fut un lieu de rendez-vous. Ses premiers habitants, les Indiens Potawatomis, appelaient le site "lieu de réunion des eaux" et ils y accueillirent les premiers Européens qui parcouraient cette région, les explorateurs et trappeurs français descendant du Canada par les rivières et les lacs, dans les années 1630. Certains s'y plurent tant qu'ils y créèrent des comptoirs et apportèrent au pays un commerce à l'européenne, en faisant des échanges avec les Indiens pour des fourrures, alors que le XVIIIe siècle touchait à sa fin.

Mais l'influence française fut relativement brève car, en cinquante ans, la première vague d'immigrants allemands déferla sur la région : ils apportaient avec eux leur talent unique de brasseurs et leur délicieuse charcuterie. La domination allemande déclina à son tour mais elle a laissé sa marque sur Milwaukee jusqu'à ce jour. Les habitants emploient l'adjectif allemand gemütlich, qui désigne un style de vie accueillant et amical.

La carte du Wisconsin, État dépourvu de montagnes, est un damier de villes, de bourgs et de villages aux noms étrangers, révélant les allées et venues des différents clans, tribus, races, nationalités qui l'ont parcouru au cours des derniers siècles. Les noms indiens comme Nekoosa ou Black Hawk (Faucon Noir), les noms français comme La Crosse et Eau Claire, ou allemands comme Berlin, sont faciles à prononcer pour les Irlandais, les Suédois, les Hongrois, les Serbes, les Finlandais, les Afro-Américains, les Laotiens et les autres qui se sont installés à Milwaukee. La ville était un pôle de croissance, situé pas trop loin à l'est, pas trop loin à l'ouest, aux couleurs séduisantes pour les envieux et les aventuriers qui voulaient une tranche d'Amérique, dans les premiers temps, et un emploi avec une feuille de paie dans un passé plus récent. Curieusement, alors que tous ceux qui sont passés ici ont laissé une série de noms reconnaissables, l'origine de "Milwaukee" s'est perdue dans la nuit des temps. Un religieux de passage nota dans son journal, en 1679, qu'une tribu d'Indiens s'était installée à l'embouchure de la rivière appelée "Millioki". Il faudra s'en contenter, en attendant que les chercheurs trouvent autre chose.

Bref, toujours est-il que cette région plate sur les bords du lac Michigan, où convergent les rivières Menominee, Kinnickinnic et Milwaukee, devint une petite colonie qui ne cessa de croître rapidement et finalement, officiellement, une ville, en 1846, avant de se transformer en une métropole moderne aux gratte-ciel étincelants, à la population élégante, avec une admirable promenade au bord du lac et, comme l'a écrit un immigrant allemand, "des rues aussi droites qu'une ficelle".

La propriété de ce qui allait devenir le Wisconsin fut d'abord revendiquée par les Français en 1671, parce que les Indiens avaient commis la tragique erreur de ne pas avoir de notaire pour rédiger leurs actes de propriété. Près d'un siècle plus tard, Paris remit le titre à Londres, en règlement partiel de sa dette, pour avoir perdu la guerre anglo-franco-indienne. Vingt ans plus tard, ce fut la révolution américaine et, quand elle fut terminée, les Anglais cédèrent l'admirable étendue du Wisconsin aux

nouveaux États-Unis. En 1836, le Congrès créa le territoire du Wisconsin, douze ans avant que des hommes politiques, réunis dans la ville de Ripon, fondent le parti républicain, l'année même, en 1848, où le Wisconsin devint le trentième Etat de l'Union.

Le fait que Jeff Dahmer, un homme blanc excentrique, ait pu vivre sans attirer l'attention, dans un quartier dont la population est en majorité composée de minorités, montre bien la personnalité unique du Milwaukee d'aujourd'hui. La ville s'est toujours flattée d'être un creuset culturel et multiracial, une image à laquelle les habitants croyaient dur comme fer, jusqu'à ce que l'affaire Dahmer éclate et vienne leur prouver le contraire.

Mais si cette opinion est fausse, une chose est absolument certaine : si le caoutchouc a créé la fortune d'Akron, la bière a fait Milwaukee. Ce sont les armées confédérées et quelques Gallois qui ont fait de Milwaukee la capitale américaine de la bière. Milwaukee brasse plus de bière qu'aucune autre ville et ses habitants en consomment plus, par personne, qu'aucun autre Américain.

Trois immigrants du pays de Galles ont construit la première brasserie ; ils ont puisé, comme ceux qui ont suivi, les eaux fraîches et douces du lac Michigan et acheté le houblon cultivé par les paysans du Wisconsin. Les premiers brasseurs, toutefois, produisaient plus de whisky et de brandy que de bière. Survint le général Robert E. Lee, à la tête des armées sécessionnistes. Immédiatement, les États nordistes eurent besoin d'argent pour équiper des soldats et combattre les rebelles et une nouvelle taxe d'un dollar par baril fut votée sur tous les produits alcoolisés. Les patrons des saloons ne furent pas longs à calculer que le bénéfice de cent vingt-cinq litres de bière, le contenu d'un baril, était supérieur à celui de cent vingt-cinq litres de brandy parce que les consommateurs commandaient davantage de verres de bière. Milwaukee se mit à boire de la bière en quantités impressionnantes, poussant les brasseurs à produire davantage et attirant par la même occasion de nouveaux producteurs plus talentueux.

Les Allemands arrivèrent, avec leurs précieux secrets de fabrication du vieux pays. Bientôt de nouvelles brasseries se créèrent ; elles prirent de l'extension et devinrent de véritables empires industriels comme Pabst, Schlitz, Blatz et Miller. Les grandes sociétés, ainsi que le menu fretin lâché par la concurrence, des marques comme Little Willy, Old Lager, Perplies, Point Spécial, se mirent à brasser de la bière et des dollars par barils entiers pour une Amérique assoiffée. On raconte qu'un explorateur a trouvé une

bouteille de Pabst au pôle Nord, une des nombreuses idées publicitaires qui se sont multipliées dans cette atmosphère de joyeuse concurrence. Avec l'argent, les Allemands ont eu le pouvoir politique et ils tinrent le haut du pavé, allant jusqu'à exiger, à un moment donné, que la langue allemande soit enseignée à tous les enfants à partir de la maternelle.

Les bars bordaient les rues et certaines compagnies industrielles avaient même un garçon de courses spécialisé pour courir au saloon le plus proche avec un plateau chargé de chopes vides, et rapporter de la bière aux travailleurs. Quand les chopes et les verres se levaient et que les Prosit ! retentissaient, c'était plus qu'un simple salut. C'était une déclaration de solidarité entre une ville et son produit. Lorsqu'un législateur de Madison osa, dans les années 1940, dire dans un débat que les breuvages alcoolisés étaient un fléau aussi grave que les drogues dures, le député Leland S. McParland se leva d'un bond et cria : "Quoi ? Le whisky ? Le whisky est un aliment !"

C'est dans cette ville où l'arôme du maïs, du malt, de l'eau du lac Michigan et du houblon des paysans du Wisconsin imprègne certains quartiers, où l'on voit partout de la publicité pour la bière, où même les plus petits fast-foods ont un baril sous pression, qu'arriva en 1982 un jeune alcoolique nommé Jeffrey Dahmer. Dahmer, dont tout le monde disait qu'il était un redoutable ivrogne aux colères noires, qui avait été chassé de l'armée parce qu'il buvait, revenait chez lui, dans sa ville natale, jeune Allemand tout prêt à boire sa part de fierté civique.

Après avoir été démobilisé en Caroline du Sud, en mars 1981, Jeffrey alla encore plus au sud, en Floride, jusqu'à Miami pour y rejoindre la légion de vagabonds et de paumés absorbant les célèbres rayons de "l'État du Soleil". Après deux ans d'Allemagne, c'était bon de se retrouver aux États-Unis, ranimé par la chaleur, au lieu du froid de l'Europe centrale, d'entendre dans la rue des voix américaines, de reluquer les poupées bronzées en bikinis multicolores et de se gaver de haricots noirs et de riz rouge de Cuba. Il trouva un emploi dans un fast-food où il faisait des sandwiches à longueur de journée, sur la chaussée de Miami Beach. Il aurait pu alors profiter de ce bref répit pour refaire sa vie dans cet été doré. Une fois qu'il découvrit les bars, cette chance s'évapora dans un brouillard d'alcool.

Shari et Lionel Dahmer suivaient sa trace de loin, de leur nouveau domicile de Granger, dans l'Ohio, une jolie maison de ville. Ils persuadèrent Jeffrey de revenir dans l'Ohio. Mais ce n'était plus un jeune garçon innocent. Il avait tué un homme de ses mains nues, il était passé par l'armée, il avait traîné dans les rues de K-town, en Allemagne, et il avait erré le long de la côte dorée de Floride. Granger, malgré tous ses attraits, c'était vraiment trop petit, trop rural.

Il retomba dans ses vieilles habitudes, que son père ne connaissait que trop. Il sortait s'enivrer, restait dans les bars jusqu'à la fermeture, réclamait encore à boire alors qu'il ne se rappelait même pas où il avait laissé la voiture familiale, se bagarrait et finissait par être mis au tapis par quelqu'un, par se dégriser et se réveiller avec quelques plaies et bosses et un renouveau de haine. Le 7 octobre 1981, arrogant et ivre, il apporta sa bouteille de vodka débouchée au bar du Ramada Inn, à Bath : il refusa de partir et se colleta avec la police quand les agents arrivèrent. Ils l'arrêtèrent pour troubles sur la voie publique, refus d'obtempérer et possession d'un récipient d'alcool débouché. Il écopa d'une amende de soixante dollars, assortie d'une peine de prison de dix jours avec sursis.

On estima que ce paisible environnement n'était pas suffisamment bénéfique et que, peut-être, l'existence dans la maison de West Allis, chez sa grand-mère, dans le Wisconsin, donnerait de meilleurs résultats.

Au sud de Milwaukee, le long de la nationale 94, s'étend Mitchell Field, le principal aéroport de la ville. Il porte le nom du général William Mitchell, le pionnier de l'aviation, qui prouva que les avions pouvaient couler des cuirassés, changeant ainsi à jamais l'aspect de la guerre aérienne, ce qui ne lui évita quand même pas le conseil de guerre. Enfant, Mitchell jouait sur une immense pelouse dans la petite ville voisine de West Allis, où sa famille possédait une gigantesque propriété appelée Meadowmere. Ce fait est commémoré par une plaque de bronze érigée par le Rotary Club de West Allis, dans un minuscule triangle d'herbe, à l'endroit où Hayes Avenue contourne un petit bosquet à l'extrémité de la 57e Rue de West Allis, ville où un autre natif de Milwaukee allait se faire un nom.

La commune s'est étendue au fil des ans, pour devenir un charmant village bien entretenu, sur le flanc de Milwaukee. Les pelouses sont

tondues, les trottoirs balayés, la propreté règne partout. C'est ce que les promoteurs appellent "un lieu où il fait bon vivre".

Une de ces petites maisons de poupée immaculées, à un étage, en bois peint en blanc sur des fondations de pierre, avec des volets rouges aux trois fenêtres de devant, appartient à Catherine Dahmer, la grand-mère paternelle de Jeffrey, la personne dont il se sent le plus proche. Des fleurs violettes grimpent le long d'un treillage autour d'une porte de côté, entrée privée d'un appartement du rez-de-chaussée. Derrière, dans le jardin, des massifs fleuris s'épanouissent dans le bon air vivifiant du Wisconsin et apportent tout l'été une débauche de couleurs dans ce quartier soigné.

Jeffrey, exilé de l'armée, sans racines, accepta volontiers, après son séjour chez son père et sa belle-mère, d'aller vivre chez sa grand-mère. Catherine, âgée de plus de soixante-dix ans, accueillit son petit-fils à bras ouverts et lui donna la clé de la maison. On pensa qu'avec un peu de stabilité et une base, dans une atmosphère affectueuse et familiale, il finirait par s'assagir, par ne plus boire immodérément et par devenir enfin adulte et responsable. Un lit douillet dans une demeure qu'il connaissait bien, sous un toit de bardeaux couleur de rouille, lui apporterait sans doute la sécurité dont il avait besoin.

Effectivement, lorsque Jeffrey était avec sa grand-mère, il jardinait avec elle, taillait les rosiers, tondait la pelouse pour ne pas déparer l'environnement de la 57e Rue. Mettant à profit son apprentissage d'infirmier, souvenir de l'armée, il trouva du travail à la Milwaukee Blood Plasma Inc. où il faisait des prises de sang. Pendant un moment, tout parut aller mieux. Malheureusement, comme toujours, un nuage noir, précurseur de nouveaux orages, planait au-dessus de lui.

En 1982, il perdit son emploi à la banque du sang et, au mois d'août, au moment où la grande foire du Wisconsin ouvrait ses portes et où les agriculteurs de tout l'État apportaient d'énormes blocs de fromage pour un concours de qualité, Jeffrey fut à nouveau arrêté. Selon la police, il s'était exhibé : il écopa d'une nouvelle amende pour attentat à la pudeur.

Le goût du sang n'allait pas tarder à refaire surface.

7 : Trois flics.

Lundi 27 mai 1991.

À eux trois, les policiers John Balcerzak, Joseph Gabrish et Richard Porubcan totalisaient seize ans de service et de nombreuses citations pour action méritoire, quand ils pénétrèrent dans la résidence Oxford aux premières heures de ce lundi férié de Memorial Day, pour tenter de démêler ce qui s'était passé entre le grand type blanc et le jeune Asiatique bourré. Ils savaient que bien des choses allaient découler de la décision qu'ils prendraient dans ce genre d'enquête, car, dans toute querelle, quelqu'un risquait de protester et d'aller se plaindre en haut lieu. Ils n'avaient cependant aucune idée de la tempête qu'ils allaient déchaîner et qui secouerait leur employeur, la ville de Milwaukee, jusque dans ses fondations.

Ils firent passer devant eux les deux hommes qui troublaient l'ordre public et les firent entrer dans l'appartement 213, une grande pièce rectangulaire, tout à la fois cuisine, salle de séjour et salle à manger. Au fond, une fenêtre coulissante était encadrée par des rideaux à demi ouverts et, dans le coin à droite, un aquarium contenant deux poissons était posé sur un guéridon, sous une espèce de corne accrochée au mur par une courroie. Entre l'aquarium et la porte d'entrée, il y avait un canapé avec une petite table sur le côté, jonchée de canettes de bière et de mégots débordant d'un cendrier. Si on ouvrait la porte en grand, elle se heurtait à un réfrigérateur-congélateur installé à côté d'un évier et d'une cuisinière. Le mur latéral était occupé par une grande table, deux chaises et un autre petit congélateur. La porte coulissante de la chambre à coucher et de la salle de bains était fermée. Autrement dit, les policiers virent un deux-pièces classique, étonnamment en ordre pour celui d'un célibataire. Il y avait deux outils

électriques sur le tapis, des photos Polaroid d'hommes plus ou moins nus un peu partout et les vêtements de l'Asiatique traînaient sur le canapé.

Dahmer avait présenté aux agents une pièce d'identité avec sa photo. Ils savaient donc qui il était et, quand ils entrèrent, il leur montra des photos du plus jeune type en slip. Un avocat syndicaliste devait dire plus tard que, pendant ce temps, l'Asiatique était tranquillement assis dans le canapé et ne faisait absolument rien pour se plaindre du traitement qu'il avait subi et ne cherchait pas à fuir.

Les secouristes qui étaient arrivés déterminèrent qu'il n'y avait pas eu de blessures graves. Dahmer était calme et il parlait posément aux agents ; il expliqua, de façon très persuasive, que l'incident n'était rien qu'une querelle d'amoureux entre lui et son ami. Il affirma que l'Asiatique avait dix-neuf ans. Il était donc adulte et les adultes ont le droit de faire tout ce qu'ils veulent derrière des portes fermées.

Les trois flics prirent donc une décision basée sur l'expérience acquise en quelques années. D'après un article du Milwaukee Journal, Balcerzak portait l'uniforme depuis six ans, Gabrish était entré dans la police pour un emploi de bureau en 1982 et Porubcan, le plus jeune des trois, était un passionné d'informatique frais émoulu de l'académie de police, classe de 1990. Il avait déjà à son actif cinq citations pour conduite méritoire pour des arrestations effectuées alors qu'il était encore stagiaire. Balcerzak et Gabrish s'étaient vu confier la tâche qui consistait à guider les bleus dans les champs de mines de la répression du banditisme sur le terrain, où les choses sont souvent bien différentes : il y a un monde entre une confrontation de minuit dans un quartier difficile et la présentation d'un rapport, fait sous l'éclairage fluorescent d'un bureau où des hommes et des femmes en civil épluchent vos documents en cherchant les fautes d'orthographe. Tous trois étaient bien considérés par leurs collègues de la rue. Ils étaient de bons flics.

Et, dans cette affaire, ils ne virent rien qui indiquât qu'un crime avait pu ou allait être commis. Comme bien d'autres gens avant eux, ils furent totalement abusés par le côté Dr Jekyll de Jeffrey Dahmer. L'aspect Mr Hyde, qui avait eu beaucoup de mécomptes avec la police, restait bien caché quand il y avait des uniformes dans les parages.

Un vétéran de la police de Milwaukee, qui souhaite garder l'anonymat, révèle tout. Il y a eu une plainte et on a répondu à l'appel. Un type est à peine capable de parler mais ne cherche pas à s'enfuir. L'autre type semble dans un état de sobriété suffisant pour expliquer la situation. Il a chez lui

des photos révélant des rapports homosexuels. O. K., alors, quelle est la plainte ?

Les trois agents commirent l'erreur de leur vie. Ils crurent tout ce que racontait Jeffrey Dahmer et ils s'en allèrent, abandonnant Konerak Sinthasomphone à son effroyable sort. Après quoi ils aggravèrent leur faute, commettant un suicide professionnel, en plaisantant lorsqu'ils appelèrent par radio le poste du district trois à West Vliet Street. Ils se moquèrent des deux pédés qu'ils venaient de rencontrer et le magnétophone impartial enregistra tout. La conversation fut repassée mille fois, dans mille villes, lorsque l'affaire explosa à la une de tous les journaux.

En deux mois, après que le monde entier eut appris l'énormité du carnage de Jeffrey Dahmer, les choses allèrent très vite, surtout quand Glenda Cleveland affirma que la police avait été appelée dans cet abattoir et qu'elle était tranquillement repartie. Cinq personnes allaient y être assassinées entre le départ des trois policiers et le jour où le massacre se terminerait enfin.

Tandis que le pays était abasourdi par l'annonce de la tuerie, les minorités ethniques de Milwaukee devinrent furieuses. On voulait savoir s'il s'agissait d'une affaire de discrimination raciale et si les flics blancs avaient écouté Dahmer parce qu'il était blanc et sa victime un Laotien, donc un frère de couleur. Cette question allait exaspérer Milwaukee pendant des mois.

En réponse au choeur de protestations de plus en plus véhémentes, le chef de la police, Philip Arreola, suspendit les trois policiers en attendant un supplément d'enquête. Plus tard, ils furent poursuivis en justice pour ne pas avoir procédé à l'enquête qui s'imposait. Le maire, John Norquist, déclara qu'il ne voulait pas condamner ces policiers sans preuves mais qu'il était outré par ce qui s'était passé. Tout à coup, l'affaire Dahmer devint plus qu'une simple affaire criminelle : un scandale où se mêlaient la morale et la politique ; maintenant, des forces de police démoralisées patrouillaient dans les rues et des minorités hostiles trouvaient là une nouvelle raison de les détester.

8 : La maison de grand-maman.

14 janvier 1985 25 septembre 1988.

Jeffrey Dahmer humait dans l'air quelque chose de bon pour lui. Pour être précis, c'était la bonne odeur de l'argent et du chocolat. Il était sans travail depuis qu'il avait été licencié de la banque du sang, deux ans plus tôt. Mais étant nourri et logé par sa grand-mère, il n'avait pas trop de soucis de ce côté-là. Et puis, il allait trouver un secours dans un grand immeuble de style industriel, au coin de la 5e Rue et de Highland Avenue, en allant au centre de Milwaukee.

L'Ambrosia Chocolaté Company répandait une plaisante odeur de chocolat qui jurait parfois, aux narines des passants, avec celles qui émanaient des brasseries Pabst à quelques centaines de mètres. Dans la petite boutique, nichée sur un côté de la fabrique, on trouve du chocolat pour tous les goûts, sous toutes les formes. Dans le magasin, un grand écriteau proclame qu'Ambrosia produit "l'aliment des dieux". Jeffrey Dahmer, qui avait tant de mal à conserver quoi que ce soit, fut embauché le 14 janvier 1985 à l'Ambrosia Chocolate Company comme ouvrier, au salaire de huit dollars vingt-cinq l'heure. Et il allait garder cet emploi pendant six ans, une extraordinaire période de stabilité dans sa vie chaotique. Son travail allait durer pratiquement jusqu'à sa dernière arrestation. Pendant ce temps, il apprendrait à fabriquer du chocolat. À la tonne.

Le salaire régulier et le travail de nuit, de 23 heures à 7h30, il avait peu de contremaîtres autour de lui et pas de contacts avec le public, lui convenaient parfaitement. Il y avait enfin un peu d'ordre dans sa vie. Malgré tout, lorsqu'il n'était pas à l'usine, il était toujours comme un enfant perdu.

Il n'avait pas d'amis intimes, il ne se fiait à personne et n'avait jamais eu de relations normales avec une femme. Mais si l'on en croit les rapports

ultérieurs de liberté conditionnelle, il pensa même qu'avec un bon emploi il pourrait un jour envisager de se marier. Cette euphorie n'eut qu'un temps car Jeff découvrit alors qu'il était homosexuel et qu'il obtenait ses satisfactions sexuelles par d'autres hommes, ce qu'il n'avouera pas ouvertement avant 1991, quand il commença à en parler à ses juges d'application des peines. En évoquant ses goûts sexuels, il pensait qu'ils remontaient à l'époque du lycée. Le milieu gay de Milwaukee l'attirait parce qu'un partenaire n'exige pas grand-chose d'un autre, une fois que le principe d'une aventure d'une nuit est accepté.

Il commença à fréquenter les lieux de rencontre homosexuels. Il y persuadait fréquemment ses compagnons sans méfiance de goûter une boisson qu'il avait mise au point : cela les mettait K. O., les rendait inconscients et totalement livrés à lui. Un de ses "laboratoires" était le Club Bath Milwaukee, un hammam où il se livra à plusieurs expériences, en l'espace de quelques mois. Vêtu d'une simple serviette, il flirtait avec un garçon, l'attirait dans une cabine privée et lui offrait à boire. Comme pour toutes les expériences, il devait procéder par tâtonnements ; certains hommes ne réagissaient pas du tout alors que d'autres en étaient malades : l'un d'eux fut même hospitalisé. Certains de ceux qui se rappelaient les incidents déclarèrent qu'il ne semblait pas tenir à avoir des rapports sexuels avec eux, il voulait simplement les faire boire. Un soir, des infirmiers et des policiers vinrent interroger les clients, car un garçon drogué avait mis trop longtemps à reprendre connaissance. La direction du Club Bath Milwaukee pria Jeffrey Dahmer, en 1986, de ne plus jamais remettre les pieds dans l'établissement. La municipalité ferma d'ailleurs le hammam deux ans plus tard. La famille de Jeff raconte qu'un jour sa grand-mère descendit le voir à l'improviste et le surprit en compagnie d'un jeune homme noir qui lui parut ivre. Sous ses yeux, le Noir tomba et se cogna la tête. La pauvre Catherine Dahmer remonta précipitamment chez elle.

L'homosexualité de Jeff n'était pas encore avouée mais ses tendances exhibitionnistes allaient lui causer pour la première fois de graves ennuis.

L'affaire, telle qu'il la raconta à un juge d'application des peines, eut lieu le 8 septembre 1986 sur une pente herbeuse au bord de la rivière Kinnickinnic : "J'avais bu pas mal de bière, tout seul dans un petit bois et j'ai eu besoin de pisser. Alors je me suis caché derrière quelques arbres, j'étais sûr qu'il n'y avait personne dans le coin, mais je me trompais. Deux garçons m'ont vu et ont appelé la police."

Ce n'est pas ce que racontent les garçons, tous deux âgés de douze ans. Ils dirent à la police que le pantalon et le caleçon de Dahmer étaient baissés, qu'il se tenait debout bien en vue et se masturbait. Il avait choisi de s'exhiber devant des petits garçons, plutôt que devant des petites filles. Il dit au flic qui l'arrêta pour attentat à la pudeur que cela lui était déjà arrivé, déclaration qu'il allait modifier et à laquelle il se tiendrait ensuite comme s'il récitait une prière.

Le 10 mars 1987, Jeffrey Dahmer fut condamné, pour troubles sur la voie publique, par le juge Arle Connors à une peine d'un an avec sursis et reçut l'ordre de suivre un traitement psychiatrique. Il dut payer quarante-deux dollars de frais de justice. Sa grand-mère, chez qui il vivait encore, ne fut pas mise au courant du délit.

"Je ne retournerai plus jamais dans les bois", dit-il à des juges d'application des peines, affirmant qu'il ne savait pas que deux gosses pouvaient le voir. Il confia aussi qu'il avait été "passé à la Moulinette" par des policiers à la suite d'une vague affaire de vol de blouson, alors qu'il était sans travail. Et il avoua qu'il lui arrivait "des fois" de boire douze boîtes de bière pendant le week-end.

Durant toute l'année 1987, Dahmer resta en contact avec les juges d'application des peines, en se présentant ou en téléphonant. Selon une habitude qui allait durer des années, ceux-ci n'allaient jamais le voir : ils restaient dans leur bureau au lieu d'enquêter personnellement sur la manière de vivre de Jeffrey. Il répondait à leurs interrogatoires, à leurs questionnaires, il se présentait au rapport mais il se fatigua vite des séances de psychothérapie et ne les poursuivit que parce que le tribunal le lui ordonnait. Le contrôle était donc très lâche. Du côté positif, il obtint une augmentation à son travail et passa à huit dollars cinquante l'heure, une jolie somme pour un garçon qui vivait chez sa grand-mère. Aussi avait-il les poches pleines quand il allait draguer dans les bars, de l'argent qu'il n'hésitait pas à montrer pour obtenir des faveurs ici ou là.

Le 9 septembre 1987, Dahmer arriva au bureau du comité de probation et rédigea le rapport mensuel obligatoire, disant qu'il n'avait pas changé d'adresse ni emprunté d'argent, qu'il n'avait pas eu de contacts avec la police, n'avait pas changé d'emploi ni acheté d'automobile depuis la rédaction de son précédent rapport, le 12 août. Il écrivit tout cela à la main, de son écriture fortement penchée, et signa en bas de la page. Une note griffonnée par un fonctionnaire sur une feuille volante indique que ce jour-

là Dahmer ne vit pas de juge d'application des peines. Ses rapports de septembre et d'octobre étaient blancs comme neige, à ceci près qu'il avait manqué une journée de travail en octobre parce qu'il était malade.

Six jours après être passé au comité de probation, Jeffrey Dahmer allait encore tuer.

Steven W. Tuomi était un jeune homme de vingt-quatre ans venu à Milwaukee de son village natal d'Ontonagon dans le Michigan, un hameau d'environ deux mille quatre cents habitants sur la côte aride du lac Supérieur. Ontonagon se trouve presque au bout de la pointe occidentale du Michigan, à mi-chemin entre la rivière Fine Steel et les monts Porcupine. On comprend un peu qu'un jeune homme néglige les beautés naturelles de cet endroit et préfère quelque chose de plus passionnant, les distractions de la grande ville, Milwaukee par exemple.

Tuomi était un de ces jeunes, encore que la vie qu'il menait à Milwaukee n'avait pas de quoi épater ses copains d'Ontonagon. Il trouva du travail dans un snack-bar et un logement dans un bas quartier de l'est de Milwaukee, à Cass Street.

Le 15 septembre, son chemin croisa celui de Jeffrey Dahmer, un grand type assez beau, sympa, qui avait le sens de l'humour. Dahmer sera incapable, plus tard, de donner beaucoup de détails sur les événements de cette soirée, sinon que tous deux finirent par se retrouver chez lui à West Allis. La suite fut macabre : Steve Tuomi fut récompensé de son amitié en se faisant tuer puis découper comme un quartier de boeuf. On ne le revit jamais, naturellement, et sa famille, inquiète d'être sans nouvelles, signala sa disparition en décembre 1987.

Pour Dahmer, l'assassinat devenait plus facile. Neuf longues années s'étaient écoulées entre le meurtre de Hicks et celui de Tuomi. Bientôt, le laps de temps entre les tueries allait se mesurer en mois, puis en jours et parfois même en heures.

Et les cadavres ? Quand il avait tué Steve Hicks, Dahmer avait eu quelques problèmes pour faire disparaître les restes. Alors il s'était d'abord débarrassé des chairs, puis avait dispersé les fragments d'os. Mais c'était dans la campagne de l'Ohio, et non pas dans un quartier où les maisons se touchaient, et où il y avait toujours du monde. Il lui fallut mettre au point un plan d'action.

La solution fut particulièrement sanglante.

Catherine Dahmer se plaignit à son fils Lionel et à Shari de ce qui se passait dans sa maison, surtout de la mauvaise odeur venant du garage, une espèce de puanteur poisseuse qui s'attardait longtemps après le ramassage des ordures. En venant à West Allis pour faire son enquête personnelle, Lionel découvrit dans le garage une sorte de résidu nauséabond, quelque chose de noir et de visqueux. Il interrogea son fils.

Jeff expliqua qu'il faisait des expériences avec des produits chimiques, pour fondre les chairs et le pelage d'animaux morts qu'il trouvait, un peu ce qu'il avait fait autrefois avec la panoplie de petit chimiste que ses parents lui avaient offerte une fois. Son père, chimiste réputé, connaissait bien l'action des acides. Il se dit que son fils était peut-être dérangé et il le lui dit carrément. Ce que faisait Jeff était pire que macabre, c'était révoltant et dément. Mais comme tous les parents qui veulent croire aux meilleurs scénarios possibles, il avala toute l'histoire.

Jeffrey avait cependant résolu ses problèmes. Il se servait d'une cuve d'acide pour séparer les chairs des os, puis il jetait toute l'immonde saloperie. Sauf quelques souvenirs.

Le temps se mit à passer plus vite. L'attention générale était braquée sur Washington, où le lieutenant-colonel Oliver North expliquait son rôle dans le scandale de l'"Irangate". Dans tous les États d'Amérique, les candidats se jetaient dans l'arène pour les élections présidentielles de 1988. À Milwaukee, Jeffrey Dahmer faisait beaucoup de progrès et se préparait à recommencer.

En janvier 1988, il dragua à un coin de rue un jeune Indien de quatorze ans, il l'emmena dans sa chambre de West Allis où il le tua. L'enfant fut identifié bien après l'arrestation de Dahmer.

Il rédigea l'habituel rapport mensuel, le 10 mars, en disant qu'il avait manqué une journée à la fabrique de chocolat parce qu'il était malade. C'était le dernier rapport qu'il avait à remettre à la suite de son inculpation pour troubles sur la voie publique. Le 20 mars 1988, la division des Peines du département de la Santé et des Services sociaux de l'État du Wisconsin déclara que "Jeffrey Dahmer avait satisfait aux exigences de ladite liberté surveillée (un an)" et que, avec dix jours de rétroactivité, il était "libéré définitivement". Plus personne ne le surveillait désormais.

Richard Guerrero était un joli garçon, petit et mince, avec des yeux noirs et d'épais cheveux bruns plutôt rebelles. Le 24 mars 1988, il sortit de chez ses parents dans un quartier du nord de Milwaukee, vêtu d'un manteau

pour se protéger du froid. Il dit qu'il allait voir un copain. Le copain ne le vit jamais arriver.

Jeffrey Dahmer, quatre jours après la fin de sa période de liberté surveillée, posa son regard couleur noisette sur ce jeune homme de vingt et un ans, le plus jeune de six enfants. Richard était sans travail, il n'avait que trois dollars en poche et pas de portefeuille. C'était une proie facile pour quelqu'un qui l'invitait à prendre un verre et lui proposait de l'argent pour poser pour des photos. Guerrero fut ainsi attiré dans le quartier de Meadowmere, à West Allis. Ne mesurant qu'un mètre soixante-dix et pesant à peine soixante kilos, gracieux, aimant la danse, Richard n'était pas de taille à résister à Jeffrey, un mètre quatre-vingt-deux et plus de quatre-vingts kilos. Il devint la quatrième victime.

En septembre, Catherine Dahmer arriva enfin à bout de patience. Petit-fils ou pas, elle était maintenant trop vieille pour supporter toutes les folies qui se passaient dans l'appartement du rez-de-chaussée, les bruits bizarres et les odeurs nauséabondes de produits chimiques. Elle préférait vivre seule et elle déclara à la famille que Jeffrey devait s'en aller.

Une fois de plus, il était abandonné. À ses yeux, même sa grand-mère, qui pourtant allait tout faire pour rester en contact avec lui les années suivantes, ne voulait pas de lui. L'idée ne lui vint pas un instant qu'il avait poussé à bout, aux plus lointaines limites de la tolérance, tous ceux qui l'aimaient.

Le 25 septembre, il obéit. Il fit ses bagages et déménagea. Il avait trouvé un studio bon marché dans un quartier vétusté non loin de Marquette University, dans le bloc d'immeubles des numéros 900 de la 25e Rue Nord, dans la résidence Oxford. Une fois là, il se lança presque immédiatement dans une débauche de destruction qui allait horrifier le pays.

9 : "Le monde a bien assez de misères..."

26 septembre 1988.

Ce fut comme s'il avait franchi un pont. D'un côté, il y avait la demeure qu'il quittait, les lieux où il avait grandi parmi les jardins bien entretenus et le décor tranquille de Bath et de West Allis, où les gens réalisaient les rêves de la classe moyenne d'Amérique. Tout le monde avait des voitures, des magnétoscopes, des cartes de crédit et un avenir. Mais de l'autre côté du pont, c'était le marécage du désenchantement, tout un quart monde qui n'avait pas suffisamment progressé sur l'échelle sociale pour s'arracher au désespoir. Ce qui comptait avant tout, à l'autre extrémité du pont, c'était de trouver l'argent pour le prochain repas, pour le prochain loyer mensuel. L'espoir était une mauvaise plaisanterie dans les bas quartiers de la ville. Là, on s'occupait de ses propres affaires. C'était déjà assez difficile. Jeffrey Dahmer se trouva dans une situation semblable à celle de frère Rabbit dans le conte d'enfants, qui se tire d'une sale histoire en se faisant jeter dans un champ de bruyère. Tout comme un lapin se délecte dans un carré de choux et un requin dans un océan surpeuplé, Jeffrey ne tarda pas à découvrir que, dans le quartier ouest de Milwaukee, il pouvait impunément faire tout ce qu'il voulait.

Lorsqu'on se déplace vers l'ouest en s'éloignant des plus belles rives d'Amérique, on découvre plusieurs Milwaukee. Alors que la rade de Boston est polluée, que, sur la côte de Long Beach, en Californie, les gouttes de pluie sont souvent grasses de pétrole, la région de Milwaukee bordant le lac est restée admirablement intacte : c'est un lieu de résidence idéal pour qui a les moyens. Des arbres verts descendent majestueusement vers l'eau sur des pentes herbeuses et, sur la ligne d'horizon du lac Michigan, les voiles

blanches des plaisanciers se détachent et claquent au vent. De magnifiques demeures bordent Lake Drive, dans une paisible dignité, et les immeubles de luxe se déploient au nord vers Whitefish Bay et Fox Point. C'est un plaisir de vivre là.

Ce n'est pas le cas de tout Milwaukee. Parmi ces rues tirées au cordeau, typiques de la ville, il y a Wisconsin Avenue qui ne se dirige pas vers le nord mais vers l'ouest, en partant du centre prospère. D'immenses gratte-ciel neufs, des artères commerciales rénovées, des théâtres, des cinémas, des bureaux où l'on brasse des fortunes, tout cela se trouve dans le centre où des hommes en costumes italiens et des femmes habillées de soie rivalisent avec les meilleurs. Ce n'est pas New York, ni San Francisco, ni Dallas, mais le style de vie dans le centre de Milwaukee ne manque pas d'attrait.

De là, Wisconsin Avenue file droit vers l'ouest et divise le campus de Marquette University, où Lionel Dahmer fit de brèves études et où les étudiants en jean et sweat-shirt travaillent derrière les murs couverts de lierre d'un établissement dirigé par des jésuites. Mais juste après Marquette, les choses changent rapidement. Autrefois, des gens très riches habitaient ce quartier, comme en témoigne le manoir rococo de Frederick Pabst qui se dresse encore dans sa splendeur solitaire et s'ouvre chaque jour aux touristes. Mais, de nos jours, c'est devenu une zone assez misérable où la délinquance est omniprésente, où la drogue se vend à tous les coins de rues et où les gens vivent au jour le jour. Wisconsin Avenue continue cependant sa route vers l'ouest et vers des quartiers moins mal famés mais les habitants du proche "West side" ne voyagent pas dans les autobus vert et blanc au-delà de la 27e Rue. Et ceux qui vivent dans les immeubles chics de North Point ne se hasardent pas à promener leur chien le soir dans ces rues-là.

Et si, plus tard, Jeffrey Dahmer a pu y commettre ses meurtres impunément, il n'a pu s'en tirer aussi facilement lorsqu'il molesta un adolescent laotien, tout au moins la première fois.

Il s'installa dans l'appartement 213, au premier étage de la résidence Oxford, 924, 25e Rue Nord, le 25 septembre 1988, et le lendemain même il reprit dans son nouveau logis quelques-unes de ses anciennes habitudes. Quelques mois à peine après la fin d'une période de liberté conditionnelle pour attentat à la pudeur sur de petits garçons, il se laissa de nouveau aller à ses penchants pédophiles.

Il rencontra un jeune Asiatique, dans la rue près de son immeuble, et lui proposa cinquante dollars pour qu'il pose pour des photos. Dahmer lui dit qu'il avait acheté un nouvel appareil et qu'il voulait l'essayer. Le gosse n'avait que treize ans. C'était un des enfants d'une famille laotienne nommée Sinthasomphone qui habitait le quartier.

Une fois chez lui, Dahmer offrit à l'enfant une tasse de café dans laquelle il avait versé un sédatif. Lorsqu'il lui fit boire encore une tasse de ce café, le garçon commença à se sentir tout drôle et ne sut comment réagir lorsque Dahmer vint tout près de lui, se mit à le caresser et à le masturber en lui chuchotant qu'il devait avoir l'air plus sexy pour les photos.

Mais l'adolescent hébété réussit l'exploit étonnant, que Dahmer laissait rarement se produire, de se traîner jusqu'à la porte, de sortir et de rentrer chez lui en titubant mais sain et sauf. Les parents l'emmenèrent à l'hôpital et la police fut alertée. Des agents se rendirent pour la première fois à la résidence Oxford pour voir Jeffrey Dahmer.

Il fut arrêté et inculpé d'agression sexuelle et d'incitation de mineur à la débauche. Ce procès fut minutieusement examiné, des années plus tard, mais des choses qui paraissent claires maintenant n'étaient alors pas évidentes, même pour les experts.

Une semaine après son arrestation, Dahmer fut relâché sous caution et alla retrouver son studio, son emploi et ses rues, pendant que la justice d'un côté et Gerald Boyle, l'avocat de Dahmer, de l'autre, préparaient leurs dossiers. L'affaire n°F88-2515 entama sa lente progression dans le système judiciaire du Wisconsin et la date du jugement fut fixée au mois de mai 1989.

Ce fut bien dommage pour Anthony Sears.

Anthony Sears était un gentil jeune homme sympathique qui rêvait de devenir mannequin mais qui, pour le moment, se contentait d'être le gérant d'un restaurant de Baker's Square. Ce n'était certainement pas un appareil photo qui lui faisait peur ! Il montrait son plus beau sourire tandis qu'il fixait l'objectif. Son visage ovale était encadré d'épais cheveux noirs qui descendaient sur les oreilles et dans le cou. Pas plus sa mère que sa petite amie ne lui connaissait de souci particulier si ce n'est celui de quitter un jour Milwaukee. Il se savait beau et il était certain que sa figure lui vaudrait un jour la gloire et la fortune.

Le 25 mars 1989, peu de temps avant que Jeffrey Dahmer passe en justice, Sears et un copain entrèrent boire un verre au *LaCage*, un bar de la

2e Rue près de National, connu de la communauté homosexuelle.

Le petit immeuble vétusté a un premier étage en brique grise et bois blanc et la façade du rez-de-chaussée est peinte en rouge foncé plutôt délavé. Le bar, qui n'a pas d'enseigne, n'est fréquenté que par les habitués. Ce n'est pas un bar classique mais plutôt un vieux saloon, dans un quartier délabré à deux pas du centre hispanique de la ville. Ce que cette rue possède de plus caractéristique, ce n'est pas le nombre de bars et de saloons qui changent constamment mais l'ancienne caserne de pompiers numéro trois. Le vieil édifice de pierre de taille est aujourd'hui fermé, abandonné, victime du temps qui passe.

Mais juste à côté, dès qu'on a poussé la porte du *LaCage*, tout s'anime. La musique, la télévision, le brouhaha des conversations, l'alcool, on s'y amuse vraiment ! C'est un lieu où l'on se fait des amis. Un grand type blanc nommé Jeff, qui disait être venu de Chicago à Milwaukee pour voir sa grand-mère, engagea la conversation avec le bel Anthony Sears et son copain. Ils burent jusqu'à la fermeture et Dahmer fit alors sa proposition que Sears accepta d'emblée. Des verres, des photos, de l'amour jusqu'au petit matin. Pour les consommateurs du *LaCage*, ce soir-là, Anthony Sears avait l'air d'un mec sympa. Pour l'homme qui lui payait à boire, il était la victime numéro cinq.

Ils persuadèrent le copain, qui avait une voiture, de les conduire à West Allis où, disait Dahmer, sa grand-mère habitait au coin de Lincoln et de la 56e Rue, un mensonge qu'il devait répéter plus tard, en donnant une fausse adresse à toute personne accompagnant la victime. Ils montèrent dans la voiture et Dahmer se fit déposer avec Sears au carrefour indiqué, juste au nord de la maison de sa grand-mère. Le copain repartit, laissant seuls les deux jeunes gens, et futurs amants. Il ne connaissait pas l'adresse exacte qui aurait sans doute intéressé la police par la suite.

Dahmer ne se servit pas de son studio, cette fois-là, de crainte peut-être que la police n'ait l'oeil sur la résidence Oxford.

Ils entrèrent dans la maison de la grand-mère par la petite porte de côté, descendirent quelques marches dans l'ancien appartement de Jeff et se mirent tout de suite au lit. Après quoi Dahmer servit à Sears un verre fortement corsé de son soporifique maison. L'agréable soirée se termina et la folie commença quand Jeffrey se métamorphosa. Son regard se vida et sa figure se convulsa en réponse aux messages de son enfer personnel.

Une fois Sears ivre et incapable de se défendre, Dahmer l'étrangla. Ensuite, ce fut l'abominable corvée de découpage et de dépeçage. On a supposé qu'il jetait simplement les morceaux de cadavre aux ordures, ce qu'il allait d'ailleurs faire à plusieurs reprises avant que ne se termine sa virée sanglante. Ce soir-là, il fit bouillir la tête de son dernier amant en date jusqu'à ce que les chairs se détachent, puis il nettoya le crâne et le peignit en gris. Finalement, il rentra chez lui en emportant ce souvenir. Le crâne peint d'Anthony Sears fut trouvé par la police dans l'appartement.

Jeffrey Dahmer se présenta à son procès, en mai 1989, avec cinq morts sur la conscience, mais il ne passait en justice que pour agression sexuelle contre un adolescent laotien. D'après les minutes, l'accusation demanda au juge de condamner l'accusé au maximum de la peine.

Le 23 mai, le substitut, Gale Shelton, déclara que le casier judiciaire de Dahmer indiquait qu'il était récidiviste et n'avait aucune intention de s'amender, que le seul traitement qu'il accepterait probablement devrait être appliqué en détention. Elle réclamait pour lui une peine minimum de cinq ans de prison suivie d'une période de liberté "très" surveillée.

Les témoignages, fit observer Shelton, indiquaient que Dahmer estimait que sa seule faute avait été de draguer un mineur. Elle affirma qu'il savait parfaitement que le garçon qu'il caressait sur le sofa n'était pas un adulte. À son avis, c'était miracle que l'enfant ait pu s'enfuir sain et sauf. Elle ajouta, avec une remarquable perspicacité, que l'accusé avait au moins un talent particulier : c'était un manipulateur capable de présenter aux autorités les réactions appropriées tout en continuant de fulminer intérieurement.

Jusqu'à quel point était-il un manipulateur ? Son avocat, Gerald Boyle, découvrira par la suite qu'il n'avait pas du tout saisi ce que faisait son client, en dépit de tout son travail de préparation sur l'affaire. En effet, Boyle dit au juge Gardner que Jeffrey Dahmer n'avait gravement trébuché que cette unique fois, que depuis son arrestation en septembre il n'avait rien commis de répréhensible bien qu'il n'eût pas suivi de cure de désintoxication pour se guérir de son alcoolisme. Il partait travailler tous les soirs à la fabrique de chocolat, sans incident, et d'après Boyle, en le condamnant pour cet unique délit, la police l'avait peut-être poussé sur le mauvais chemin. L'avocat plaida en demandant à la Cour de le condamner à une longue peine sans prison mais avec une liberté surveillée très stricte. Lionel Dahmer s'adressa aussi au juge Gardner pour dire que son fils avait besoin d'aide, d'un

traitement psychiatrique et non d'un séjour en prison qui lui ferait sans doute plus de mal que de bien.

Ce fut alors au tour de Jeffrey Dahmer de parler et il joua à la perfection son rôle de grand pénitent. Il déclara que son arrestation et les accusations portées contre lui étaient un cauchemar permanent et que le choc était suffisant pour le remettre dans le droit chemin. Il avoua qu'il se savait alcoolique et homosexuel et qu'il était affreusement navré d'avoir dragué un enfant. Mais à présent il était prêt à s'amender, à travailler dur et à devenir un membre productif de la société.

Le juge, quant à lui, regretta que le système carcéral du Wisconsin ne puisse proposer de traitements aux détenus ayant des problèmes d'alcoolisme et de perversions sexuelles. Si Dahmer était incarcéré, il sortirait sans doute de prison dans un état pire qu'en y entrant. Ce type de crime était si grave, déclara-t-il, qu'un juge pourrait prendre à coeur le réquisitoire de l'accusation et envoyer l'accusé à l'ombre pour vingt ans, mais il préférait tenter de sauver Jeffrey Dahmer. En conséquence, ce dernier fut jugé coupable d'agression sexuelle et d'incitation de mineur à la débauche. Il fut condamné le 24 mai à trois ans de prison, peine réduite à un an dans le cadre du programme de réinsertion par le travail, suivie de cinq ans de liberté surveillée et d'une cure de désintoxication en ambulatoire ou en séjour hospitalier. La Cour lui interdisait d'avoir des contacts avec toute personne âgée de moins de dix-huit ans.

Le substitut Shelton les avait pourtant avertis : une fois sorti de prison, Dahmer commettrait probablement d'autres crimes. Elle avait vu juste.

Ainsi, de nouveau confronté à la loi, Jeffrey s'en tira avec une vague condamnation à un an, pour on ne sait trop quoi, sans avoir à passer un jour, une heure ou une minute derrière les barreaux, alors qu'il avait tué cinq personnes.

Et pendant ce temps, sa victime restait brisée par son horrible aventure. Malgré toute la tendresse d'une famille asiatique très unie, le jeune garçon se repliait sur lui-même chaque fois qu'il était question de l'incident. Jamais il ne voulut en parler, même avec ses frères.

Dahmer devait en principe purger sa peine à la prison de Franklin, au sud-ouest de la ville, mais, pour plus de commodité, il fut muté au Community Correctional Center de la 10e Rue, en plein centre de Milwaukee et à une centaine de mètres de l'Ambrosia Chocolate Company. Il y allait à pied chaque soir et il touchait maintenant neuf dollars l'heure. Le

matin, il regagnait sa cellule pour dormir. Il n'était qu'à quinze cents mètres environ de son studio.

Dahmer n'était pas un prisonnier modèle mais il apprenait les règles du jeu : il disait et faisait ce qu'il fallait pour obtenir des remises de peine pour "bonne conduite". Il était calme mais son esprit travaillait. Un jour, il confia à un codétenu qu'il détestait les Noirs et qu'il aimerait en tuer un millier. Le type qui fabriquait des chocolats dans l'équipe de nuit avait envie de tuer des gens ! Ben tiens ! Ça fit bien rigoler le copain.

En 1989, quand arriva Thanksgiving, toute la famille se réunit chez Catherine Dahmer à West Allis et Jeffrey obtint à cette occasion une permission de douze heures. Il rentra en retard au centre correctionnel, empestant l'alcool. Le résultat de l'alcootest lui coûta deux jours de "bonne conduite". Ses codétenus dirent qu'il n'était pas allé chez sa grand-mère pour la dinde traditionnelle mais avait préféré aller vider un litre de whisky Jack Daniel's.

Cela ne l'empêcha pas, quelques jours plus tard, le 10 décembre, d'essayer une fois de plus d'abuser de la confiance du juge. Il envoya à Gardner une extraordinaire supplique écrite à la main, pour implorer son indulgence. L'homme qui avait déjà tué plusieurs fois sans pitié, agressé un enfant de treize ans, s'était exhibé devant deux gamins de douze ans et avait un turbulent passé d'alcoolique suppliait le juge de lui accorder une chance.

Il commençait par passer en revue son affaire en faisant observer qu'il avait plaidé coupable ; mais il disait qu'il était accusé d'avoir pris des photos d'un garçon de treize ans, sans mentionner l'accusation, bien plus grave, d'agression sexuelle et d'incitation de mineur à la débauche.

Il racontait au juge qu'il avait plaidé coupable parce qu'il estimait qu'un homme devait assumer la responsabilité de ses fautes. Il expliquait que pendant son incarcération, dans le cadre du programme de réinsertion par le travail, il avait eu l'occasion de réfléchir à sa vie d'un tout nouveau point de vue et que sa conduite avait été honteuse. Il concluait en déclarant, de manière assez étonnante, que le monde a bien assez de misères sans qu'il y contribue.

Il promettait au juge que plus jamais un tel incident n'aurait lieu et demandait une modification, c'est-à-dire une réduction de sa peine. Cela, écrivait-il, lui permettrait de refaire sa vie et de devenir un membre productif de la société.

Finalement, il purgea dix mois de sa condamnation.

Mais avant sa libération, Gardner reçut une autre lettre, celle-ci de Lionel Dahmer, le père du détenu.

Le 1er mars 1990, Lionel tenta une dernière fois de détourner son fils aîné de la terrible voie de destruction qu'il avait prise. Dans une lettre pathétique, il demandait à Gardner de faire suivre à Jeffrey une cure de désintoxication alcoolique et exprimait "d'immenses réserves" sur ce qui arriverait si un traitement médical ne lui était pas donné.

Lionel était inquiet parce que Jeffrey n'avait pas suivi la cure de désintoxication ordonnée par le juge. Il avait peur qu'une fois libéré de prison son fils ne reprenne ses fâcheuses habitudes. Il rappelait que le psychologue qui avait vu Jeffrey après sa condamnation pour attentat à la pudeur n'était pas un spécialiste de l'alcoolisme et que ni le tribunal, ni les juges d'application des peines n'avaient eu de rapport sur l'alcoolisme de son fils.

Il expliquait que tous les problèmes de Jeffrey résultaient de l'excès d'alcool et il demandait au magistrat d'intervenir et de faire le nécessaire pour que Jeffrey puisse bénéficier d'une cure de désintoxication. C'était probablement la dernière occasion, écrivait-il, que l'on aurait de le guérir une fois pour toutes de son problème de boisson.

Le 2 mars, le lendemain du jour où Lionel envoya cette lettre, Jeffrey sortait libre du centre correctionnel.

Cela ne fit aucune vague. Milwaukee n'était pas sous le choc ni en proie à la terreur. Personne ne se doutait qu'un redoutable assassin était relâché dans la nature. Un homme très banal, grand, mince, aux cheveux blonds et au regard vide, arpentait les rues avec l'ordre de se présenter au moins une fois tous les quinze jours à son juge d'application des peines, Donna Chester.

En attendant, dit-elle à Dahmer, il lui était interdit d'avoir le moindre contact avec toute personne âgée de moins de dix-huit ans, sans son autorisation. Il ne devait prendre aucune espèce de drogue. Il devait subir une cure de désintoxication, suivre une psychothérapie, en particulier sur la question sexuelle, et ne pas chercher à entrer en rapport avec le garçon qu'il avait molesté : et "vous ne consommerez aucune espèce de boisson alcoolisée".

C'était bien joli sur le papier, mais les mots avaient perdu toute signification avant que l'encre ne soit sèche.

10 : L'équipée sauvage.

14 juin 1990 décembre 1990.

Le sang allait se remettre à couler pendant un an et un mois. Dahmer assassina douze hommes au cours de ces treize mois, en charmant des victimes venues de la campagne, en les draguant dans les bars homosexuels, aux arrêts de car, dans des centres commerciaux ou simplement dans la rue. La seule constante de ces meurtres était le hasard total du choix ainsi que l'habituelle procédure au moment de la mort : la boisson spéciale, la strangulation, les photos, le démembrement des cadavres, de nouvelles photos et, pour finir, le rangement des crânes et autres parties des corps dans tout l'appartement. Plus tard, il confiera aux enquêteurs qu'il avait fait beaucoup de progrès dans le découpage des cadavres. Mais il n'avait plus aucun contrôle sur ce qu'il faisait. Tuer ne suffisait plus, il lui fallait des fantaisies. La nécrophilie, par exemple, les rapports sexuels avec une personne récemment tuée. Puis les parties du corps mises de côté pour être mangées plus tard, le cannibalisme.

Personne, à Milwaukee, ne se doutait un instant qu'un monstre était en liberté. Lorsque finalement Dahmer fut arrêté, ce fut parce que la victime du moment avait réussi à lui échapper, et non pas grâce à un coup de téléphone d'un témoin ou d'un voisin, à l'oeil vigilant des juges d'application des peines ou aux enquêtes des fins limiers de la police de Milwaukee. Il fut pris parce qu'il avait raté son coup. Les experts, étudiant l'affaire, disent que c'était inévitable, que Jeffrey Dahmer voulait être arrêté.

Après sa libération du centre correctionnel, le 2 mars 1990, il renouvela son bail à la résidence Oxford, le dimanche 13 mars, et se réinstalla dans l'appartement 213 le lendemain. Il était prêt à rouvrir boutique au 924 de la 25e Rue Nord. Il avait toujours son emploi chez Ambrosia. En allant à son travail, Dahmer longeait deux endroits

intéressants : sur sa droite le centre correctionnel où il venait de purger dix mois, sur sa gauche les bureaux du coroner qu'il allait plus tard remplir de mystères et de morceaux de cadavres.

Le 11 juin, Dahmer alla voir Donna Chester pour une longue conversation, et il lui dit que la semaine précédente il avait rapporté chez lui un chèque de paie de deux cent soixante-quinze dollars. Les rapports des juges d'application des peines ont été censurés mais les bribes qui nous sont parvenues sont assez révélatrices. Lors de cette réunion du 11 juin, il parut très déprimé. Il se plaignit qu'avec tout ce qui se passait dans sa vie il ne dormait pas assez. Du côté familial, Jeffrey disait qu'il gardait le contact avec sa grand-mère mais qu'il n'avait pas donné de ses nouvelles à son père. Il y avait à ce moment des années qu'il n'avait pas échangé un mot avec sa mère. Il consacra beaucoup de temps à parler à Donna Chester de ses goûts sexuels en avouant que, s'il préférait avoir des partenaires masculins, il en éprouvait une grande culpabilité.

Chester nota dans son rapport que Dahmer n'avait à l'époque aucune activité sexuelle et qu'elle l'avait averti sur les précautions à prendre à cause des problèmes "qui risquaient de se poser s'il n'était pas prudent dans ses préférences sexuelles". Sa réponse à ce sermon sur les préservatifs fut qu'il entendait désormais rester chaste. Chester lui suggéra d'entrer en contact avec un organisme de défense des droits des homosexuels. Il y a une notation intéressante dans ce rapport : à l'emplacement du formulaire où elle devait indiquer le degré de surveillance exigé pour Dahmer, elle écrivit "max.", c'est-à-dire le maximum.

Trois jours plus tard, Eddie Smith fut porté disparu. Le joyeux et insouciant Eddie Smith, âgé de vingt-huit ans, vivait avec sa soeur Caroline dans un duplex du quartier nord. Les Smith étaient une famille nombreuse de huit frères et quatre soeurs et tout le monde savait qu'Eddie était homo. Il était difficile de ne pas s'en rendre compte car, avec son maquillage, il avait tout de la folle perdue. Il s'en vantait, d'ailleurs, indifférent à ce que les autres pouvaient penser. Mais ce n'était qu'une attitude et les réflexions des inconnus le blessaient. Cependant, avec son mètre quatre-vingt-dix et ses quelque quatre-vingt-cinq kilos, il était capable de se défendre. Sur une photo, on voit un jeune homme au sourire engageant jeter un coup d'oeil presque timide à l'objectif, avec un chapeau melon enfoncé sur la tête jusqu'aux sourcils.

Le soir du 14 juin, Eddie dit à Caroline qu'il allait faire la tournée des clubs mais qu'il ne rentrerait pas tard parce qu'il voulait participer à la manifestation du lendemain, le défilé du Gay Pride de Milwaukee, afin de proclamer son homosexualité au monde entier.

Au cours de cette tournée, probablement dans un bar, il rencontra Jeffrey Dahmer qui avait promis quelques jours plus tôt de rester chaste et de bien se conduire. On sait peu de chose sur ce qui arriva ensuite, sinon qu'un an plus tard Dahmer, à qui on montrait une photo d'Eddie Smith, reconnut que c'était une de ses victimes. Les restes de Smith, la victime numéro six, ne furent pas retrouvés.

Lorsque Dahmer confirma la mort, l'horrible nouvelle n'eut rien d'inattendu, au moins pour la famille Smith. Elle s'en doutait. Non seulement Eddie n'était pas revenu de sa tournée des bars gays et n'avait pas participé au défilé, mais encore aucun membre de sa nombreuse famille, qui remuait ciel et terre pour le retrouver, ne l'avait revu. Caroline signala officiellement sa disparition le 23 juin, craignant le pire. Finalement, ce que la famille soupçonnait depuis longtemps devint une macabre certitude quand, un jour du mois d'avril, Caroline décrocha son téléphone et entendit au bout du fil une voix basse, celle d'un homme blanc, pensait-elle, qui lui disait :

- Pas la peine de rechercher votre frère.
- Pourquoi ?
- Parce qu'il est mort.
- Comment le savez-vous ?
- C'est moi qui l'ai tué.

L'effroyable coup de fil s'arrêta là, dans un déclic, et elle n'entendit plus que la tonalité résonnant comme un glas.

Jeffrey Dahmer confirma à la police qu'il avait téléphoné aux familles de plusieurs de ses victimes, pour annoncer anonymement qu'il avait tué leur cher disparu.

Juillet arriva, enveloppé d'une lourde humidité, promettant à Milwaukee un été caniculaire. Tandis que la température montait, le système allait se rendre coupable d'une nouvelle bavure et accorder à Jeffrey un nouveau sursis.

Le 25 juin, lors d'une rencontre avec Donna Chester, Jeffrey avait encore l'air déprimé. Elle pensa qu'il lui jouait la comédie. Il avait de longues heures de travail, disait-il, et cela l'empêchait de chercher un autre

appartement. Mais ce n'était pas une priorité pour lui. Il aimait bien son quartier, où il était un homme blanc invisible parmi une multitude de visages noirs, jaunes ou basanés.

Chester nota qu'il faudrait bien faire à Dahmer une visite à domicile mais elle faisait également observer que "le sujet vit dans un très mauvais quartier" et que ceux qui iraient devraient s'y rendre à deux. Ce commentaire ne servit à rien car personne n'alla jamais frapper à la porte de l'abattoir privé de Jeffrey. Elle fixa le rendez-vous suivant au lundi 9 juillet, à 9 heures précises.

Il aurait pu raconter une histoire intéressante à ce rendez-vous-là, s'il avait voulu dire la vérité, pour changer. Car le dimanche soir avait été un ratage. Une victime s'était échappée.

Dahmer draguait une fois de plus dans les bars gays et il entra en conversation avec un garçon de quinze ans. Contre une offre de deux cents dollars, le gosse accepta de poser nu pour le grand type blond. Ils prirent un taxi qui remonta Wisconsin Avenue, tourna à droite à la 25e Rue et les déposa devant le grand immeuble blanc. Comme convenu, une fois dans l'appartement, le gamin se déshabilla et Dahmer commença à jouer de l'objectif.

Mais ensuite, il posa l'appareil, prit un maillet de caoutchouc et l'abattit sur la tête du garçon, après quoi il tenta de l'étrangler. Mais le jeune type, effrayé, réussit à s'en tirer et à calmer Dahmer, qui lui expliqua qu'il l'avait attaqué pour l'empêcher de partir. Suivit alors l'un des épisodes les plus extraordinaires du règne de terreur qu'imposa Dahmer. Sur sa sanglante trajectoire, ce fut l'incroyable exception à sa règle "personne ne me quitte". Pour une raison quelconque, il changea d'avis à propos du garçon. Il menaça de le tuer s'il se plaignait à la police et le gosse jura de ne parler de rien à âme qui vive et Dahmer le laissa partir. Et, alors que quelques instants plus tôt il tentait de l'assommer et de l'étrangler, il décrocha même son téléphone pour lui appeler un taxi.

Mais dès que le gamin fut rentré chez lui, dans un quartier sud, il ne tint pas sa promesse. Il fut conduit au centre médical Sinaï Samaritan pour être examiné et, une fois revenu chez lui, il donna à la police le signalement et l'adresse de l'homme qui l'avait agressé. Les choses en restèrent là. Rien ne suivit l'incident avant l'année suivante, quand le garçon vit la photo de Dahmer dans le journal et reconnut son tortionnaire. Un an s'était écoulé, alors que la police était en possession d'un signalement, d'une adresse et

d'un modus operandi. Et tandis que personne ne tenait compte de ces informations, Dahmer continuait de tuer.

La conversation du 9 juillet avec Donna Chester révèle l'ahurissante habileté de Jeffrey à se dissocier de sa personnalité de meurtrier. Quelques heures plus tôt à peine, il avait tenté d'ajouter un garçon de quinze ans à sa collection de victimes et pourtant, en s'adressant aux représentants de la loi, il avait les nerfs d'acier d'un perceur de coffres. Il se montra négligé et déprimé, il parla de suicide après être arrivé une heure en retard au rendez-vous. Il expliqua qu'il s'était blessé en tombant dans un escalier, que c'était pour ça qu'il était en retard. Donna Chester ne l'avait pas attendu mais un nouveau rendez-vous fut pris pour le même jour, à 13h45. Jeffrey lui parut "très mal en point".

Elle lui suggéra de déménager, de quitter le "sale quartier" où il habitait. Il répliqua qu'il n'avait pas d'argent, qu'il avait dû emprunter trois cents dollars pour payer son loyer mensuel. Chester vérifia qu'il gagnait bien deux cent quarante-cinq dollars par semaine et lui demanda pourquoi il avait des problèmes financiers alors qu'il touchait un salaire convenable. Il évoqua de nombreux frais d'hôpital. La prochaine fois, lui dit-elle, apportez toutes les factures en instance et nous mettrons au point un plan pour les régler. Il s'en alla avec une liste d'établissements où il pouvait prendre des repas gratuits. Mais il éveilla les soupçons de Chester : cette chute dans l'escalier, n'était-ce pas en réalité une bagarre ou une agression ? Et puis, il devait gaspiller son argent, car avec un salaire horaire de huit dollars soixante-quinze et travaillant quarante heures par semaine, Jeffrey Dahmer gagnait environ mille cinq cents dollars par mois, sans compter toutes les heures supplémentaires qu'il prétendait faire. Il avait sans doute des problèmes mais l'argent n'aurait pas dû lui en poser.

À aucun moment, durant cette entrevue, Jeffrey Dahmer ne dit : "Ah oui, et puis j'ai essayé de tuer un gosse hier soir."

Raymond Lamont Smith, également connu sous le nom de Ricky Beeks, fut assassiné six jours plus tard. Il avait trente-trois ans et portait son pseudonyme à la manière d'une casquette de base-ball, en signe arrogant d'indépendance. Mince, avec une petite moustache, il était passé par la prison et avait l'habitude de disparaître pendant des semaines sans donner de nouvelles ni le moindre coup de téléphone à sa famille. Il avait une fille à

Rockford, dans l'Illinois, et en juillet 1990, il dit à une de ses soeurs qu'il allait là-bas la voir. On resta assez longtemps sans nouvelles, mais on ne s'inquiéta pas trop. Et puis un cousin entendit courir le bruit qu'il avait été abattu. Mais ce n'était pas une simple balle de pistolet qui avait tué Smith, dit Beeks, la victime numéro sept.

D'après la déclaration de Dahmer à la police, ils firent connaissance au *Club 219*, un bar de la 2e Rue, coincé entre un vieil immeuble de bureaux vide et une fabrique de stores vénitiens. Au bord de l'ancien quartier des entrepôts, l'établissement occupe le rez-de-chaussée d'un immeuble de deux étages et il est facile à trouver si l'on n'est pas daltonien. Une borne d'incendie rouge vif monte la garde sur le trottoir et un store violet protège l'entrée. Les deux étages sont en brique jaune décolorée et la façade du rez-de-chaussée arbore le nom du *Club 219* au néon au-dessus du store. À l'intérieur, la télévision hurle. Jeffrey Dahmer s'était installé au comptoir, buvant des rhum-Coca et attendant. Comme un chasseur à l'affût attend que son gibier arrive à portée de fusil.

C'était au 219 qu'il avait rencontré Richard Guerrero, deux ans plus tôt, et maintenant, il s'entretenait avec un jeune homme impertinent possédant deux noms. Cela ne faisait ni chaud ni froid à Dahmer qui ne demandait qu'à payer Smith, ou Beeks, quel que soit son nom, pour le faire poser. Ils regarderaient quelques vidéos, boiraient deux ou trois verres et feraient la fête chez Jeffrey. Ce fut pour Smith-Beeks un aller simple. Voici comment les documents de la police décrivent ce qui se passa ensuite :

Il (l'accusé) donna à boire à l'homme un verre où un somnifère avait été versé et l'homme s'endormit. Ensuite il (l'accusé) étrangla l'homme et ôta tous ses vêtements et eut avec lui des rapports sexuels. De plus, il démembra le corps et conserva le crâne qu'il peignit plus tard. De plus, il (l'accusé) identifia des photographies de Raymond Lamont Smith comme étant des photographies de l'homme à qui il avait fait tout cela.

Des examens dentaires prouvèrent que l'un des crânes récupérés dans le studio de Dahmer était bien celui de Ricky Beeks.

Jeffrey Dahmer, durant le mois d'août 1990, était en pleine déprime chaque fois qu'il allait voir le juge d'application des peines ou qu'il lui

téléphonait. Dans de lointains pays, les Allemands luttaient avec leurs problèmes de réunification, Mikhaïl Gorbatchev essayait de rassembler les morceaux d'une Union soviétique croulante et Saddam Hussein avait lancé cent mille soldats irakiens contre le Koweït voisin. Mais de tout cela, Jeffrey Dahmer se fichait éperdument. Il avait bien assez de problèmes comme ça !

Il souffrait de l'estomac. Il continuait à avoir des ennuis d'argent. Il était constamment déprimé et il déclara à Chester que la seule solution qu'il voyait serait "de sauter du haut d'un gratte-ciel". Elle lui répliqua que le suicide n'était pas une solution, essaya de lui expliquer le fonctionnement de la loi sur le surendettement et lui conseilla de voir un avocat. Mais tout lui semblait obstinément noir. À l'entendre, il n'y avait rien de positif dans sa vie, rien de bon ; il se plaignait continuellement de ses malheurs. Chester pensait qu'une partie du problème venait simplement de ce qu'il n'aimait pas être en liberté surveillée. Et à qui ça pouvait-il plaire ? À personne, bien sûr ! La plupart des notes des trois entrevues de fin août et début septembre sont censurées. Mais il est évident que Donna Chester en a pris beaucoup : une fois au cours d'un coup de téléphone de Jeffrey, et une autre fois, pendant une conversation téléphonique avec une tierce personne qui s'occupait de l'affaire. La menace de suicide était peut-être une comédie mais il paraissait tellement déprimé qu'il était possible qu'il tente d'en finir. Ça méritait qu'on y fasse attention.

Septembre commença par le long week-end de Labor Day, la fête du Travail en Amérique, un moment de grande détente qui marque la fin de l'été et le début de l'automne. Il allait bientôt faire frisquet sur les bords du lac et les manches longues remplaceraient les débardeurs et les shorts de la canicule, pour la jeunesse de Milwaukee.

Mais il faisait encore assez chaud pour que les gens restent dehors tard le soir et se promènent dans le quartier de Jeffrey Dahmer. Son immeuble se trouve à mi-chemin entre West State Street et Kilbourn, entre deux immeubles locatifs semblables, longs et étroits, donnant dans la 25e Rue. En sortant de chez lui, Dahmer avait sous les yeux l'énorme édifice en brique rouge de la compagnie du téléphone, au toit hérissé de multiples antennes à micro-ondes qui lancent et captent les messages radio du monde entier. Mais c'est quand même un quartier résidentiel.

Il n'en est plus de même à deux cents mètres seulement car Kilbourn et la 27e Rue Nord forment un carrefour animé où l'on peut se rencontrer et

traîner jusqu'après minuit. À l'un des coins, il y a Danny's Shop and Save, un magasin ouvert tous les jours où l'on trouve de tout. Mais le véritable lieu de rendez-vous est juste en face, un kiosque jaune et rouge appelé *Judy's* où pour un dollar vingt-cinq on peut avoir un hamburger pur boeuf, servi style Chicago avec moutarde, cornichons, radis noir, tomate, oignon et piment, accompagné d'un jus de raisin pour faire passer tout ça, à soixante-quinze cents seulement. La 27e Rue est une large artère à la circulation dense. Beaucoup de conducteurs s'arrêtent cependant pour entrer au JR News, une librairie "adulte" annoncée à cinquante mètres par une grande étoile de néon clignotante. Il s'en passe des choses dans la 27e ! C'est de ce carrefour trépidant que Donna Chester parlait en disant que Jeffrey habitait un "très sale quartier".

Aux premières heures du 3 septembre, Ernest Miller sortit de chez sa tante et s'en alla traîner du côté des lumières, du bruit et de la foule le long de la 27e Rue. Il était venu de Chicago passer le week-end de Labor Day dans sa famille à Milwaukee. Le dimanche 2, il avait assisté au service à la Golden Rule Church of God and Christ, où il était bien connu. C'était un garçon du pays, après tout, populaire et bon danseur, qui entendait faire carrière d'un talent qui lui avait déjà valu de nombreux prix. Il devait commencer à suivre des cours de danse dans un collège de Chicago cet automne. Agé de vingt-quatre ans, Ernest Miller était un jeune homme svelte et gracieux, bien éloigné de ses racines à Memphis dans le Tennessee. C'était un jeune danseur noir à la personnalité étincelante et plein de promesses d'avenir.

Miller rencontra alors Jeffrey Dahmer, au petit matin du 3 septembre, devant la librairie de la 27e Rue et il ne fut plus question de brillant avenir. D'après les aveux de Dahmer à la police, il "offrit de l'argent à l'homme pour qu'il l'accompagne chez lui (l'accusé) au 924, 25e Rue Nord dans la ville et le comté de Milwaukee dans l'Etat du Wisconsin. Lorsqu'ils retournèrent à son appartement, ils eurent des rapports sexuels et puis il (l'accusé) drogua Ernest Miller et le tua en lui tranchant la gorge ; de plus, après avoir pris des photos de lui, il démembra le corps et se débarrassa des chairs sauf les biceps qu'il mit dans son congélateur ; il garda aussi le crâne qu'il peignit après l'avoir dépouillé des chairs et il garda le squelette, qu'il blanchit".

Au bout de quelques semaines, la grand-mère d'Ernest Miller commença à recevoir des coups de téléphone anonymes qui la troublèrent.

Une fois, la voix poussa des gémissements de douleur, une autre fois, elle fit des bruits d'étranglement, et une troisième fois, elle s'écria : "Au secours ! Au secours ! Au secours !"

À cette époque, les voisins commençaient à se demander ce que Jeffrey Dahmer pouvait bien faire dans son appartement. À toute heure, on entendait de grands chocs sourds, des jurons et des grincements de scie à moteur. Et il y avait cette odeur qui imprégnait le palier. Plusieurs personnes vinrent lui demander ce que c'était. Il se confondait en excuses. Le réfrigérateur était en panne, ou bien de la viande s'était avariée, ou il faisait cuire quelque chose qui avait attaché ou encore il ne savait pas, mais il avait remarqué lui aussi cette bizarre odeur.

Ernest Miller devint la victime numéro huit. Dahmer n'avait pas encore commis la moitié de son carnage.

À l'opposé de l'atmosphère débridée de la 27e Rue, on trouve Grand Avenue, le premier centre commercial élégant de Milwaukee. Entièrement couvert, il s'étend sur la superficie de plusieurs blocs d'immeubles en plein centre de la ville, du côté de la 2e Rue et de Wisconsin Avenue. Grand Avenue vend un peu de tout pour tout le monde. Cela va de la minuscule boutique où l'on trouve les meilleurs cigares, aux grands magasins de prêt-à-porter de luxe comme le Boston Store et Marshall Field.

Un ours brun, monocle vissé à l'oeil gauche, portant chapeau melon turquoise, jaquette de dandy jaune et orangé et un gros noeud papillon rouge, pédale sur son monocycle, deux étages au-dessus des fontaines gazouillantes, le long d'un fil tendu à travers l'esplanade du Speisegarten. À chaque extrémité de son balancier, il y a un plateau rond avec une chope factice de bière mousseuse. En avant, en arrière. En avant, en arrière. Un moteur tire l'automate dont les petites jambes montent et descendent comme s'il pédalait vraiment et faisait marcher l'enseigne. La plupart des grands centres commerciaux ont un espace restauration où l'on peut grignoter des tacos ou des falafels en faisant ses achats ; mais ils peuvent difficilement rivaliser avec le Speisegarten de Grand Avenue pour la quantité de bière consommée. Le néon de Miller éblouit au *Chichi's Mexican Kiosk*, Pabst fait sa publicité au *Jerry's Sub Shop*, Lite au *Pizza Rococo* et un véritable pub irlandais propose toutes les marques de bière, allant de Michelob à

Hacker-Pschoor, à une clientèle au coude à coude le long du grand comptoir de bois de Mike Houlihan.

Des milliers d'acheteurs déambulent dans le labyrinthe de magasins de Grand Avenue, envahissent les ascenseurs, prennent d'assaut les boutiques, font du lèche-vitrines, avalent un casse-croûte aux petites tables rondes du Speisegarten en buvant une bière et en regardant passer la foule. C'était vraiment un paradis pour Jeffrey Dahmer qui, avant d'en finir, allait y trouver quelques-unes de ses victimes.

Les rapports de liberté surveillée du mois de septembre ne révèlent pas grand-chose mais il faut dire que les autorités ne les ont pas tous rendus publics. Jeffrey faisait des heures supplémentaires à la fabrique de chocolat et, une semaine, il avait touché trois cent vingt-cinq dollars. Il attrapa un rhume et fut en congé du 16 au 30 septembre. Il était toujours déprimé, mais plutôt moins ; il demanda même à Chester ce qu'elle pensait de sa période de liberté surveillée et il lui avoua qu'il traînait les épreuves des cinq dernières années comme une espèce de boulet. À vrai dire, l'épreuve n'avait commencé qu'en mars. Chester lui dit qu'à son avis "il se conduisait bien mais qu'il avait encore de graves problèmes tant émotionnels que physiques qui avaient besoin d'être examinés et qu'il ne cherchait pas à résoudre".

Cette entrevue eut lieu le 24 septembre, quelques jours après une soirée particulièrement fertile en événements, durant son congé maladie. Car le 24, la police reçut un coup de téléphone de la compagne de David C. Thomas, mère de la fillette de Thomas, qui signalait la disparition de son ami. Elles avaient l'habitude de ses heures insolites, de ses allées et venues à des moments bizarres, mais savaient que toujours, tôt ou tard, il revenait auprès de sa compagne Chandra Beanland et de leur fille.

Dahmer expliqua plus tard à la police qu'il avait rencontré Thomas du côté de la 2e Rue et de Wisconsin Avenue, près du centre de Grand Avenue, et l'avait abordé à sa manière habituelle. Ils allèrent chez lui et commencèrent par boire et bavarder. Dahmer avoua que ce garçon n'était pas son type, alors il n'y eut pas de rapports sexuels, mais il lui servit quand même un verre corsé de sa mixture et Thomas s'endormit sur-le-champ. Dahmer le tua alors parce qu'il pensait que son nouvel ami serait fâché en se réveillant.

Il tua donc Thomas puis il démembra le corps, prenant des photos au fur et à mesure de sa macabre besogne. Mais comme ce n'était pas son type, il ne conserva aucune partie du corps et n'ajouta pas son crâne à sa

collection d'ossements. Inutile de garder auprès de soi quelqu'un qui ne vous plaît pas particulièrement ! Les restes de la victime numéro neuf ne furent jamais retrouvés.

Thomas fut la dernière personne de l'année 1990 à tomber dans le piège de Dahmer. Après lui, Dahmer s'enferma dans une espèce d'hibernation. Pendant cinq mois, il n'allait pas frapper, dégoûté peut-être parce que le meurtre de Thomas avait été ennuyeux. Disposer d'un cadavre, avoir à faire quelque chose pour quelqu'un comme ça, c'était décevant, bien sûr, surtout quand la personne ne vous plaisait pas tellement.

Pendant ces mois d'hiver, il continua de se présenter à son juge d'application des peines, parfois aux bureaux du siège ou alors simplement par téléphone. Curieusement, ce tueur de neuf personnes devint une cible facile pour les agresseurs. Deux voyous lui arrachèrent cent dollars et sa carte d'autobus fin septembre et un autre lui vola son portefeuille en décembre, mais n'en tira que quatre dollars. Cela faisait quatre fois que de petits malfrats de rien du tout s'en prenaient au même assassin. Il dit à Chester qu'il voulait acheter un système de sécurité de quatre cents dollars pour son appartement. Elle voulait surtout qu'il quitte le plus vite possible ce quartier mais il répliqua qu'il était tenu par son bail jusqu'en mai.

Il lui confia qu'il " détestait " les gens qui gagnaient beaucoup d'argent parce qu'ils avaient de la chance alors que tout tournait mal pour lui. Elle nota qu'il refusait de voir le côté positif de sa vie et préférait ruminer le négatif.

Un de ces aspects positifs était sa grand-mère, qui ne l'abandonna jamais. Comme il n'avait plus le téléphone, elle l'appelait à la fabrique Ambrosia. Jeffrey disait que cela lui donnait l'impression que quelqu'un l'aimait.

Lors de l'entrevue du 5 novembre, en face à face avec le juge d'application des peines, il lui mentit effrontément en prétendant qu'il s'était bien adapté à la solitude, quand il n'était pas à son travail, et qu'il n'avait pas envie de sortir faire de nouvelles connaissances. Il avait son ordinateur, la télévision, des livres et des trucs. Elle lui fit observer que la vie d'ermite n'était pas une bonne idée.

La fête de Thanksgiving arriva. Cette fois, Jeffrey alla bien chez Catherine Dahmer à West Allis. Lionel était là avec Shari. Jeffrey se

plaignit ensuite à Donna Chester, encore une fois, de l'"attitude" de sa famille à l'égard de ses ennuis et de son homosexualité. Ce sentiment jouera un rôle important quelques mois plus tard.

Le 5 décembre, il se mit à parler de sa mère à Donna Chester, sa mère qu'il n'avait pas vue et à qui il n'avait pas écrit depuis cinq ans. Donna lui demanda s'il était fâché contre sa mère et il dit que non, pas qu'il sache. Il n'avait simplement pas pris le temps ni fait l'effort de contacter Joyce qui était maintenant bien loin, à Fresno, en Californie.

Tous deux évoquèrent la possibilité de reprendre contact, en lui envoyant une carte de Noël "pour dire bonjour".

La famille devint le principal sujet de conversation à mesure que les fêtes de Noël approchaient. Les psychiatres disent que Noël est une des périodes les plus étroitement associées à l'image de la famille intacte, un des moments les plus difficiles de l'année pour les personnes qui ont des problèmes mentaux.

Lionel et David allaient venir de l'Ohio à West Allis pour les fêtes mais Jeffrey dit qu'il n'avait pas tellement envie d'y aller parce que, même s'ils le soutenaient, il était mal à l'aise avec eux. Il déclara que son père le "contrôlait", qu'il n'avait rien de commun avec son frère, à présent à l'université, et qu'il continuait d'être gêné par son délit. Il voulait parler de son affaire d'agression de mineur et non pas des neuf meurtres commis de sang-froid !

Avec la nouvelle année, son score macabre allait atteindre la dizaine !

11 : Un torrent déferlant.

1991.

L'année nouvelle arriva sur la pointe des pieds. Le monde entier était rivé sur les sables du Moyen-Orient où les soldats américains et ceux de la coalition militaire alliée bandaient leurs muscles pour se battre contre les soldats de l'Irakien Saddam Hussein. Ils lui avaient donné jusqu'au 15 janvier pour se retirer du Koweït et le compte à rebours avait commencé. À l'opposé du soleil brûlant d'Arabie, Milwaukee était aux prises avec l'hiver glacial du Wisconsin, le mercure tombant pour le premier jour de l'année à moins huit degrés et, dans la soirée, à moins dix-huit. Des lacs soufflait un vent froid qui amenait bourrasques et tempêtes de neige.

La plupart du temps, Jeff Dahmer ne mettait le nez dehors que pour aller à son travail, où il faisait peut-être des heures supplémentaires. Mais le 3 janvier, il sortit par un froid polaire pour se rendre à son entretien habituel avec Donna Chester. Il lui parla de ses soucis d'argent et lui raconta comment il avait passé les fêtes.

Vers le milieu du mois, les événements se précipitèrent sur la scène internationale. La guerre contre l'Irak éclata et, de l'hôtel *Rachid* à Bagdad, trois correspondants du Cable News Network, John Holliman, Peter Arnett et Bernard Shaw, donnèrent aux téléspectateurs du monde entier des informations de première main sur une ville assiégée. Un peu partout dans le monde, d'importants événements eurent lieu. Les Soviétiques attaquaient la Lituanie, la Chine faisait passer en justice les étudiants dissidents de la place Tien-An-Men du printemps 1989, et aux États-Unis, on n'arrivait pas à se débarrasser de la récession économique. Mais à Milwaukee, Jeffrey Dahmer ne constatait aucun changement dans sa vie. C'était, chaque jour, la même chose.

Néanmoins, Donna Chester et lui eurent une longue conversation le 22 janvier. Dahmer donna l'impression d'avoir finalement noué des liens avec une femme qui n'était pas une parente. Il semblait avoir confiance en elle et il lui parlait sincèrement, au lieu de venir jeter sur son bureau un paquet bimensuel de plaintes. Ce jour-là, il lui confia que la raison pour laquelle il s'était laissé aller à molester le gosse était qu'il avait bu. Mais après ses dix mois de prison, comme elle l'écrivit dans ses notes, il ne commettrait plus la même faute car "il ne veut pas retourner en prison".

Fait plus important, il paraissait avoir réfléchi, pendant les fêtes, à son problème d'homosexualité, après s'être inquiété de ce que sa famille pensait de son mode de vie. Il confia à Chester qu'il "avait enfin admis qu'il était

gay". Il lui dit que c'était comme ça "et puis merde". Elle ne fut pas convaincue et nota qu'il se débattait encore avec sa sexualité.

Le 11 février, Dahmer décida de prendre deux semaines de vacances mais il vint tout de même à son rendez-vous avec Donna Chester. Le sujet de la conversation de ce jour-là a été censuré et il n'en reste qu'une note disant qu'il avait l'intention de se reposer et d'essayer de mettre de l'ordre dans sa situation pécuniaire.

Une semaine plus tard, il émergea de son hibernation, muant, après des mois d'inactivité, comme un papillon qui se débat pour sortir de sa chrysalide. Milwaukee s'éveillait alors, après avoir connu un hiver accablant de glace, de neige et de pluie venues des Grands Lacs.

Ce jour-là, la Bourse fit un bond de cent trois points à la suite des nouvelles satisfaisantes reçues du Golfe. De bons films passaient dans tous les cinémas. On pouvait voir le film d'horreur *Misery* avec James Caan et Kathy Bates, ou Kevin Costner dans le doux-amer *Danse avec les loups*. Anthony Hopkins, dans *Le Silence des agneaux*, jouait le rôle de l'effrayant docteur psychopathe, Hannibal Lecter le "Cannibale". Les spectateurs frémissaient à la simple pensée d'un tel assassin qui ne se contentait pas de tuer les gens mais défigurait et mangeait ses victimes ! Dans la séquence finale, Lecter s'échappait : un monstre était lâché dans la nature ! Ouf ! Dieu merci, ce n'était que du cinéma ! disait-on.

Mais, dans le Wisconsin, la réalité dépassait la fiction. Car Thomas Harris, l'auteur, s'était plus ou moins inspiré, pour le "méchant" de son film, d'un fou surnommé Buffalo Bill, un personnage qui avait réellement existé, Edward Gein, assassin de plusieurs femmes qu'il avait ensuite démembrées, dans la région de Plainfield, dans le Wisconsin, en 1957. De plus, dans les rues de Milwaukee, il y avait un authentique massacreur cannibale, du nom de Jeffrey Dahmer.

Le 18 février, Curtis Straughter sortit de chez sa grand-mère et, sous une pluie battante, courut prendre son autobus à Wisconsin Avenue, au coin du campus de Marquette. Des rafales de vent chassaient l'eau sous l'abri et les gens se massaient dans le fond tandis que les grosses gouttes martelaient le toit de verre dépoli. Un grand blond attendait aussi sous l'abri : ils engagèrent la conversation, en parlant d'abord de la pluie et ensuite du moyen de passer le temps en attendant qu'elle cesse.

Jeffrey Dahmer offrit à Curtis Straughter de l'argent pour qu'il vienne chez lui et le jeune homme, un homosexuel aux pommettes saillantes et au

gentil sourire, accepta. Il n'avait que dix-neuf ans, il avait abandonné ses études et venait d'être renvoyé de son emploi d'aide-soignant. Il pensait que l'offre de Dahmer lui donnait un répit contre le mauvais temps, et contre ses ennuis financiers. Il se trompait terriblement.

Une fois dans le studio, quand ils se furent séchés, Dahmer offrit à boire à son compagnon. Bien sûr, la boisson contenait une forte dose de somnifère, et tandis que les deux hommes se livraient à des rapports oraux, Straughter sentit ses forces l'abandonner. Dahmer tendit les doigts vers une courroie qu'il avait préparée à portée de sa main, la glissa autour du cou du jeune Noir et serra jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ensuite, tandis que la pluie faisait toujours rage, il prit ses instruments et se livra à ses opérations habituelles. Il démembra la victime numéro dix, prenant des photos au fur et à mesure, et garda le crâne, mais il ne le peignit pas.

C'était le premier meurtre qu'il commit en 1991. Ce lundi était jour de rendez-vous avec Donna Chester. Il n'y alla pas et ne se donna pas non plus la peine de téléphoner pour l'annuler. Il était trop occupé.

Marc Aurèle a décrit le temps comme "une rivière d'événements qui passent, oui, un torrent déferlant" et pour Dahmer, le cours léthargique de l'hiver allait gonfler en un torrent émotionnel et meurtrier.

On a beaucoup écrit et parlé à propos de ce qui est arrivé à Jeffrey Dahmer le 25 mars. La guerre du Golfe était terminée, après une campagne terrestre de cent heures. Pourtant, elle fut chassée de la une des journaux par la bavure policière de Los Angeles : le sauvage passage à tabac de Rodney King, un automobiliste noir, par une bande de flics. Beaucoup de gens s'inquiétaient de l'insécurité et de la délinquance ; le magazine *Time* publiait un article de couverture intitulé "Loi et désordre" et le ministère de la Justice annonçait que le nombre d'Américains victimes d'actes de violence s'était élevé à 2,3 millions l'année précédente.

Dahmer ne prenait plus soin de lui. Il avait des yeux lourdement cernés, un aspect négligé mais il persistait à nier qu'il buvait. On avait l'impression que, tandis que le soleil faisait son apparition printanière et que la température montait, il sombrait dans un terrible isolement. Il se disait malade.

Sur ce, il lâcha une bombe sur le bureau de Donna Chester en lui annonçant que sa mère lui avait téléphoné de Californie et qu'ils s'étaient parlé pour la première fois depuis cinq ans. Joyce Flint travaillait comme conseillère dans une clinique de Fresno, spécialisée dans le sida, et elle

avait de fréquents contacts avec des homosexuels qui avaient contracté la maladie mortelle. Elle était sensible au sort de la communauté gay menacée par le virus. Ils avaient parlé tous les deux de l'homosexualité de Jeffrey : elle lui avait dit qu'elle s'en était toujours doutée, mais que ce n'était pas un problème, qu'il était son fils et qu'elle l'aimait.

Sa mère l'aimait ! Cette mère qui l'avait abandonné en 1978 en emmenant son petit frère resurgissait dans sa vie à un moment presque incroyable. Certes, Jeffrey était homosexuel, mais il était également un monstrueux assassin, tout aussi mortel pour les hommes qu'il racolait que le virus du sida... et il tuait plus vite.

L'extraordinaire coïncidence du coup de téléphone de sa mère à Jeffrey, qui se croyait abandonné par toute sa famille, déclencha-t-elle cette nouvelle vague de rage meurtrière ? On ne le sait pas. Le fait sera sûrement étudié pendant des années par les psychiatres. Une chose est certaine, c'est que après le 25 mars, il se lança dans une nouvelle débauche de meurtres en accumulant sept morts en un peu moins de trois mois, comme s'il courait à l'envers sur un tapis roulant, de plus en plus vite, pour assouvir sa terrible soif de sang.

Errol Lindsey, qui faisait partie de la chorale de l'église baptiste de Greater Spring Hill, fut la victime numéro onze. L'aimable garçon de dix-neuf ans attirait la sympathie au premier abord car son large sourire lui ouvrait toutes les portes. Il fit des achats à Grand Avenue, le dimanche 7 avril, et retourna chez sa mère à la 24e Rue. Puis il ressortit, pour faire faire une clé, mais il alla se balader du côté du carrefour Kilbourn 27e Rue, attiré par l'animation et la musique rap.

Il y rencontra Jeffrey Dahmer, à deux cents mètres à peine de son antre. Encore une fois, le rapport de police décrit avec une horrible précision ce qui arriva ensuite, d'après les aveux de Dahmer : "Il offrit à Errol Lindsey de l'argent pour qu'il vienne chez lui... et plus tard, dans l'appartement, il donna à Lindsey une boisson mêlée de somnifère et après qu'il se fut endormi, il l'étrangla. Il eut ensuite des rapports oraux avec lui, après quoi il démembra le corps et mit le crâne de côté."

Puis, comme si le temps pressait, il tua encore deux fois, dans le même mois. La victime suivante était un cas particulièrement tragique dans cette suite de morts tragiques.

Tony Anthony Hughes était sourd-muet. Il n'entendait rien et ne prononçait pas un mot. Dahmer le rencontra devant le *Club 219*, le 24 mai,

et en s'entretenant habilement avec lui par gestes, ou par écrit, et avec Hughes lisant sur ses lèvres, il tendit le piège habituel. Pour cinquante dollars, Tony Hughes accepta de monter dans son studio, de regarder des cassettes vidéo et de poser pour quelques photos.

Hughes, trente et un ans, avait déménagé à Madison, la capitale de l'Etat, l'année précédente, mais il était revenu à Milwaukee ce dimanche pour voir sa famille. Il dit à ses parents, par signes, qu'il sortait avec des copains et qu'il rentrerait bientôt ; au lieu de cela, il s'en alla boire l'abominable mélange de Jeffrey Dahmer et s'endormit, incapable même d'appeler au secours lorsque Dahmer commença à le tuer. D'après la police, Dahmer prétendit qu'il avait ensuite démembré le corps et conservé le crâne. Mais, en réalité, il fit cela bien plus tard et, en attendant, il laissa le cadavre numéro douze dans sa chambre.

Comme si douze morts ne suffisaient pas à le placer dans la catégorie des plus effroyables assassins des temps modernes, ce qui se passa ensuite projeta l'affaire à un niveau différent. L'incident sera à jamais lié non seulement à l'histoire du meurtre collectif mais aussi à l'étude des procédures utilisées par des policiers blancs enquêtant sur des affaires comportant des homosexuels ou des représentants de minorités ethniques.

La victime numéro treize fut Konerak Sinthasomphone.

Les rapports de liberté surveillée traitant de cette période donnent peu d'informations. Lorsque Donna Chester s'assit avec Dahmer le lundi 13 mai, elle le gronda parce qu'il n'était pas allé au rendez-vous avec un conseiller financier et elle lui dit de prendre un nouveau rendez-vous avant de se présenter au prochain rapport. Agacée, elle nota ce jour-là qu'il était "un consommateur invétéré et ne savait pas gérer son argent".

Un détail annexe intéressant fut également noté. Un homme avait été étranglé dans la résidence Oxford et les détectives avaient frappé un peu à toutes les portes pour demander aux locataires s'ils savaient quelque chose à ce sujet. Quand ils arrivèrent chez Dahmer, celui-ci leur déclara qu'il n'était au courant de rien. Chester nota qu'elle avait toujours pensé que cet immeuble était "un mauvais lieu".

Le dimanche 26 mai, Konerak Sinthasomphone dévia de son trajet habituel. Au lieu d'aller à l'entraînement de football à Mitchell Park, le petit Laotien de quatorze ans prit l'autobus pour voir un peu ce qui se passait du côté de Grand Avenue. Jeffrey Dahmer aussi.

Et parmi les milliers de promeneurs, dans cette foule immense, Dahmer aperçut quelqu'un qui lui plut, un petit jeune homme, un Asiatique au teint foncé, svelte et vigoureux. Peut-être lui rappela-t-il un autre jeune garçon, qui lui ressemblait beaucoup.

Ce fut la proposition d'usage : de l'argent si Konerak venait chez lui poser pour quelques photos. Le gamin accepta. Une fois dans l'appartement, Dahmer prit rapidement quelques photos du gosse en slip. Puis, avec sollicitude, il offrit à boire à son invité, alluma la télévision et glissa une cassette vidéo. Pendant que l'image apparaissait, Konerak s'endormit. Dès qu'il fut sans connaissance, le tueur eut des rapports oraux avec l'enfant. Cela fait, dira-t-il à la police, il alla prendre une bière dans son réfrigérateur, mais il eut beau chercher, déplacer les crânes, il n'y avait plus une seule boîte de bière. Il examina le garçon. Complètement dans les pommes. Dahmer décida de descendre au carrefour Kilbourn 27e pour en acheter. Il avait des projets pour le reste de la soirée et ne voulait pas se trouver à court d'alcool.

Mais quelque chose tourna mal. Quand le grand blond revint dans la 25e Rue avec ses packs de bière sous le bras, il vit que le gamin s'était échappé ! Il titubait dans la rue, tout nu, et deux filles tentaient de le secourir. Le coeur et les pas de Dahmer s'accélérèrent et il saisit le garçon par le bras mais deux voitures de police et une voiture de pompiers surgirent avant qu'il puisse arracher le gosse aux filles. Il ne perdit pas son sang-froid pour autant.

Les agents voulaient seulement rétablir l'ordre et Dahmer pensa à une histoire qui pourrait marcher. Il raconta donc aux flics que le jeune homme et lui étaient un couple d'homosexuels, qu'ils avaient eu une querelle d'amoureux parce qu'ils avaient trop bu. Il dit que cela était déjà arrivé, que parfois l'Asiatique se soûlait et sortait en délirant.

Les trois policiers les escortèrent tous deux jusqu'à l'immeuble à l'étroite pelouse plantée de deux grands mâts sans drapeaux.

Ils montèrent tous à l'appartement 213, où Dahmer leur fit avaler son astucieux baratin. Il se tira ainsi de ce qui aurait dû être un inextricable pétrin. Pendant que Konerak, enveloppé dans une couverture et complètement abruti, restait assis sur le bord du canapé, Dahmer joua le grand rôle de sa vie. Pourtant, il y avait là une victime vivante, assise à côté de l'aquarium, ainsi que le cadavre de Tony Hughes qui était encore dans la

pièce voisine. Et il réussit son coup ! Il s'en tira avec sa langue bien pendue ! Et la police quitta le studio.

À peine eut-il fermé la porte, sachant qu'il avait gagné, que la métamorphose se produisit : le type affable, capable de bavarder calmement avec trois flics, devint un ogre épouvantable, un feu terrible au ventre. Il poussa rapidement les verrous et se retourna vers l'enfant grelottant. Konerak vit ces grands yeux vides et le visage de la mort s'approcher de lui. Il prit peur. Mais il ne pouvait rien faire. La drogue le paralysait, tandis que la police partait tranquillement.

Alors que les flics étaient en bas et plaisantaient en racontant qu'ils avaient arrangé une scène de ménage entre deux pédés, Jeffrey Dahmer étranglait le jeune Konerak au-dessus de leur tête. Puis il sodomisa le cadavre encore chaud et alla chercher son appareil pour prendre d'autres photos. Le soir, il lui faudrait se mettre au travail : deux corps à démembrer. Il ajouta les deux crânes à sa collection qui prenait de l'importance. Le Hannibal Lecter du cinéma faisait piètre figure comparé au très réel Jeffrey Dahmer.

Et puis, ce n'était pas fini ! Au contraire, la machine de mort allait passer à la vitesse supérieure.

Les rapports de liberté surveillée de cette période sont presque tous censurés, ce qui indique la sensibilité des sujets de conversation entre Chester et Jeffrey. Ce dernier continuait d'affirmer qu'il ne buvait pas, mensonge flagrant, et qu'il n'avait pas de rapports sexuels. Mais les choses devaient se précipiter parce que Donna Chester écrivit qu'elle avait l'intention de s'adresser à l'Armée du Salut pour trouver un logement à Dahmer. Au travail aussi, il commençait à dérailler : il craignait d'être renvoyé, ce qui l'obsédait. L'État, dont la police n'avait jamais perquisitionné l'appartement sanglant du monstrueux assassin, continuait de s'en tenir à la surveillance "maximum" de Dahmer.

Matt Turner, vingt ans, croisa à son tour le chemin de Jeffrey Dahmer, qui, à présent, échappait à tout contrôle, sur la route de Chicago pendant le défilé du Gay Pride. Le jeune homme noir vivait alors dans un centre pour adolescents fugueurs et les attentions de ce grand blond le flattèrent. Jeffrey dit à la police qu'il proposa à Turner, connu aussi sous le nom de Donald Montrell, de l'argent pour poser, en ajoutant qu'ils regarderaient des cassettes vidéo spéciales. Un car Greyhound les conduisit au nord de

Chicago, à Milwaukee, où ils prirent un taxi pour se faire déposer à la 25e Rue.

Dahmer lui offrit un verre. Avec plaisir, répondit Turner. Quelques gorgées, et il tournait de l'oeil. Dahmer prit alors sa chère courroie, l'entoura autour du cou du jeune homosexuel noir et serra lentement, jusqu'à ce que Turner ne respire plus. Il remit le dépeçage à plus tard mais coupa la tête et la rangea dans son congélateur. Plus tard, il identifia Turner comme l'un de ceux qu'il avait tués. La victime numéro quatorze.

Le vendredi 5 juillet était jour de congé. C'était le long week-end de la fête nationale de l'Indépendance. Les Bel Aires, un groupe de rythm'n'blues de Columbia, dans le Missouri, offrait un récital gratuit à midi, au Milwaukee Performing Arts Center, mais Jeffrey Dahmer s'en moquait totalement. Il était de nouveau sur la route de Chicago et il finit par aboutir dans un club de danse de Wells Street, puis il prit quelques verres au *Carol's*. Il y fit la connaissance de Jeremiah Weinberger, un sympathique garçon de vingt-trois ans qui n'hésita pas à passer un moment avec Jeffrey Dahmer. L'approche était maintenant de la routine pour Dahmer : argent, photos, vidéo.

Pendant que la nation explosait de joie et que les défilés patriotiques se succédaient pour fêter la victoire de l'opération Tempête du Désert, Dahmer et Weinberger prirent le car pour remonter à Milwaukee, puis un taxi jusqu'à la 25e Rue. À partir de là, le scénario changea quelque peu. Dahmer laissa vivre Weinberger plus longtemps que ses autres victimes. Ils passèrent toute la journée du samedi ensemble, se livrant à des ébats sexuels oraux. Mais le dimanche, Weinberger commit l'erreur fatale : il annonça que la route était longue jusqu'à Chicago et qu'il devait partir. Tiens, lui dit Jeffrey, bois un verre.

Dès que le garçon fut inconscient, Jeffrey lui sauta dessus pour l'étrangler et Weinberger devint la victime numéro quinze. Dahmer se mit à couper le jeune homme en morceaux, tout en prenant des photos pour immortaliser la procédure. La tête fut coupée, naturellement, et rangée sur une étagère du congélateur déjà bien garnie. Il n'y avait plus beaucoup de place dans le studio encombré de souvenirs.

L'Ambrosia Chocolate Company n'était plus satisfaite de son employé. De plus en plus souvent, Dahmer arrivait en retard ou ne venait

pas du tout. Même dans une équipe de nuit, les absences répétées font du tort à la production. Arrivez à l'heure ou sinon... lui dit-on. Dahmer acheta un réveille-matin.

Mais il avait un problème dans sa chambre à coucher, à part le fait de ne pas se réveiller à temps. Il y avait beaucoup de morceaux de corps humains qui traînaient et encombraient l'appartement autrefois si bien tenu. Et les voisins étaient assommants, ils se plaignaient de l'odeur. Dahmer réfléchit et, le 12 juillet, il appela un taxi. Lorsqu'il revint, il faisait rouler devant lui un fût bleu de deux cent vingt litres, qu'il avait payé plus de cinquante dollars. Il le poussa jusque dans sa chambre et quand il souleva le couvercle, une odeur d'oeufs pourris s'en dégagea : c'était de l'acide chlorhydrique. Il jeta dans ce fût tous les morceaux de cadavres, pour désintégrer les chairs et les séparer des os.

Oliver Lacy, un beau garçon noir avec une petite moustache, traînait au carrefour Kilbourn 27e Rue quand Dahmer l'aborda, le 15 juillet. Jeffrey n'avait pas grand-chose à faire et son attitude montrait le sang-froid et le calme dont il était capable alors que la catastrophe le menaçait. Il venait d'être renvoyé de la fabrique de chocolat et la panique le rongeait car il savait que sa vie allait empirer, puisqu'il n'avait plus son salaire hebdomadaire.

Lacy, vingt-trois ans, était arrivé tout récemment à Milwaukee de Chicago quand il rencontra Dahmer. Il accepta de poser pour des photos contre de l'argent et de faire peut-être autre chose aussi. Ils allèrent donc chez Jeffrey et une fois dans le studio 213, ils se mirent nus et se massèrent mutuellement, dit Dahmer à la police.

Il apporta de quoi boire. Quelques minutes plus tard, Lacy perdait connaissance ; Jeffrey l'étranglait et sodomisait ensuite le corps encore chaud. Il allait démembrer le cadavre plus tard, mais il coupa la tête tout de suite et la déposa dans une boîte au réfrigérateur. Il découpa le coeur de la victime numéro seize et le mit également au frais. Il avoua à la police qu'il avait l'intention de le manger par la suite.

Le lendemain mardi, il téléphona à Donna Chester pour lui raconter ses malheurs. Sa grand-mère était tombée malade, à West Allis, et il était allé la voir, passant presque toutes ses journées avec elle à l'hôpital, dit-il. Et puis, encore une fois, il ne s'était pas réveillé à temps, il était arrivé en

retard à son travail et c'était pour cela qu'on l'avait renvoyé. Oui, avoua-t-il, il avait bu.

Chester lui dit de venir la voir immédiatement, pour tenter de sauver quelque chose du naufrage. Elle allait téléphoner au délégué syndical, à la chocolaterie, et essayer de lui faire rendre son emploi. Jeffrey répondit qu'il n'était pas présentable, qu'il ne s'était pas rasé et n'avait pas pris de bain depuis trois jours. Venez quand même, insista-t-elle. Ses notes indiquent qu'il accepta mais ne vint pas.

La situation devenait critique. Jeffrey Dahmer avec un emploi était déjà assez pénible. Sans travail, il n'avait aucun point d'ancrage et beaucoup de colère. Une montagne de rage qui retomba sur Joseph Bradehoft.

Donna Chester finit par voir Dahmer le 18. Elle fut choquée par son apparence. Il était sale, ses vêtements étaient dégoûtants, il n'était pas rasé et n'arrêtait pas de bâiller, comme s'il était fatigué. Et il avait bu. Elle lui dit que ce n'était pas la fin du monde, que les choses ne sont jamais aussi graves qu'elles le paraissent. Dahmer réfléchit un moment : il savait ce qui lui ferait du bien.

Beaucoup d'autobus de la ville de Milwaukee passent par Wisconsin Avenue mais les numéros 10, 30 et 31 sont les plus fréquents dans le quartier où habitait Jeffrey. Le vendredi 19 juillet, Dahmer, très en colère, montra sa carte en montant dans le bus, ce qui lui évitait de payer le prix unique d'un dollar, et alla s'asseoir sur un des sièges de similicuir. Il était furieux contre la fabrique de chocolat, il en voulait au conducteur du bus qui ne cessait de s'arrêter et de repartir, il n'aimait pas être entouré de Noirs, passagers habituels de cette ligne, et il détestait toutes les pancartes affichées au-dessus de sa tête. Il était interdit de fumer, de faire marcher un transistor ou un magnétophone, de boire, de jeter des emballages de bonbons, de manger ; et une autre pancarte avertissait que des agents en civil prenaient ces autobus pour tout surveiller. La belle affaire ! Jeffrey Dahmer n'avait pas peur des flics.

Il décida de descendre et d'aller à pied. La porte s'ouvrit dans un soupir ; les yeux baissés, il descendit avec prudence.

Quand il les releva, il vit, là devant lui, debout comme un cadeau, Joseph Bradehoft, vingt-cinq ans, qui attendait l'autobus, un pack de bière sous le bras. Il venait du Minnesota pour chercher un emploi lui permettant de faire vivre sa femme et ses trois enfants. La conversation s'engagea tout

de suite et Dahmer déclara savoir comment Bradehoft pourrait gagner de l'argent.

Il fit son offre. Bradehoft accepta et ils furent bientôt dans le studio de la mort. Les deux hommes eurent des rapports sexuels avant que Jeffrey propose son cocktail maison et que le jeune homme perde connaissance. La courroie apparut : Bradehoft fut étranglé, sa tête alla dans le réfrigérateur et les autres parties de son corps dans le fût d'acide installé dans la chambre à coucher.

Jeffrey l'ignorait, la victime numéro dix-sept devait être la dernière. Milwaukee n'en savait rien, mais la nouvelle qu'il existait en son sein un monstrueux assassin allait exploser avec toute la furie d'une tempête d'hiver sur le lac Michigan.

Si le carnage s'achevait, l'histoire était loin, très loin de s'arrêter là.

12 : L'exorciste.

Lundi 22 juillet 1991.

Pour Tracy Edwards, ce qu'il y avait de mieux à Milwaukee, c'était que ce n'était pas le Mississippi. Le climat n'était pas désagréable, il avait des copains avec qui traîner et les flics de Tupelo ne savaient pas où il était. Les choses allaient donc assez bien pour ce jeune homme de trente et un ans, père de six enfants.

Même la température était plus plaisante, surtout en été. Au lieu de la lourde humidité qui accablait le Mississippi sous un soleil brûlant, à Milwaukee, près du grand lac, le thermomètre ne montait guère au-dessus de vingt-quatre degrés en ces derniers jours de juillet, la nuit, elle tombait à treize ou quatorze et permettait de dormir paisiblement.

Sur la scène politique locale, dont Edwards ne se souciait guère, le maire, John O. Norquist, envisageait sans inquiétude les élections du mois d'avril. Il n'avait pas d'adversaires déclarés, sa ville était calme et il avait un trésor de guerre de quatre cent trois mille dollars pour sa campagne au cas où un peu de publicité s'imposerait avant le scrutin de 1992.

Il y avait eu le curieux incident de Fox Point, l'inculpation du directeur de la Protection civile, Gerd Hoderman, pour avoir mis la main aux fesses d'un flic qui faisait passer des papiers à la déchiqueteuse.

Et au tout premier plan de l'actualité, ce jour-là, les Milwaukee Brewers avaient été battus 5 à 4 par les White Sox de Chicago et la nouvelle taxe d'État sur les boissons alcoolisées avait fait chuter les exportations des grandes brasseries de Milwaukee.

Mais ce qui retenait l'attention générale, c'était le reportage venant de Racine, où un réparateur d'ascenseurs nommé Joachim Dressler passait en justice pour une affaire particulièrement sanglante. Sa femme, qui témoignait ce jour-là, reconnaissait que son mari était fasciné par les photos d'homosexuels et de mutilation mais que c'était un homme très affectueux et attentionné. Dressler, dont la collection pornographique s'augmentait de photos et d'articles sur des autopsies ainsi que de vidéocassettes montrant des morts violentes, était accusé d'avoir tué et coupé en morceaux James Madden, de Whitefish Bay, que l'on avait vu pour la dernière fois, l'année précédente, en train de faire la quête pour un mouvement écologiste dans le quartier de Dressler.

Mais à part les sports, Tracy Edwards ne suivait pas très attentivement l'actualité. Sa loyauté au basket-ball était proclamée par l'insigne bleu sur sa casquette de base-ball et son débardeur : le bulldog bleu aux crocs menaçants des Georgetown Hoyas. Il ne se doutait guère, en cette douce soirée de lundi, alors qu'il sortait avec des copains, qu'il était sur le point de devenir célèbre.

Tout commença assez innocemment quand il rencontra ce grand type blond dans l'immense complexe commercial de Grand Avenue. Tracy était plusieurs fois tombé sur lui, vers le carrefour Kilbourn-27e Rue, et il le connaissait de vue.

Tracy Edwards, entouré de ses copains, ne se sentit pas du tout menacé par Jeffrey Dahmer et tout le groupe accepta volontiers quand il proposa de monter chez lui boire quelques bières. "Nous allons acheter la bière tous les deux, dit-il à Edwards, et les autres nous rejoindront plus

tard", c'est ce qu'Edwards raconta à un journaliste du journal allemand *Bild Zeitung*. Il paya aussi la bière.

Avant que le groupe ne se sépare, Dahmer mentit sans hésitation aux autres en leur donnant une fausse adresse. Il avait des projets pour cette soirée et ne voulait pas de visites importunes. Edwards et lui prirent alors un taxi, remontèrent rapidement par Wisconsin Avenue et tournèrent à droite dans la 25e Rue Nord pour s'arrêter devant la résidence Oxford. Edwards n'avait encore perçu aucun signal d'alarme et pensait d'ailleurs que ses amis allaient arriver.

Une fois dans l'appartement 213, les choses commencèrent à changer un peu. Il y régnait, d'abord, une odeur épouvantable. Et, sur tous les murs, il y avait des photos de torses masculins ; elles étaient bizarres mais Tracy avait vu pire. Il révéla plus tard au *Bild* de Hambourg que les photos de la pièce de devant ne montraient "rien de pervers" mais il ne se sentait pas très à l'aise en s'asseyant dans le canapé pendant que son nouveau copain ouvrait une boîte de Budweiser pour chacun d'eux.

Il y avait un aquarium, à côté du canapé, contenant des poissons siamois combattants à longue queue soyeuse ; ils se battaient de temps en temps en créant des tourbillons de bulles. Dahmer dit qu'il aimait observer ses poissons quand ils se bagarraient, à la suite de quoi il y en avait toujours un de mort ou d'estropié. Edwards buvait sa bière en se disant qu'il fallait être un peu tordu pour s'amuser à regarder des poissons se battre. Il attendait impatiemment que ses amis viennent frapper à la porte. Il les attendit en vain.

La bière fut bientôt finie et son hôte se leva et revint avec un rhum-Coca. Ils contemplèrent un moment les poissons en bavardant ; Dahmer posait la même question toutes les cinq minutes. Il demandait à Edwards comment il se sentait, s'il n'avait pas la tête qui tournait, s'il ne pensait pas avoir trop bu. Dahmer finit sans doute par se lasser d'attendre que la drogue fasse son effet, d'autant qu'Edwards parlait déjà de partir. Personne ne quittait Jeffrey Dahmer sans sa permission !

Alors qu'Edwards avait les yeux fixés sur la danse hypnotique des poissons, Dahmer allongea le bras vers une petite cachette pour prendre ce dont il avait besoin. Avant d'avoir le temps de réagir, Edwards, médusé, sentit le froid d'une paire de menottes d'acier sur un de ses poignets mais il se débattit tant et si bien que Dahmer ne put refermer la seconde sur son autre main. Edwards oublia les poissons : ses yeux et tous ses sens étaient

rivés sur la pointe brillante d'un grand couteau de boucher que Dahmer appuyait sur sa poitrine, en le piquant juste au-dessus du coeur. Le visage sympathique de l'homme blanc était maintenant convulsé de haine et de rage.

"Sa figure était complètement transformée. Je ne l'aurais pas reconnu. C'était comme si le diable en personne se tenait devant moi", dit Edwards. Dahmer ordonna alors d'un ton glacial :

"Tu meurs si tu ne fais pas ce que je te dis."

La première chose qu'il voulait, c'était voir le corps de ce beau Noir, un corps que le travail manuel avait gardé mince. Edwards chercha d'abord à gagner du temps en s'efforçant de ne pas paraître menaçant. Pour faire plaisir à Dahmer, il déboutonna le haut de sa chemise. Dahmer fut apaisé pour un moment. Puis Edwards se lança dans une série de feintes et d'esquives qui allait durer quatre heures, passées à faire de l'équilibre sur le fil d'un couteau, affûté comme un rasoir et tenu par un fou.

Dahmer décida ensuite de passer dans la chambre à coucher, où d'autres massacres avaient eu lieu. La première chose qui frappa Edwards, ce fut la suffocante puanteur venant d'un fût bleu, posé dans un coin, un relent qui imprégnait tout.

D'autres photos sur les murs, différentes de celles du living-room, représentaient des hommes dépecés. Des morceaux manquaient et, sur toutes les épreuves, on voyait nettement le sang et la chair hachée. Parmi les plus étonnantes, il y avait des corps à demi rongés par de l'acide. Edwards avait maintenant une idée plus précise de ce qui empestait dans le fût de plastique.

Un film passait à la télévision : l'histoire d'une petite fille possédée par le démon. Edwards eut l'impression d'être jeté dans une chambre des horreurs et il fut absolument terrifié quand Dahmer, le grand couteau toujours serré dans sa main droite, lui déclara que *L'Exorciste* était son film préféré et qu'ils allaient le regarder un moment.

Le temps s'écoula, les plus longues minutes de la vie d'Edwards. Il trouvait toujours de nouvelles astuces pour gagner du temps mais il commençait à être à court d'imagination. Dahmer n'allait pas attendre éternellement pour passer à l'action. Edwards savait que s'il ne faisait pas quelque chose, il serait bientôt mort et rejoindrait l'effroyable musée de l'abominable homme blanc.

Tracy alla plusieurs fois aux toilettes, et fit bien attention à ne pas énerver Dahmer. Mais en même temps, il regardait de tous côtés pour chercher une voie d'évasion. Il lui fallait absolument s'enfuir de là, tirer les verrous et sortir de cet abattoir. Cela prendrait du temps car il était évident que Dahmer ne le laisserait pas s'en aller librement.

Le moment décisif arriva. Dahmer força Edwards à s'étendre à terre à côté du lit, en lui disant qu'il allait lui découper le coeur et le manger. Edwards comprit que c'était l'instant ou jamais. Dahmer allait se mettre à le découper comme un poulet mais il annonça qu'avant d'en venir là il voulait prendre des photos d'Edwards nu.

Dahmer tourna la tête, comme pour attraper d'autres instruments ou son appareil photo; Edwards frappa alors de toutes les forces de son corps nerveux, expédiant de son poing libre un direct en pleine figure. Dahmer, pris par surprise, tomba sur le côté. Edwards s'arracha à son étreinte, se releva précipitamment et lui décocha un coup de pied dans le ventre qui le plia en deux.

L'affaire tourna à la rencontre d'athlétisme. Edwards se jeta hors de la chambre, traversa le living-room et tira fébrilement les verrous de la porte ; il s'attendait à tout instant à recevoir un couteau dans le dos. Enfin la porte s'ouvrit, il se rua sur le palier, dévala l'escalier et déboula dans la rue.

Il était 23h25, une heure où la police double les patrouilles dans les quartiers au pourcentage criminel élevé. Une voiture roulait dans ce coin obscur de la 25e Rue et de Kilbourn, une voiture blanche à large bande bleue, avec le mot POLICE en lettres géantes sur le côté, au-dessus du sceau officiel de la ville de Milwaukee. Robert Rauth et Rolf Mueller effectuaient leur service habituel de 16 heures à minuit dans le district trois et ils n'avaient plus que trente-cinq minutes avant de raccrocher pour la nuit.

Les deux policiers virent soudain un homme noir courir vers eux, le visage terrifié et une paire de menottes pendant d'un de ses poignets. L'homme les aperçut et leur fit signe en appelant au secours. Tracy Edwards était heureux de voir la police.

La voiture s'arrêta et il s'y précipita pour raconter une histoire d'horreur. Rauth et Mueller l'écoutèrent, de plus en plus médusés et sceptiques à mesure que le jeune homme affolé débitait son aventure. Mais personne ne pouvait inventer une histoire aussi effroyable. Elle faisait penser à un scénario de Stephen King, pas du tout à une de ces simples bagarres qui éclatent régulièrement dans un des quartiers les plus durs de

Milwaukee. Descendant du véhicule de patrouille, ils retournèrent à pied vers la résidence Oxford en compagnie de Tracy Edwards qui ne pouvait cesser son flot de paroles. À une demi-heure de laisser leur uniforme au vestiaire du poste de police, c'est l'enfer qu'ils allaient découvrir.

Ils frappèrent à la porte de l'appartement 213 qui leur fut ouverte par le calme et débonnaire Jeffrey, une personnalité qu'il savait endosser en un clin d'oeil et présenter au monde. Il savait bien qu'Edwards s'étant évadé, quelqu'un portant un insigne de police allait se présenter tôt ou tard. Mais peut-être pas ; il se pouvait que le type noir rentre chez lui et oublie tout ça... D'ailleurs, Dahmer était confiant, il avait déjà berné la police, il avait fait ce qu'il avait voulu du système judiciaire. Il était bien capable de recommencer. Tu n'as qu'à garder ton calme, se dit-il.

Rauth et Mueller, avec leur uniforme bleu, symbole d'autorité, se tenaient entre Dahmer et Edwards. Ils posèrent quelques questions que Dahmer put éluder sans perdre son calme ; celui-ci ne ressemblait en rien au fou furieux décrit par Edwards. Mais ils restaient sur le qui-vive, prêts à dégainer leur revolver ou à saisir leur matraque au besoin, car le type était grand, un bon mètre quatre-vingt-deux, et costaud. Il paraissait maître de lui mais cela ne diminuait ni leur appréhension ni leur vigilance.

Les flics lui dirent d'apporter la clé pour délivrer de ses menottes l'homme qui se tenait avec eux. Dahmer ne voulait pas. Car pour aller chercher la clé, il lui faudrait quitter la zone de sécurité près de la porte d'entrée et les flics, une fois à l'intérieur, verraient leurs soupçons confirmés. Ils comprendraient que quelque chose ne tournait pas rond chez Jeffrey Dahmer.

"Allez la chercher", ordonnèrent-ils.

Il refusa et, finalement, il perdit son calme factice et se mit à résister physiquement aux policiers en un combat qu'il était sûr de perdre. Pendant quelques minutes, tous trois se livrèrent à un match de catch qui déborda jusqu'au milieu du living-room. Et cette fois Dahmer, haletant, à bout de souffle, se retrouva prisonnier, les menottes à ses propres poignets et, selon le règlement, s'entendit lire ses droits.

Maintenant qu'ils tenaient leur homme, les deux flics commencèrent à perquisitionner. Ils découvrirent des outils à moteur électrique à côté du canapé. Des dizaines de photos Polaroid traînaient partout, représentant des corps en cours de découpage plus ou moins avancé. Un lit taché de sang. Une puanteur à asphyxier un boeuf les prit à la gorge quand ils entrèrent

dans la chambre. Lorsqu'ils ouvrirent la porte du réfrigérateur, une tête humaine, qui avait conservé ses chairs, les dévisagea. Tout cela et beaucoup, beaucoup plus, le sang et les souvenirs de nombreux morts, les appelaient du fond d'un cauchemar infernal, diabolique.

Ils mirent les scellés et emmenèrent Dahmer, puis ils appelèrent par radio le district trois. Leur rapport allait déclencher une enquête approfondie sur la chambre de torture où officiait Jeffrey et qu'un pur hasard avait fait découvrir. Il avait fallu des années, de 1978 à 1991, mais la virée meurtrière était enfin terminée, non pas grâce à une enquête mais parce qu'un homme destiné à mourir avait réussi à se battre pour sa liberté et à alerter la police.

En un quart d'heure, les rues et les ruelles entourant la résidence Oxford se remplirent de voitures de police. Des détectives en veste de sport, des policiers en tenue, des hommes, en combinaison de caoutchouc jaune, équipés d'appareils respiratoires, des techniciens du bureau du coroner, des représentants du bureau du district attorney, tout ce monde se bousculait et le bruit réveilla le quartier endormi. Bientôt une foule de badauds s'amassa derrière les gyrophares des véhicules de police et des ambulances.

Ensuite, attirés par les communications radio sur les longueurs d'onde de la police, les journalistes accoururent, les reporters et les photographes de la presse écrite, les équipes de télévision avec leurs gros camions, leurs projecteurs et leurs caméras, sentant, d'après ce qu'ils avaient pu entendre, qu'il ne s'agissait pas d'un crime comme un autre : il était question de chambre de torture, là-dedans. Le mot commençait tout juste à se répandre.

Minuit passa et Milwaukee entama, le mardi 23 juillet, une journée qu'on ne pourrait oublier, à mesure que les macabres nouvelles se faisaient connaître. Un tueur en série avait arpenté les rues de la ville, un meurtrier impitoyable qui assassinait à volonté, et personne n'en avait rien su. Le décompte des corps ne cessait d'augmenter, tandis que les autorités triaient les restes du carnage entassés dans l'appartement de Dahmer.

Le premier total fut diffusé d'après le nombre de têtes. Il y avait sept crânes et quatre têtes complètes. Le médecin légiste, Jeffrey Jentzen, rendit ce chiffre officiel. On trouva les cadavres d'au moins onze individus.

L'effusion de sang était affolante, même pour des professionnels de la répression du crime et du bureau du médecin légiste, généralement blindés contre l'horreur de la mort. Dans le réfrigérateur, on trouva une tête dans une boîte, sur l'étagère du bas, avec une boîte de bicarbonate de soude

ouverte, pour absorber l'odeur de la décomposition. Le compartiment du congélateur, au-dessus, abritait de la viande non identifiée, dans des sacs en plastique, ainsi qu'un coeur humain. Dans le petit congélateur, à côté, on découvrit trois autres têtes dans des sacs-poubelle soigneusement fermés par des liens de plastique.

Dans un coin de la chambre, à l'intérieur de l'emballage de l'ordinateur de Dahmer, il y avait deux crânes et un album plein des abominables photos qu'il prenait toujours en dépeçant ses victimes. Et à côté, juste sous la fenêtre, les enquêteurs virent un grand fût bleu à couvercle noir, bourré de morceaux de corps humains et d'ossements.

Un meuble, près du lit, contenait trois crânes dans le tiroir du haut et un amas désordonné d'os humains dans celui du bas. En ouvrant le placard de la chambre pour perquisitionner parmi les vêtements, les policiers avisèrent un fait-tout sur l'étagère avec deux crânes dedans. Une autre marmite, tirée du fond de la penderie, révéla des organes génitaux masculins et plusieurs mains. Certains des crânes étaient peints en gris et ressemblaient à ces répliques en plastique qu'on vend dans les foires et qui décorent à l'occasion une chambre d'adolescent. Des photos d'hommes nus ornaient un peu tous les murs. Quand le jour se leva, les policiers commencèrent à interroger les voisins choqués, qui ne s'étaient jamais doutés de la présence d'un tel monstre à côté de chez eux. Le fût bleu fut sanglé sur un diable et deux hommes en combinaison de protection l'emportèrent dans un camion. La police fouilla les poubelles et vida de grands sacs pour examiner leur contenu. Elle s'appliqua à rassembler les morceaux du puzzle et à tenter de reconstituer exactement ce qui s'était passé dans l'appartement 213, qui y avait vécu et qui y était mort.

Quant à Tracy Edwards, son rôle dans le drame macabre était presque terminé. Il avait survécu à cette épreuve hallucinante. En gardant son sang-froid, il avait trompé la mort et, pendant quelques jours, il se trouva sous le feu des projecteurs.

Les journalistes et les équipes de télévision se précipitèrent. Tracy Edwards était la vedette du moment. Il avait échappé à Jeffrey Dahmer et conduit la police au repaire sanglant.

Mais si tout le monde peut connaître un quart d'heure de célébrité, comme l'a dit Andy Warhol, chacun peut aussi avoir ses revers de fortune. En effet, pendant qu'Edwards passait à la télévision et avait sa photo dans tous les journaux, accompagnée parfois d'articles dans des langues qu'il était

incapable de lire, les gens les plus intéressés étaient sans doute les flics de Tupelo, dans le Mississippi. Depuis près d'un an, les autorités de Tupelo se demandaient où était passé Tracy Edwards, qui avait été arrêté en septembre 1990 et inculpé de violences sexuelles contre une jeune fille de treize ans. Comme le reste de la nation, les policiers du Mississippi suivaient avec intérêt l'affaire Jeffrey Dahmer et les meurtres en série de Milwaukee, dans le lointain Wisconsin. Mais quand ils virent les photos et les interviews de l'homme qui avait échappé à Dahmer, l'homme avec une menotte au poignet qui avait alerté la police, ils retrouvèrent une tête de connaissance, un individu libéré sous caution qui s'était dérobé à la justice du Mississippi.

Les flics de Tupelo téléphonèrent à leurs collègues de Milwaukee, et le 6 août, quinze jours à peine après que Tracy Edwards fut devenu un héros, il se retrouvait prisonnier. Arrêté sur un mandat fédéral pour ne pas s'être présenté au tribunal, il fut brièvement détenu dans la prison municipale. Il en sortit rapidement, de nouveau sous caution, représenté par un avocat commis d'office qui plaida que toute l'affaire n'était qu'un malentendu. Une audience fut prévue pour mettre tout cela au point.

Dans le bâtiment voisin, vêtu de l'uniforme orangé de la prison du comté, Jeffrey Dahmer se reposait dans sa cellule.

13 : Les tueurs.

Plainfield, dans le Wisconsin, est une petite ville campagnarde nichée au nord-est du comté de Waushara, à environ cent quatre-vingt-cinq kilomètres de Milwaukee. C'est une agréable agglomération très tranquille. Mais, lorsque les médias commencèrent à parler du massacre de Milwaukee pendant l'été 1991, Plainfield se remémora des souvenirs de 1957, des souvenirs d'Edward Gein.

Car en ces jours heureux et paisibles où Dwight Eisenhower était encore à la Maison-Blanche, juste avant l'ouverture de la chasse au chevreuil, Gein se lança dans une équipée sauvage, du genre de celle qui allait, bien des années plus tard, terrifier la nation alors que, pourtant, l'expression tueur en série était passée dans le vocabulaire courant. Au temps d'Ike, ces choses-là ne se produisaient pas. En Amérique, et surtout dans l'Amérique rurale, ça n'arrivait pas. Du moins, quand avait lieu un événement vraiment macabre, il n'y avait pas d'équipe de télévision immédiatement sur place pour montrer au monde entier du sang et des cadavres.

Les journaux, cependant, firent leurs choux gras et leur plein de sensationnel lorsque Charlie Starkweather, dix-neuf ans, et sa jeune amie Caril Fugate, quatorze ans, avaient tué dix personnes en huit jours, dont la petite soeur de Caril. Leur escapade retint l'attention du pays car elle était une rareté dans l'histoire du crime. Starkweather fut condamné à la chaise électrique et exécuté mais Fugate, qui avait écrit personnellement à la Maison-Blanche pour demander à Eisenhower de l'aider à sortir de prison, fut relaxée en 1986 sans le secours, ni même l'attention, du président. Starkweather, romantique jusqu'à la mort, avait demandé qu'elle soit assise sur ses genoux quand il serait électrocuté.

Mais Starkweather n'était qu'un petit voyou. Il avait joué au jeu mortel de "pan, t'es mort", laissant ses traces de sang à travers deux États de l'Ouest. Personne ne tremblait de peur à la pensée que Charlie Starkweather était lâché dans la nature.

Gein, c'était autre chose : un homme ordinaire, tranquille, vivant dans la ferme séculaire d'un vieux village agricole ; et tout à coup, on découvrait qu'il était un tueur en série, le type même du massacreur qui commettait des actes de barbarie innommables sur des femmes sans défense. L'idée qu'un Edward Gein pouvait venir frapper à votre porte en pleine nuit avait de quoi vous donner des cauchemars.

Gein avoua avoir tué et dépecé deux femmes, dans les environs de Plainfield, à l'automne de 1957. Il avoua par la même occasion qu'il avait profané les tombes des chères disparues de Plainfield, exhumé des femmes et mutilé les corps : il se servait de la peau de ses victimes et des morceaux de cadavres, ramenés lors du pillage des tombes, comme d'un matériel de couture. Il en fabriquait des gilets, des ceintures et même un masque taillé dans une vraie figure. Il s'affublait de cette tenue macabre quand il tentait

d'évoquer l'esprit de sa mère morte, en valsant autour de sa singulière demeure pleine de meubles recouverts de peau humaine.

Gein était plus qu'un tueur. Il était fou à lier, il commettait les pires atrocités et lorsque l'on découvrit enfin sa maison d'horreurs, tout Plainfield tomba en état de choc. Ce fut dans cette catégorie de meurtriers en série qu'entra Jeffrey Dahmer, un homme qui frappait subitement, sans préavis, en créant un monde fantastique bien à lui sans se soucier de qui devait mourir pour réaliser ses rêves maléfiques. Et, comme Gein, il était du Wisconsin.

C'est de ce même État, le Wisconsin, que vient un garçon de seize ans qui attend son procès, inculpé de l'assassinat d'une famille de cinq personnes dont il dépeça et brûla les corps. On compte aussi Joachim Dressler, celui qui tua et coupa en morceaux James Madden. Mais le Wisconsin n'est pas le seul État à produire des tueurs. Il n'y a rien de particulier dans l'eau ou dans l'air qui soit responsable du phénomène.

Dans l'Ohio, Gary Heidnik fut condamné à mort pour des atrocités commises en 1988 à Philadelphie. Il garda six femmes enchaînées dans une cave des horreurs : deux moururent. L'une des mortes fut coupée en morceaux, cuite et donnée à manger à ses chiens. De Massillon, près de Bath, où Dahmer grandit et commit son premier meurtre, vint Oliver James Huberty qui devait mitrailler vingt et une personnes dans un fast-food de Californie, en 1984. Mais l'Ohio n'est pas non plus unique.

Les États-Unis semblent s'engager dans une voie effrayante, concernant le grotesque et les assassins en série. C'est apparemment une industrie en pleine expansion et ce qui est considéré aujourd'hui comme un crime effroyable peut être éclipsé et dépassé demain. Certains de ces crimes ne soulèvent même pas l'effroi car ils sont déjà de l'histoire ancienne quand les journaux grand public en parlent. Le mal est fait, la virée meurtrière est terminée. C'est seulement lorsque les crimes sont connus du public et que la police n'arrive pas à mettre la main sur l'assassin que la terreur s'empare d'un village, d'une ville, d'une région.

En 1986, Richard Speck massacra huit infirmières, une par une, en une seule nuit sanglante à Chicago. Et John Wayne Gacy tua trente-trois jeunes garçons qu'il enterrait sous sa maison dans une banlieue de Chicago. Dans les deux cas, le public ignorait ce qui se passait et n'était donc pas alarmé. Il en alla de même pour Dahmer. Il se vantait d'avoir tué dix-sept des membres les plus vulnérables de la population de Milwaukee, des

enfants et des homosexuels, et il était déjà derrière les barreaux quand on apprit le carnage. Personne n'était au courant à part les malheureuses victimes, ce qui ne suffisait pas pour créer un climat de terreur.

En revanche, des tueurs comme Wayne Williams, David Berkowitz et Charles Manson (1) ont terrorisé trois des plus grandes villes des Etats-Unis, Atlanta, New York et Los Angeles, pendant qu'ils traquaient leurs victimes. Tant que ces hommes restèrent en liberté, les gens n'osèrent plus sortir le soir ni adresser la parole à des inconnus.

Manson, naturellement, devint le parrain des meurtriers en série à cause de sa haine du genre humain, de l'assassinat et des mutilations de la jeune comédienne enceinte Sharon Tate et de six autres personnes en 1969, et parce qu'il commit sa boucherie en Californie, où les médias se tiennent prêts en permanence à rapporter des actes de folie pour satisfaire un public avide de sensationnel. Les mots Helter Skelter (sauve qui peut), titre d'une chanson des Beatles, écrits en lettres de sang sur les lieux du crime, ont laissé leur marque indélébile sur toute l'Amérique.

Les tueurs à fusil entrent dans une autre catégorie. Qu'il s'agisse d'un tireur d'élite embusqué comme Charles Whitman, qui faucha quatorze personnes du haut du beffroi de l'université du Texas, en 1966, ou d'un James Earl Huberty qui, mitraillant au hasard dans un McDonald's de San Ysidro durant l'été 1984, tua vingt et une personnes, en majorité des enfants, il n'y a pas grand-chose à faire quand un forcené armé se met à tirer sur une foule. Si vous fuyez le quartier, vos chances de survie sont bonnes.

Mais avec les criminels silencieux, la panique s'installe. Des individus comme Albert DeSalvo (2) l'Étrangleur de Boston qui terrorisait les femmes les Etrangleurs de la colline, les Zèbres, les Assassins de Green River et, bien sûr, Charlie Manson. La peur de l'inconnu fascine ; mais les chasses à l'homme acharnées sont généralement accompagnées d'une publicité intense jusqu'à ce que le tueur soit découvert et abattu, ou traîné en justice.

Jeffrey Dahmer fit entrer un peu des deux mondes dans son orgie. Il était aussi macabre qu'on peut l'être, selon ses propres mots, mais il agissait en silence, invisible dans les rues de Milwaukee et de Chicago. Sans publicité, il n'avait pas à craindre la réaction d'un système de justice submergé par les dossiers du crime. Tant qu'il ne commit pas d'erreurs, et qu'il ne laissa personne s'échapper, Dahmer put continuer de tuer en toute impunité.

La sinistre litanie continue car Dahmer n'est pas le dernier meurtrier en série, aux États-Unis. Nous en avons trop, une moyenne de trois par mois, selon de récentes études.

"Nous sommes nettement en tête de peloton, fait observer Robert Ressler, un ancien agent du F.B.I. qui s'est spécialisé dans le crime en série. C'est devenu aussi américain que la tarte aux pommes, si l'on considère le nombre de ces crimes que nous avons à juger chaque année."

Bien sûr, tout est relatif et le nombre des victimes des meurtres en série est limité si l'on compare avec les massacres de masse perpétrés par les gouvernements, comme l'assassinat de six millions de juifs par l'Allemagne, avant et pendant la Seconde Guerre mondiale, ou le carnage des Khmers rouges au Cambodge qui firent disparaître trois millions de leurs compatriotes. Même l'unité américaine du lieutenant William Calley qui écrasa le village de My Lai, au Viêt-nam, en massacrant des paysans, rend le tueur solitaire moins monstrueux. Et pourtant, un groupe tuant de nombreuses personnes, c'est une chose ; mais une seule personne en tuant plusieurs, cela devient terrifiant.

À en croire Ressler, les meurtres en série commis par une seule personne ne sont pas nouveaux. Il cite une comtesse qui, au Moyen-Âge, aimait se baigner dans le sang de jeunes villageoises et un autre assassin des temps anciens qui aurait tué six cents jeunes garçons. Le roi maudit Vlad l'Empaleur avait un jardin plein de victimes plantées sur de longs pals.

Mais on pourrait s'étonner qu'à une époque où la civilisation est censée atteindre son zénith ces actes barbares soient encore commis. Qui sont-ils, ces tueurs, auteurs de telles atrocités ?

Jack Levin et James Alan Fox, dans leur étude sur la criminalité aux États-Unis, ont analysé les cas de quarante-deux meurtriers en série dont ils ont tiré un portrait-robot. Il va comme un gant à Jeffrey Dahmer.

C'est, typiquement, un homme blanc d'une trentaine d'années. Dans le cas d'un crime multiple simultané, il tue des gens qu'il connaît avec un pistolet ou un fusil ; dans le crime en série, il assassine des inconnus en les assommant ou en les étranglant. Sa motivation personnelle dépend des circonstances aboutissant au meurtre. Mais, en général, elle a un rapport direct avec l'argent, la jalousie ou le sexe. Le meurtrier en série est rarement un criminel endurci avec un long casier judiciaire, bien qu'il ait parfois des antécédents de menus délits, par exemple de vols. L'occasion du meurtre en série survient fréquemment à la suite d'une période de frustration où un

événement particulier déclenche une rage subite ; toutefois, dans d'autres cas, le tueur poursuit froidement un but qu'il ne peut atteindre autrement. Finalement, bien qu'il apparaisse souvent froid et sans remords, et nie même la responsabilité de ses crimes, il souffre rarement d'une psychose ou d'une maladie mentale. Le plus inattendu, c'est que le meurtrier en série, par son milieu, par sa personnalité et même son aspect, est extraordinairement ordinaire, si l'on ose dire. C'est sans doute là la clé de son incroyable "talent" de tueur en série. Après tout, qui aurait l'idée de le soupçonner ?

Ressler, dont l'ouvrage est devenu, en quelque sorte, le manuel des enquêteurs, dit que Dahmer différait par certains côtés du tueur en série moyen parce qu'il possédait à la fois les attributs des meurtriers organisés et désorganisés, ce qui indique une personnalité plus complexe : "Tous les grands mots à la mode peuvent s'appliquer à lui, mais des deux côtés. Ce qui signifie simplement qu'il présente des traits de caractère contradictoires. Il attire ses victimes chez lui, il les tient à sa merci et puis il se livre à des rites bizarres, tels que le cannibalisme et la nécrophilie, ce qui n'est pas dans la nature du criminel organisé."

Il est certain que personne ne soupçonnait Dahmer d'être autre chose qu'un ivrogne. Le total de ses meurtres, qui ne dépasse pas dix-sept, ne le place sans doute pas en tête de liste ; mais on se souviendra toujours de lui pour la boucherie, sa nécrophilie et son cannibalisme avoué. Mais la gloire est fugace, même pour les assassins en série.

Jeffrey Dahmer n'avait pas encore été assigné à comparaître quand les projecteurs commencèrent à se détourner de lui. Quelques semaines après l'arrestation de Dahmer, Donald Leroy Evans, de Galveston, dans le Texas, un homme blanc aux airs de chien battu, avec d'épais cheveux bruns lui tombant sur le front, avoua le meurtre d'une petite fille de dix ans, vivant à Gulfport, dans le Mississippi. Et, dans la foulée de ses aveux, il déclara que, depuis 1977, il avait également tué une soixantaine de personnes. La police recherche encore les preuves de ses déclarations.

La même semaine, à New York, un jury condamna Julio Gonzalez pour l'assassinat de quatre-vingt-sept personnes. Il s'était disputé avec sa compagne au *Happy Land Club*, dans le Bronx, en 1990. Sur quoi il sortit acheter un dollar d'essence qu'il versa tout autour de la porte d'entrée du club et jeta une allumette. Les flammes ravagèrent l'établissement et des dizaines de danseurs, prisonniers au premier étage, périrent dans l'incendie. Sa compagne en réchappa.

Et à Strathfield, en Australie, un homme masqué entra dans un centre commercial, tua une jeune fille de quinze ans à coups de machette, puis il ouvrit le feu avec un fusil d'assaut AK-47, tua cinq personnes et en blessa huit avant de se tirer une balle dans la tête.

Ainsi va le monde...

Le Dr Peter R. Breggin, un psychiatre de Bethesda, dans le Maryland, écrit que presque tous les auteurs de crimes violents ont commencé par être des victimes.

"Il leur manquait, et à l'âge adulte il continue à leur manquer, des attaches humaines, de la tendresse. Et, typiquement, ils réagissent à cette privation en adoptant une attitude "masculine" exagérée.

"Nous vivons dans une société où les enfants des deux sexes sont souvent maltraités, physiquement, sexuellement et affectivement. Ils sont fréquemment négligés ou abandonnés. Les gens qui deviennent violents ont été victimes d'humiliations et de mauvais traitements dans leur enfance. Ils ont été ridiculisés, on leur a fait honte, on les a traités comme s'ils ne valaient rien, comme s'il n'était pas possible de les aimer, comme des êtres déficients et inférieurs...

"Lorsqu'on inflige à des adultes ou à des enfants ces profondes humiliations, ils sont tentés de riposter, de se venger, de faire leurs preuves et, surtout, d'humilier le plus possible les autres. Et cela peut aboutir à des agressions sexuelles avilissantes.

"Comme ils ont été humiliés et qu'ils sont devenus incapables d'avoir de bons rapports avec les autres, dès leur plus jeune âge, ces individus craignent les gens et s'en méfient. Ils ont tendance à devenir des solitaires, à se replier sur eux-mêmes, à être jugés "renfermés" pendant que leur violence couve sous la surface."

Ressler pense qu'il n'existe pas d'enfants qui soient tout simplement de la mauvaise graine : "Je ne considère pas cette violence comme un mal inhérent ou un problème génétique. Pour moi, il est provoqué par une éducation défectueuse, par de mauvais parents", dit-il.

Le cannibalisme. À lui seul, le mot évoque des cauchemars et de vieilles peurs profondément ancrées en nous tous. La pensée que l'on va non seulement mourir mais que des parties de son corps vont être mangées par un autre être humain fait horreur. Le cannibalisme a un effet particulier dans les sombres frayeurs des êtres humains. C'est un des tabous que Jeffrey

Dahmer a enfreints. Il a gardé un coeur dans son réfrigérateur parce que, dit-il à la police, il avait l'intention de le manger plus tard. On aurait trouvé de la chair humaine dans des sacs en plastique, au congélateur. Selon un document publié d'après un rapport officiel, il a fait braiser un biceps dans de l'huile végétale et l'a mangé.

Les plus anciennes légendes mentionnent des histoires d'hommes et de femmes dévorés par leurs semblables. Il en va de même de la mythologie. Dans les temps plus modernes, il y a eu d'effroyables récits d'explorateurs qui moururent dans des chaudrons tandis que des tribus indigènes affamées dansaient autour des feux, en Afrique noire ou dans de lointaines îles du Pacifique.

Les récits de navigateurs fourmillent d'histoires d'équipages et de passagers naufragés qui finissaient par tuer et manger, une fois les vivres épuisés, des gens avec qui ils avaient partagé une chaloupe de sauvetage. La même chose est arrivée à des explorateurs perdus dans des régions encore inconnues de la terre, sans espoir de secours, sans espoir de survivre à moins d'avoir recours à cette pratique barbare. L'exemple le plus connu est l'aventure du groupe Donner, surpris par des tempêtes de neige violentes en haut de la Sierra Nevada, en Californie.

Plus récemment, le cannibalisme fut presque approuvé, lors d'une histoire extraordinaire. Un avion s'était écrasé sur un pic enneigé des Andes chiliennes. Beaucoup de passagers étaient morts dans l'accident et, dans ce lieu désolé, leurs corps congelés allaient nourrir les survivants. Lorsque Piers Paul Read écrivit son livre Alive en 1974, où il décrit l'événement, le très sérieux New York Times lui-même l'acclama comme "une aventure humaine classique".

En invitant les lecteurs à se mettre à la place des survivants du Fairchild-227 écrasé dans la neige, l'épreuve chilienne avait fait de ce tabou, sujet d'horreur, un sujet littéraire. Si le destin les avait placés dans une situation semblable, auraient-ils, eux aussi, mangé de la chair humaine pour rester en vie ? Chacun s'interrogeait.

Ainsi, selon la situation, qu'il s'agisse de navigateurs grecs, d'explorateurs dans la jungle, de voyageurs pris par une tempête, de passagers d'un avion abattu ou peut-être, un jour, d'astronautes naufragés sur une planète inhospitalière, des conditions extrêmes justifient ce qui serait normalement considéré comme de la barbarie. Il est donc permis de sympathiser avec des gens perdus dans un environnement hostile, dont la

vie dépend de leur décision de manger ou non les morts qu'ils ont à côté d'eux.

Bien sûr, ces réflexions peuvent convenir aux philosophes de salon, mais ne s'appliquent pas au monde du crime où le cannibalisme est un acte supplémentaire de folie. Au début, quand Dahmer fut incarcéré, on parla beaucoup de ses actes éventuels de cannibalisme ; et le médecin légiste lui-même déclara que les premiers indices découverts dans l'appartement correspondaient à des possibilités d'anthropophagie. Mais ce terme abominable allait disparaître du scénario judiciaire. Dahmer allait être jugé pour meurtre. Le cannibalisme n'est même pas mentionné dans l'acte d'accusation.

Notes.

(1) Également publié chez J'ai lu, La tuerie d'Hollywood, de Vincent Bugliosi et Curt Gentry.

(2) Ces affaires sont relatées dans Les sanguinaires de Jacques Vergés aux éditions J'ai lu.

14 : L'homme au million de dollars.

Jeudi 25 juillet 1991.

Le jeudi 25 juillet, trois jours après son arrestation, Jeffrey L. Dahmer fut présenté au tribunal, où on lui signifia qu'il faisait l'objet d'une plainte l'accusant de quatre homicides volontaires.

Il n'était pas rasé, il avait une barbe de deux jours, les yeux bouffis et cernés. Il paraissait complètement épuisé quand il entra, sous escorte, dans la vaste salle d'audience du Milwaukee County Safety Building, un vieil édifice de State Street, dans le centre, construit dans le style d'un énorme bunker. Le béton de la façade est maculé de traînées d'eau venant de climatiseurs installés et disparus au fil des ans, comme des traces de larmes rouillées.

Le public remarqua avec surprise que Dahmer n'était pas en tenue de prisonnier. Il portait un pantalon foncé, sans ceinture, et une chemise blanche rayée de bleu, dont le col était ouvert. Ses cheveux blonds sales étaient emmêlés et rejetés d'un côté comme s'il les avait aplatis avec les mains au lieu de prendre un peigne. Il avait plus l'air d'un étudiant dépenaillé, comparaissant pour une infraction au code de la route, que d'un assassin accusé de nombreux crimes.

Et pourtant, il y avait un monde entre une infraction mineure et les accusations portées contre Dahmer. Pour commencer, aucune infraction au code de la route n'aurait attiré à ce point l'attention des médias, du moins aucune depuis l'accident du sénateur du Massachusetts Ted Kennedy à Chappaquidick qui, conduisant en état d'ivresse, avait causé la mort d'une jeune femme et un nouveau chagrin pour la famille politique maudite.

Ce matin-là, à Milwaukee, huit caméras de télévision s'alignaient au fond de la salle d'audience. Un shérif en uniforme se tenait en position de repos, face à la porte du fond. Une cohorte de photographes de presse,

jouant du flash et de l'objectif, bourdonnant comme un essaim de frelons, occupait tout le côté gauche, leurs appareils braqués sur l'accusé. Ce jeudi-là, dans le box du jury, des journalistes de la presse écrite et télévisée, pour lesquels il avait même fallu rajouter des chaises, se serraient. Le public était disposé en fer à cheval autour du juge Frank T. Crivello, qui présidait en toge noire cette singulière assistance. Il n'y avait plus un siège libre, plus une place debout.

À l'avant de la salle, au-dessous du juge, des auxiliaires de justice s'affairaient à une longue table, occupés à trier et à classer les documents, car la justice suit son cours dans un fleuve d'encre et de papier. Un groupe de gardiens se massaient dans l'encadrement d'une porte, à gauche du haut fauteuil de cuir noir du juge. Deux autres tables faisaient face à Crivello : à la première, il y avait le district attorney McCann et trois autres représentants de la justice de l'Etat chargés du réquisitoire.

Derrière eux, à la deuxième table, Dahmer était assis, flanqué de ses deux avocats, Gerald Boyle et Wendy Patrickus. Il ne portait pas de menottes, ce qui, lorsqu'on le vit à la télévision, allait attiser la colère des Noirs, qui estimèrent que Dahmer bénéficiait d'un traitement spécial. On remarqua cette absence de menottes tout au long des débats ; et pourtant, on entendait des cliquetis, juste avant l'entrée du détenu dans le prétoire, ce qui montrait bien qu'on les lui enlevait avant qu'il entre.

À vrai dire, ces audiences n'étaient pas destinées à engager la procédure qui enverrait le détenu à l'ombre. La veille, le 24 juillet, une déclaration sous serment avait été rédigée par le lieutenant de la brigade criminelle David Kane pour que Dahmer reste en prison jusqu'à ce que la lourde machine judiciaire se mette en marche. Après avoir rappelé les faits, de l'arrestation du suspect à la découverte des diverses parties de corps humains dans l'appartement, Kane n'avait eu aucun mal à plaider sa cause et la Cour détermina rapidement qu'il existait assez de raisons de garder Dahmer enfermé jusqu'à son procès.

La déposition de Kane était la révélation officielle des horreurs que les agents Rauth et Mueller avaient découvertes après avoir suivi Edwards dans l'appartement de Dahmer.

(1) Durant leur présence à l'intérieur de l'appartement, les agents Rauth et Mueller observèrent des photographies Polaroid montrant des jeunes hommes morts et en cours de démembrement.

(2) Les agents Rauth et Mueller observèrent également une tête humaine, dans le réfrigérateur.
(3) Une enquête sur les lieux des homicides aboutit à la récupération de pièces à conviction comprenant un total de sept (7) crânes humains et de quatre (4) têtes humaines sur lesquelles des chairs demeuraient.
(4) L'occupant de l'appartement, Jeffrey L. Dahmer, révéla qu'il avait tué les personnes dont les têtes et les crânes avaient été conservés et dont il avait démembré les corps.
(5) Dahmer déclara de plus qu'il avait rencontré les individus soit dans des tavernes, soit dans des centres commerciaux, et les avait incités à l'accompagner chez lui en leur proposant de l'argent pour qu'ils posent pour des photos.
(6) Dahmer déclara de plus qu'il droguait ces individus, les étranglait ensuite et démembrait les corps, faisant fréquemment bouillir la tête pour supprimer toutes les chairs afin de pouvoir garder les crânes.
(7) Jeffrey Dahmer déclara subséquemment qu'il avait pris des photographies Polaroid d'un certain nombre de ces personnes, alors qu'elles étaient en vie et après les avoir tuées, et aussi de leur corps et parties du corps après qu'il les avait démembrées.

Kane nota encore que le médecin légiste, Jeffrey Jentzen, avait déterminé que les restes trouvés dans l'appartement étaient des morceaux d'au moins onze personnes.

Cet extraordinaire résumé des événements survenus au 924 de la 25e Rue Nord amena le juge Crivello à approuver la mise en détention du prisonnier jusqu'à son jugement. Il accéda aussi à la demande du D. A. d'une caution fixée à un million de dollars pour être bien sûr que Dahmer resterait enfermé. Boyle, l'avocat du prévenu, ne chercha même pas à faire baisser la caution et dit que son client ne s'opposait pas à sa détention. Comme Jeffrey avait été renvoyé de la chocolaterie, il n'était guère probable qu'il pût réunir une somme aussi considérable qu'un million de dollars et, ainsi, la Cour était à peu près certaine que personne ne pourrait le faire libérer.

Tout cela se passa le mercredi. Ce n'était qu'une formalité avant l'audience du jeudi, où l'acte d'accusation serait signifié. Le district attorney E. Michael McCann avait rédigé pour cela un document de cinq feuillets, qu'il apporta à l'audience.

Dahmer écouta d'un air impassible, dans la salle bondée mais silencieuse, la lecture de tous les chefs d'accusation. Il était accusé d'avoir assassiné Matt Turner, Jeremiah Weinberger, Oliver Lacy et Joseph Bradehoft entre les 30 juin et 19 juillet 1991. Le juge écouta attentivement le *prosecuting attorney* décrire comment Dahmer attirait les victimes chez lui, les tuait et les coupait en morceaux, comme l'avait expliqué Dahmer lui-même.

Un petit microphone était posé sur la longue table devant Dahmer, mais il resta silencieux pendant toute l'audience.

L'identification des victimes citées dans ce premier acte, avait été effectuée par Jentzen, qui s'était non seulement fondé sur l'expérience de ses collègues, mais avait encore fait appel à des experts. L'odontologiste légiste, L. T. Johnson, et Wayne Peterson, un spécialiste du bureau d'identification de la police de Milwaukee, vinrent lui prêter main-forte pour terminer à temps l'horrible travail d'analyse de tous ces morceaux humains afin de déterminer à qui ils avaient appartenu.

Weinberger fut identifié par la comparaison de dossiers dentaires avec les têtes humaines trouvées dans le congélateur ; Lacy, Bradehoft et Turner, également appelé Donald Montrell, par des empreintes digitales relevées dans l'appartement. Lacy, le seizième, fut le premier à être formellement identifié.

Dahmer prétendait avoir tué dix-sept personnes, dont une dans l'Ohio. Il restait donc seize morts pour la justice de Milwaukee. Et pour le moment, elle n'en avait que quatre.

En plus des meurtres, Dahmer était un récidiviste parce qu'il avait assassiné tous ces gens alors qu'il était encore en liberté surveillée à la suite d'un précédent délit. En devenant un tueur en série, il transgressait les dispositions de sa peine de cinq ans avec sursis, encourue pour avoir agressé le jeune Laotien. Pour cela aussi, il devait payer.

McCann réclamait une peine de prison à vie pour chacun des quatre homicides. Pour la récidive, il demandait dix ans de plus pour chacune de ces peines. Les quatre accusations de meurtre s'alourdissaient, surtout depuis que Jeffrey Dahmer, quand il n'était pas à l'audience ou dans sa cellule, répondait à un interrogatoire serré et donnait tous les détails sur les morts dont il se souvenait. Pendant ce temps, dans un bâtiment voisin, les médecins légistes examinaient les pièces à conviction. Par conséquent, la dernière accusation paraissait bien superflue, un peu comme si la justice

fermait la porte de l'écurie une fois que le cheval s'était enfui. Les autorités tenaient enfin un tueur qui leur avait trop souvent filé entre les mains et elles entendaient bien ne pas le lâcher. Il aurait le maximum : l'emprisonnement à perpétuité, et dix ans de plus, quatre fois. Tel était l'objectif de McCann.

Après l'audience du jeudi, Dahmer fut reconduit dans sa cellule et subit de nouveaux interrogatoires : les enquêteurs écoutaient avec une incrédulité croissante l'effarante histoire qui tombait de ses lèvres pendant qu'il fumait cigarette sur cigarette. S'il ne pouvait avoir d'alcool, au moins lui avait-on autorisé un substitut. La police lui montrait des photos de personnes signalées disparues. Parfois, il en regardait une de plus près et reconnaissait une de ses victimes. On prenait des notes, puis l'étrange conversation se poursuivait ; mais malgré tout, les yeux inexpressifs révélaient peu de chose sur l'homme qui vivait dans la peau de Jeffrey Dahmer.

Il y eut un moment surprenant, tout au début. Les enquêteurs rapportèrent que Dahmer avait paru sincèrement étonné quand on lui avait dit que le jeune Laotien qui lui avait valu sa condamnation pour agression sexuelle sur la personne d'un mineur était le frère aîné du Laotien de quatorze ans qu'il avouait avoir tué.

Gerald P. Boyle, son avocat, dit lors d'une conférence de presse que Dahmer lui-même avait pris la décision de tout avouer : "Il a dit : "C'est ma faute. Le moment est venu d'être franc et je veux être franc.""

Selon Boyle, Dahmer paraissait plein de remords. Après une conversation de trois quarts d'heure avec son client, il voyait que celui-ci "avait mal".

Sa famille aussi avait mal. A Fresno, en Californie, Joyce Flint, la mère de Jeffrey, ne tarda pas à s'enfermer chez elle où des collègues du centre antisida de Central Valley subvenaient à ses besoins. Mais elle était submergée par les appels téléphoniques des médias. Lionel Dahmer, le père, téléphona un jeudi soir à une chaîne de télévision de Milwaukee pour se plaindre que la tempête dans les médias prenait des proportions d'ouragan et faisait grand mal à sa vieille mère, Catherine Dahmer, à West Allis.

Bien qu'il n'eût pas encore parlé à son fils, Lionel exprima son amour paternel et son angoisse dans une autre conversation téléphonique, avec Joe Smith, le présentateur de WMVS-TV : "Je ne me rendais pas compte qu'il était si malade. Je comprends maintenant qu'il est un grand malade mental,

mais je ne savais pas à quel point. Et je vais le soutenir, comme je l'ai toujours fait, par mes pensées et mes prières."

Lionel, qui se sentait vivre un épouvantable cauchemar, reconnaîtra plus tard que son fils est fou.

À New York et en Californie, à Hollywood, se posa un autre genre de problème lié à l'affaire Dahmer. Paramount, qui allait lancer un nouveau film, le 2 août, craignait que Milwaukee, vu les circonstances, ne puisse l'accepter sur ses écrans. En effet, ce film s'intitulait *Body Parts* (Des parties du corps). Les bandes annonces furent annulées à la télévision de la région et les auteurs en modifièrent rapidement certains termes pour le rendre plus acceptable.

Pendant ce temps, la police du pays entier ainsi que celle d'Allemagne faisaient en permanence bourdonner les lignes téléphoniques, les téléscripteurs et les fax, en envoyant leurs demandes particulières. Toutes voulaient savoir si le détenu de Milwaukee n'était pas responsable de crimes non élucidés, commis dans leur région. Et l'Illinois était curieux de savoir où, au juste, les hommes que Dahmer disait avoir dragués à Chicago avaient été tués.

Quant à la Floride, elle demandait si, par hasard, il n'avait pas parlé du petit Adam Walsh, six ans, de Hollywood, assassiné en 1981, dont la tête avait été trouvée dans un canal près de Vero Beach, quelques semaines après son enlèvement. En Allemagne, dans la région de Baumholder, où Dahmer avait été en garnison, cinq meurtres accompagnés de démembrement n'avaient toujours pas été expliqués. Et Fresno, en Californie, avait aussi son affaire à résoudre. Tous ceux qui avaient dans les mains un dossier particulièrement effroyable voulaient savoir si Dahmer n'était pas mêlé à leur affaire. Et parmi tous ceux-là, de braves Milwaukiens ordinaires s'inquiétaient d'êtres chers qui avaient disparu depuis quelques années.

Dans sa cellule, Jeffrey Dahmer continuait de donner des détails sur le massacre, victime par victime, sans cesser de fumer. Il déclarait avoir tué dix-sept personnes. Il disait que, pour se débarrasser des corps, il broyait les os et les jetait, ainsi que les lambeaux de chairs sanguinolentes, dans de grands sacs en plastique. Il les mettait ensuite dans des poubelles sur le trottoir et comptait sur les services de nettoiement de la ville. Les preuves du carnage étaient ainsi emportées aux frais des contribuables de Milwaukee. Les éboueurs que l'on interrogea confirmèrent qu'une très

mauvaise odeur se dégageait de la poubelle située derrière la résidence Oxford et qu'une fois un liquide couleur de sang suintait d'un sac déchiré mais qu'ils n'y avaient pas prêté attention. Un éboueur, ça finit par s'habituer à voir des choses bizarres. Et l'odeur ? Ben quoi, les ordures, ça ne sent jamais la rose !

Dans une déclaration transmise par Boyle, Dahmer affirme :

"J'ai raconté à la police tout ce que j'ai fait, relativement à ces homicides. Je n'ai commis aucun crime de ce genre ailleurs dans le monde que dans cet État, sauf un incident dans l'Ohio, que j'ai reconnu. Je n'ai commis aucun homicide dans aucun pays étranger ni dans aucun autre État. J'ai été pleinement coopératif et j'aurais avoué d'autres crimes si j'en avais commis. Mais ce n'est pas le cas. Espérons que cela fera taire les rumeurs."

Cette brève déclaration est ahurissante. Par une contorsion sémantique, il appelle un meurtre brutal un simple "incident", mot qui n'a aucun rapport avec la mort. Et, de plus, il n'exprime pas le moindre remords.

Les autorités de Floride avaient déjà déterminé que Dahmer vivait dans la région du comté de Dade, à un quart d'heure de Hollywood par la route, à l'époque où le petit Adam Walsh disparut en 1981. Elles n'ajoutaient guère foi aux dires d'un meurtrier en série et elles envisagèrent de l'interroger.

Mais quels que soient les points faibles de sa déclaration, il était important que Dahmer ait mentionné son unique exception à l'orgie de crimes : l'"incident" qui s'était déroulé il y a bien longtemps, dans le village de l'Ohio où il avait grandi. L'été de sa dernière année de lycée, avoua-t-il aux enquêteurs, il avait pris à bord un auto-stoppeur et l'avait emmené chez lui, à Bath. Et là, pour la première fois, il avait tué un être humain.

15 : Retour à Bath.

Juillet 1991.

La *Western Reserve*, comme aime à s'appeler ce coin du nord-est de l'Ohio, rôtissait sous une chaleur écrasante, en cet été de 1991. Une impitoyable sécheresse martyrisait l'agriculture et sortir de chez soi devenait une aventure, comme si on vivait dans un désert brûlant. De plus, les sombres prévisions concernant les récoltes s'accompagnaient de mauvaises nouvelles venant du front industriel.

Comme la récession resserrait les portefeuilles, les gens réduisaient leurs achats et commençaient par ne pas changer de voiture, ce qui plongeait dans le marasme l'industrie et le commerce de l'automobile. C'était un coup dur pour les constructeurs de Détroit. Il leur fallut restructurer, un nom bien malsonnant qui signifie, en fait, licencier, pour sauver les usines de la catastrophe. Le *Beacon-Joumal* d'*Akron* publia une étude économique révélant qu'environ la moitié des soixante-seize sociétés interviewées avaient perdu de l'argent, ou vu leurs bénéfices diminuer, l'année précédente.

Un certain nombre de sociétés de fabrication de pneus avaient été rachetées par des firmes étrangères, depuis de nombreuses années. Une seule manufacture importante, Goodyear, conservait son siège à Akron. Firestone appartenait à des Japonais, les Allemands avaient repris General Tire. De nombreuses usines étaient maintenant abandonnées et inutiles : leurs milliers de vitres servaient de cibles aux gamins lanceurs de pierres.

Un groupement de consommateurs, Citizen Action, publia un rapport basé sur des études de l'Agence U. S. pour la protection de l'environnement, selon lequel l'Ohio était le deuxième État de l'Union pour la production de produits chimiques, ce qui pouvait provoquer des naissances d'enfants anormaux ; il était le troisième pour la pollution toxique et le cinquième

pour la production de produits cancérigènes. Le comté de Summit lui-même était le quatrième de l'État pour la production de substances cancérigènes et le septième pour les naissances de bébés difformes et anormaux. Les indemnités de chômage montèrent jusqu'à 17,2 millions de dollars de janvier à mai 1991, soit 2,1 millions de plus que l'année précédente pour la même période. Les universités et les collèges publics apprirent que les subventions de l'État seraient réduites l'année suivante, ce qui menaçait l'université d'*Akron* de perdre un million de dollars.

Mais Bath semblait ignorer la crise. Sa population avait augmenté, passant de 8.150 habitant en 1980 à 9.015 dix ans plus tard, à mesure que les travailleurs aisés des environs, et même de Cleveland, découvraient la sérénité de ce village isolé. Le prix moyen de l'immobilier baissa un peu mais personne ne se souciait des valeurs foncières, même sous la menace de la récession.

L'agglomération avait toujours nagé à contre-courant, même dans les premiers jours quand elle était la propriété de la Connecticut Land Company. A l'origine, en 1806, elle s'appelait simplement Town 3, Range 12, sur les anciennes cartes du cadastre. Mais un des arpenteurs contempla le joli paysage vallonné et ses prairies et estima qu'il faudrait l'appeler Wheadand, la Terre du blé. Ensuite, par un changement dont l'histoire a perdu la trace, la minuscule agglomération fut baptisée Hammondsburgh ; c'en était trop pour la bouche de Jonathan Haie, un des premiers propriétaires terriens. Une dispute au conseil municipal prit fin lorsque Hale tonna : "Appelez-la Jérusalem, Jéricho ou Bath, n'importe quoi, mais pas Hammondsburgh !" Alors, on l'appela Bath.

Dès le début, les usines s'installèrent ailleurs. À Bath on vivait. Les petites villes voisines de Ghent et de Yellow Creek fournissaient le courant aux premières scieries, distilleries, minoteries et filatures de coton. Les ouvriers allaient travailler en voiture et rentraient le soir dans leurs maisons de Bath. Les décennies s'écoulèrent mais les habitudes restèrent.

En 1991, alors que Bath transpirait sous la canicule, Jeffrey Dahmer, de sa salle d'interrogatoire, rappela soudain à tout le monde que lui aussi, il avait vécu à Bath. Pendant les premiers jours, après son arrestation, on avait un peu parlé, bien sûr, du garçon du pays, mais l'intérêt ne dépassait guère le niveau des commérages. Cet intérêt local fit un bond prodigieux lorsque Dahmer dit aux inspecteurs que son premier meurtre n'avait pas été commis

à Milwaukee mais dans le joli petit village paisible de Bath, dans l'Ohio. Il ne se rappelait pas le nom du premier homme qu'il avait tué.

Les autorités de Milwaukee téléphonèrent à leurs homologues du comté de Summit et, aussitôt, le lieutenant Richard Munsey, de la police de Bath, et John Karabatsos, du bureau du shérif, se mirent à fouiller dans leurs vieux dossiers pour retrouver une affaire non élucidée qui concordât avec l'histoire de Dahmer. Karabatsos finit par tomber sur une chemise d'environ deux ou trois centimètres d'épaisseur qui n'avait manifestement pas été ouverte depuis dix ans. C'était un rapport daté du 18 juin 1978, sur un homme disparu. Il s'appelait Steven Mark Hicks.

Avec ce nom et quelques photos de Hicks, vieilles de treize ans, les deux policiers prirent l'avion pour le Wisconsin et eurent alors une extraordinaire entrevue avec le suspect, Dahmer. En trois heures de conversation étalées sur deux jours, ils furent submergés d'informations sur ce crime. L'identification se heurta toutefois à un obstacle quand ils montrèrent à Dahmer une photo de Hicks. Devant sa réponse négative, les policiers de l'Ohio présentèrent un second cliché. Dahmer le prit, le contempla longuement et se redressa sur sa chaise en disant négligemment : "Ah oui, c'est bien lui."

Selon Karabatsos, Dahmer parut très détendu tout au long de l'interrogatoire ; il ne perdait pas du tout le fil des questions et des réponses. Cela ressemblait assez à une réunion d'affaires. "Jeffrey est un garçon très intelligent. Il a une excellente mémoire", dit le sergent.

Ce fut confirmé par Dahmer quand il commença à donner les détails de ce crime, en décrivant avec précision comment il avait aperçu Hicks le pouce levé au bord de la route, comment il l'avait pris à bord, emmené chez lui à Bath et assassiné. Puis, d'autres détails affluèrent, Dahmer racontant le mal qu'il avait eu à se débarrasser du corps en l'enterrant, et en le dépeçant.

Finalement, Dahmer expliqua aux deux policiers médusés qu'il était monté sur une petite hauteur dans la forêt et qu'il avait tourné en rond, treize ans plus tôt, pour lancer à la volée dans la nuit les fragments d'os écrasés. Les deux hommes réclamèrent plus de détails et, avec obligeance, Dahmer tira vers lui un bloc de papier et dessina un plan de sa maison d'enfance de Bath et du terrain qui l'entourait. Il indiqua la pièce où le meurtre avait été commis, l'espace sous la véranda où il avait coupé le cadavre en morceaux, et traça une ligne autour de l'endroit où les os pourraient être retrouvés, près des limites de la propriété. Pour authentifier son inimaginable récit, il

décrivit par le menu tout ce que Hicks avait sur lui. Une fois lancé, Dahmer ne pouvait apparemment pas s'arrêter d'accumuler les preuves. Il se rappelait même le nom de sa victime.

"Il nous a donné des renseignements sur des effets personnels dont nous n'avions pas connaissance", dit le shérif du comté de Summit David W. Troutman. Au cours d'une conférence de presse, il fit cette belle litote : "Potentiellement, nous avons un crime."

Munsey et Karabatsos reprirent l'avion pour l'Ohio et firent leur rapport à leurs chefs respectifs et au P. A. Lynn Slaby. On décida d'agir vite.

Pendant que des policiers de Bath entouraient d'un ruban de plastique jaune la maison et le jardin et postaient un gardien pour tenir les curieux à l'écart, Munsey fit une déposition sous serment en demandant une commission rogatoire pour perquisitionner la maison du 4480 West Bath Road et les deux propriétés voisines. Selon lui, cette perquisition était nécessaire pour corroborer les aveux faits par Dahmer, et pour que les policiers aillent "rechercher des os ou fragments d'os, du sang, des traces et autres pièces à conviction comprenant des liquides corporels, des restes de vêtements, des restes de sacs-poubelle, des papiers d'identité et des bijoux de Steven Mark Hicks, ou toute autre pièce se rapportant au meurtre dudit Steven Mark Hicks".

Il soumit le document au juge Glenn B. Morgan qui autorisa immédiatement la perquisition.

William Berger avait racheté la maison, en 1978, quand Lionel Dahmer quitta Bath pour Granger, le village voisin. Il dit à la police qu'en travaillant dans son jardin, quelques années plus tôt, il avait trouvé un os. Il l'avait considéré sans grand intérêt, pensant que c'était le reste d'un animal qui avait trouvé la mort selon les lois de la nature et il l'avait rejeté dans la terre. Il se rappelait exactement où. L'os fut rapidement déterré et expédié au coroner du comté, William Cox. L'os avait la forme d'une boule, d'environ huit centimètres de diamètre ; on crut d'abord qu'il s'agissait d'un sommet de fémur humain, mais l'examen prouva que c'était celui d'un chien.

Un homme téléphona ensuite à la police pour dire qu'il avait fait un travail de paysagiste pour les Dahmer avant qu'ils ne vendent la maison. En ratissant le jardin, par-derrière, il avait trouvé des fragments d'os. Les ayant mis dans des sacs, il avait alors porté sa curieuse découverte à l'attention de la famille mais il ne savait pas ce qu'on en avait fait.

Le mardi 30 juillet commença le pénible travail pour retrouver les restes que Dahmer prétendait avoir enterrés là. Dès le début, l'équipe de policiers et d'assistants du coroner comprit qu'elle aurait beaucoup de mal parce que les buissons étaient si denses qu'il était parfois impossible de poser le pied sur le sol rocailleux. Des lianes de sumac vénéneux rampaient partout et le soleil d'été rendit bientôt la tâche insupportable, même à l'ombre.

Malgré tout, armés de pelles, de tamis de fortune et de gants, Us se mirent à l'ouvrage. Le terrain fut quadrillé de rubans et de cordons rouges et jaunes. Si l'on trouvait quelque chose, l'endroit était marqué d'un piquet et le bout d'os mis dans un petit sac en plastique. Dès le premier jour, on retrouva, dans le bois, une cinquantaine de fragments et les enquêteurs qui perquisitionnaient dans la maison que Berger avait abandonnée firent plusieurs découvertes importantes. Dans un espace obscur de la véranda, les agents vaporisèrent sur la terre battue un produit appelé Luminol. Ce produit chimique diffuse une légère luminescence vert-jaune en entrant en contact avec des traces de sang. Et ce ne fut pas une, mais de nombreuses taches de sang qui se mirent à briller dans la terre, là où Jeffrey Dahmer disait avoir dépecé Steven Hicks. Il y avait aussi quelques esquilles d'os. Le coroner Cox donna une conférence de presse au bord de la route, une fois terminé le macabre travail de la journée, pour annoncer que "les aveux du suspect sur le dépeçage du cadavre, qu'il aurait effectué dans cet étroit espace, concordent avec la quantité de sang et de fragments d'os que nous avons découverte".

Le mercredi, ils se remirent au travail, plus nombreux et mieux outillés. Pendant qu'on arrachait de l'herbe, tamisait de la terre et bêchait un peu partout, une troupe de journalistes débarqua à West Bath Road. Plus de cinquante représentants de la presse écrite et télévisée se précipitaient sur toute personne qui paraissait avoir quelque chose à dire. Les voisins soupiraient mais gardaient leur calme. Leena Trip, treize ans, et Stacy Stats, douze ans, se mirent à vendre des sodas et du café à cette horde de la presse, à vingt-cinq cents le verre.

Mais le travail était pénible pour les enquêteurs dont les recherches couvrirent six nouveaux carrés de surface quadrillée. Les principales trouvailles de la journée furent quatre os humains et trois dents qu'on allait comparer avec des dossiers dentaires pour identification. Pour accélérer les recherches, on fit appel, le dernier jour, aux polices des communes voisines.

L'équipe renforcée changea de tactique. On passa un peu partout des appareils détecteurs de métal, au cas où un plombage révélerait la présence d'une dent. Le vrombissement aigu des scies à moteur et des tronçonneuses déchira le silence du paisible quartier quand on se mit à tailler dans l'enchevêtrement des épais fourrés. D'autres hommes creusaient la terre à une profondeur de quinze à vingt centimètres et jetaient les pelletées sur des tamis posés sur quatre piquets de bois. Ils trouvèrent un véritable trésor de pièces à conviction. Une autre cinquantaine de fragments d'os apparut, donnant ainsi à Cox assez de matériel pour commencer à rassembler les morceaux du squelette.

Il utilisait un ensemble de tests génétiques A.D.N., des dossiers dentaires et les compétences d'experts du Smithsonian Institute de Washington, qui savent reconstituer des dinosaures vieux de quelques millions d'années, pour essayer de déterminer si les vestiges de West Bath Road étaient bien humains et s'ils avaient jadis fait partie d'un jeune homme nommé Steven Mark Hicks.

De loin, la famille Hicks observait tout cela tristement. Il y avait treize ans que leur fils avait disparu et les retrouvailles se révélaient monstrueusement tragiques.

Et tout à coup, sans crier gare, Art Swanson, du conseil de Summit, se fit entendre. Il déclara que le shérif et le coroner se servaient de l'incident pour essayer d'augmenter leur budget pour le prochain exercice fiscal. "Ils ont trouvé des os ; ils n'ont pas besoin de les trouver tous !" protesta-t-il. Depuis des années, Swanson était le trésorier du comté de Summit et il aimait se présenter comme le chien de garde des deniers publics. Personne ne fut d'accord avec lui, d'autant que ce même mois, le gouvernement des États-Unis faisait des efforts extraordinaires pour tenter de rapatrier les restes de tous les soldats portés disparus pendant la guerre du Viêt-nam.

Puis une fois les recherches arrêtées et les équipes de télévision disparues, Bath retrouva son train de vie normal. On revit les voitures de luxe sur les petites routes isolées, les gens purent à nouveau faire leurs courses sans être pris dans la foule et les hommes recommencèrent à s'intéresser à l'équipe de football du coin, les Révère Minutemen. Malgré tout, quelque chose avait changé dans la commune. Tout le monde le sentait. Peut-être n'était-on pas aussi isolé qu'on le croyait.

"Nous ne cherchons pas à vivre hors du monde, dit le conseiller J. T. Norman. Beaucoup de choses se passent ici. Les problèmes du monde sont

aussi les problèmes de Bath."

16 : Une ville divisée.

Juillet-août 1991.

"Milwaukee est-elle une ville raciste ?" C'est la question que posait fréquemment l'homme de la rue. Quant aux fonctionnaires dans les bureaux du gouvernement, leur réponse ne variait pas.

"Bien sûr qu'elle l'est", répondit un barman blanc en donnant un coup de chiffon à son comptoir, dans un bar non loin de chez Jeffrey Dahmer. "Oh oui", répondit une femme orientale chez un fleuriste, ses yeux noirs brillant au souvenir de quelque vieille insulte raciale. Les deux adolescents noirs, assis sur l'aile d'une camionnette, un samedi soir à Bradford Park, se contentèrent de pouffer. La question était trop stupide pour mériter une réponse. Regardez autour de vous, dirent-ils, vous n'avez qu'à regarder.

Bradford Park est un charmant quartier de Milwaukee, au bord du lac à North Point. Dans la journée, c'est un parc assez paisible où l'on vient pique-niquer ou contempler l'eau en famille. Le samedi soir, tout change. Il y a là deux grands parkings, l'un au bord du lac, le second de l'autre côté de la rue.

Le plus grand, celui du bord de l'eau, est plein de jeunes Noirs qui font hurler leurs gros transistors, boivent de la bière, flirtent ou se bagarrent. En face, sur le plus petit, une jeunesse blanche se livre aux mêmes distractions : Noirs et Blancs, séparés par la largeur d'une chaussée. Dans la soirée, malgré les hurlements des pneus, le bruit des boîtes de bière jetées et les rires, peu de gens traversent cette petite rue pour se mêler les uns aux autres. Il y règne une sorte de paix armée.

Mais après l'arrestation de Jeffrey Dahmer et les rapports sur ses crimes, la tension raciale monta dans les rues de Milwaukee. Il aurait suffi d'une étincelle pour allumer l'incendie.

Les Noirs et les Asiatiques étaient furieux. Les homosexuels aussi. Ils disaient que le pouvoir établi, celui des Blancs, depuis le maire jusqu'au dernier des agents en tenue, avait prouvé par sa manière de mener l'enquête qu'il n'accordait pas la même protection aux gens de couleur ou de moeurs différentes.

Même le détenu, Jeffrey Dahmer, disaient-ils, aurait été traité différemment s'il avait été noir ou basané.

Ils faisaient observer que la plupart de ses victimes étaient des Noirs et des homosexuels et que la police n'avait pas poursuivi pour ces gens-là d'enquêtes aussi minutieuses que pour le jeune étudiant blanc assassiné.

Dix ans après sa mort, on se souvenait encore avec colère, dans la communauté noire, d'Ernest Lacy, mort en détention, le 9 juillet 1981, à la suite de son arrestation pour une histoire de viol. Les autorités reconnurent plus tard que Lacy n'était pas responsable de cette agression sexuelle.

Mais dans le cas de Dahmer, on apprit que Glenda Cleveland, sa fille et sa nièce avaient voulu faire intervenir la police pour sauver un adolescent laotien. Les agents blancs, avec désinvolture, avaient laissé le gosse aux mains de l'homme blanc qui allait le tuer.

Barbara Reynolds, journaliste à *U.S.A. Today*, témoigna de la rage éprouvée par l'ensemble de la communauté noire, en écrivant dans le numéro du 2 août :

"En réponse à une plainte des voisins, les agents trouvent un jeune garçon blanc aux yeux bleus dans une paisible rue de banlieue, tout nu, désemparé et le rectum en sang. Ils écoutent avec sympathie un Noir qui leur dit de ne pas s'en faire, qu'il ne s'agit que d'une querelle d'amoureux, entre homosexuels : ils lui remettent la marchandise détériorée et s'en vont.

"Jamais vous ne verrez cette scène se produire. Ni au cinéma. Ni dans vos plus noirs cauchemars. La police ne se conduit pas ainsi avec les "Blancs convenables" des beaux quartiers.

"Et c'est justement ça, le problème. Dans les quartiers peuplés par des gens de couleur pauvres, ou par des homos sans influence, le bizarre devient courant. Ils n'ont pas les mêmes droits au respect que tout le monde.

"Dans l'affaire des meurtres en série de Milwaukee, Jeffrey L. Dahmer est l'homme blanc. Les personnes qui ont appelé la police étaient noires. Konerak Sinthasomphone, l'enfant terrifié de quatorze ans, était laotien.

"Et les agents ont cru la parole de l'homme blanc contre celle du jeune Asiatique traumatisé. Or, s'ils avaient enquêté sérieusement, ils auraient découvert une maison d'horreurs, avec des morceaux de corps humains dispersés dans tout l'appartement. Et non seulement ils auraient sauvé Konerak, mais aussi bien d'autres.

"L'affaire Dahmer est un cas typique de la suprématie blanche à l'oeuvre, suprématie qui gouverne les institutions, de la police aux tribunaux et jusqu'aux lieux de travail."

Les crimes de Dahmer frappèrent particulièrement la communauté noire, en partie parce qu'il vivait parmi eux : un homme blanc dans un quartier en majorité noir. Dans ces rues où la délinquance est omniprésente, où même un assassin peut être agressé, tout le monde se méfie de la police. La prostitution et la drogue viennent s'ajouter à la misère générale et les Noirs répugnent à s'adresser à la police parce qu'ils sentent qu'elle ne fera rien pour résoudre ces problèmes. Ils citent maintenant le cas de Konerak Sinthasomphone comme la preuve indiscutable qu'on ne leur accorde pas une protection égale.

Les voisins immédiats de Dahmer, dans son immeuble, furent suffoqués et incrédules quand ils apprirent ce qui s'était passé dans l'appartement 213. Certains avaient frappé à cette porte pour se plaindre du bruit et des odeurs mais personne ne s'était douté que Dahmer assassinait des gens chez lui.

À présent, ils étaient sous les feux de la rampe. Non seulement les enquêteurs passaient l'endroit au peigne fin mais une meute de journalistes occupait les lieux et une station de radio diffusait même son émission du matin depuis l'appartement situé face à celui de Dahmer. Quand les choses commencèrent à se tasser, de nombreux résidents déménagèrent vers d'autres quartiers.

Mais des manifestants envahirent les rues pendant plusieurs après-midi, brandissant des pancartes contre les services de police. Deux cents personnes environ donnèrent libre cours à leur colère et assistèrent à un meeting dans la salle du conseil, à la mairie, le jeudi 1er août. Pendant quatre heures ils écoutèrent les orateurs condamner l'attitude du gouvernement en général et dans l'affaire Dahmer en particulier.

La représentante de l'État, Gwen Moore, qui est noire, déclara au cours d'une conférence de presse devant la résidence Oxford qu'une enquête indépendante de l'État devrait être effectuée sur l'attitude de la police la nuit

où mourut Konerak Sinthasomphone. Le conseiller municipal Michael McGee laissa entendre que Dahmer pourrait faire partie d'une conspiration néonazie et que les autorités locales cherchaient à étouffer ça. D'autres réclamèrent la démission du maire Norquist en l'accusant d'insensibilité envers la communauté noire. Ils exigèrent une enquête fédérale sur les réactions de la police aux plaintes déposées par des homosexuels et des minorités.

Les Noirs n'étaient pas les seuls à protester et à manifester leur mécontentement quant à la manière dont la police se conduisait à leur égard. Les gays aussi étaient scandalisés.

Le petit cercle qui fréquentait les cafés et les bars du quartier connaissait de nombreuses victimes de Dahmer et s'estimait particulièrement frustré. Ils affirmaient que les policiers ignoraient leurs demandes de recherche quand ils signalaient des amis disparus. Ils déclarèrent, lors des interviews, qu'ils ne se fiaient pas du tout à la police et que les flics étaient généralement insensibles à leurs problèmes.

Les Latino-Américains étaient en colère aussi, tout comme les Indiens et les membres des minorités de Milwaukee. Les Asiatiques étaient profondément choqués par les malheurs causés par Jeffrey Dahmer à une seule et même famille laotienne. Lors des veillées et des grands meetings, ils se plaignaient de ne pas être traités sur un pied d'égalité. Ici, à Milwaukee, affirmaient-ils, quand des crimes étaient commis contre des Asiatiques, les flics regardaient ailleurs !

Presque toute la population de Milwaukee s'exprima et se manifesta après l'arrestation de Jeffrey Dahmer. Jesse Jackson vint en personne participer à un meeting organisé par l'Église baptiste de St. Luc au bénéfice des familles des victimes.

Pendant que les caméras de télévision ronronnaient, Jackson prit la tête d'une manifestation en faveur de ceux qui venaient le voir en cette chaude soirée d'été. Le candidat du parti démocrate proclama qu'il ne s'agissait pas d'une affaire de Noirs et de Blancs mais de tort et de droit. Il se trompait. Pour beaucoup de gens, c'était précisément une affaire de Noirs et de Blancs. C'était cette combinaison explosive que le malheureux Norquist, le chef Arreola et sa police démoralisée, à qui on répétait que personne ne l'aimait, cherchaient justement à désamorcer.

17 : Un homme de cinq millions de dollars.

Mardi 6 août 1991.

Devant la cellule de Jeffrey Dahmer, à la prison de Milwaukee, un garde surveillait le prisonnier en permanence, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, pour l'empêcher de se suicider ; dans ce quartier spécial de la prison, il n'y a qu'un seul détenu par cellule, ce qui est inhabituel à une époque où les prisons sont surpeuplées dans tout le pays. Mais les autorités n'avaient pas voulu placer Dahmer parmi la population carcérale. Il avait massacré tant de gens, commis de telles atrocités, qu'il risquait d'être tué, en particulier par des détenus noirs désireux de venger leurs victimes.

Le mardi 6 août au matin, le gardien et quelques collègues firent sortir Dahmer de sa cellule, vêtu d'une combinaison orangée, l'uniforme des prisons, passée sur un tee-shirt bleu marine qui se voyait dans l'échancrure du col ouvert ; il était rasé de près, bien lavé, bien coiffé et paraissait reposé. Il lui fallait à nouveau faire face aux caméras et aux magistrats. Il entra dans la salle d'audience le dos voûté, le visage inexpressif, mastiquant une plaquette de chewing-gum. Trois huissiers en uniforme, fusil à la hanche, entouraient le prévenu. En effet, ce dernier avait fait l'objet de menaces. Aussi, les policiers fouillaient chaque nouvel arrivé, passant sur ses vêtements et sur tout son corps des détecteurs de métal. Un grand chien, un berger malinois nommé Mirza, avait reniflé tous les recoins de la salle afin d'y découvrir des bombes éventuelles. Mais le flair de Mirza ne détecta que des odeurs d'encaustique dans la salle et de désinfectant dans les toilettes. La Cour ne risquait rien.

Le D.A. McCann attendait, avec de nouveaux noms, des faits nouveaux et de nouvelles informations relatives au carnage, ainsi qu'une

nouvelle requête à présenter à la Cour. Le juge Jeffrey A. Wagner présidait cette fois. La salle se remplit rapidement du public habituel et d'une foule de journalistes. Il y avait cependant quelque chose de changé. Les trois premiers bancs du public, juste derrière la balustrade de bois, avaient été réservés aux familles des victimes. Les trois huissiers s'assirent devant cette balustrade, pour séparer leur prisonnier du public. Dahmer s'installa dans un fauteuil de bois, posa ses bras sur les accoudoirs et croisa les mains.

Il avait quelque chose de bizarre. Il paraissait très à l'aise, presque satisfait de ce monde nouveau de la détention. Le public contemplait un homme qui avait suivi une cure de désintoxication involontaire et n'avait pas bu une goutte d'alcool depuis plus de quinze jours. Beaucoup de repos mais plus de tord-boyaux ! De plus, il ne vivait plus dans l'angoisse de perdre son emploi et de ne pouvoir payer son loyer. En prison, il faisait trois bons repas par jour, il avait un lit et quelqu'un à qui parler en la personne du gardien qui le surveillait au cas où il aurait eu des velléités de suicide. La réclusion lui avait été bénéfique. Une partie de son cauchemar personnel était assoupie. La tuerie était terminée. Et il était devenu un homme très important. Dans le monde entier, on connaissait le nom de Jeffrey Dahmer, et partout on voyait sa photo. Rien d'étonnant, dans ces conditions, qu'il ait l'air si différent, tellement plus détendu que lors de sa première audience.

À ses côtés, Gerald Boyle, en veste de sport bleue ouverte, une main à la bouche, avait l'air extrêmement attentif. Les nouvelles n'étaient pas bonnes. Son client faisait l'objet de huit nouveaux chefs d'accusation, pour huit autres crimes. McCann lut les douze noms de ceux que Jeffrey Dahmer disait avoir attirés chez lui. Les inculpations sonnaient comme un roulement de tambour presque monotone qui devenait de plus en plus terrifiant à la lecture des accusations :

Acte d'accusation

Dans l'État du Wisconsin, plaignant, contre Jeffrey L. Dahmer, accusé, le témoin plaignant Donald Domagaski, étant dûment assermenté, dit que le prévenu susnommé, dans le comté de Milwaukee, État du Wisconsin :

Inculpation 1 : homicide volontaire

Le 26 mars 1989, au 2357, 57e Rue Sud, dans la ville de West Allis, comté de Milwaukee, a provoqué la mort d'un autre être humain, Anthony Sears, dans l'intention de tuer cette personne contrairement à la législation du Wisconsin section 940.01 (1).

Inculpation 2 : homicide volontaire

Au cours du printemps ou du début de l'été 1990, au 924 de la 25e Rue Nord dans la ville et le comté de Milwaukee, a provoqué la mort d'un autre être humain, Raymond Smith, dit Ricky Beeks, dans l'intention de tuer cette personne contrairement à la législation du Wisconsin section 940.01 (1).

Inculpation 3 : homicide volontaire

Le 3 septembre 1990, au 924 de la 25e Rue Nord, ville et comté de Milwaukee, a provoqué la mort d'un autre être humain, Ernest Miller, dans l'intention de tuer cette personne contrairement à la législation du Wisconsin section 940.01 (1).

Inculpation 4 : homicide volontaire

Le 24 septembre 1990, au 924 de la 25e Rue Nord, ville et comté de Milwaukee, a provoqué la mort d'un autre être humain, David Thomas, dans l'intention de tuer cette personne contrairement à la législation du Wisconsin section 940.01 (1).

Inculpation 5 : homicide volontaire

Le 28 février 1991, au 924 de la 25e Rue Nord, ville et comté de Milwaukee, a provoqué la mort d'un autre être humain, Curtis Straughter, dans l'intention de tuer cette personne contrairement à la législation du Wisconsin section 940.01 (1).

Inculpation 6 : homicide volontaire

Le 7 avril 1991, au 924 de la 25e Rue Nord, ville et comté de Milwaukee, a provoqué la mort d'un autre être humain, Errol Lindsey, dans l'intention de tuer cette personne contrairement à la législation du Wisconsin section 940.01 (1).

Inculpation 7 : homicide volontaire

Le 24 mai 1991, au 924 de la 25e Rue Nord, ville et comté de Milwaukee, a provoqué la mort d'un autre être humain, Tony Anthony Hughes, dans l'intention de tuer cette personne contrairement à la législation du Wisconsin section 940.01 (1).

Inculpation 8 : homicide volontaire

Le 27 mai 1991, au 924 de la 25e Rue Nord, ville et comté de Milwaukee, a provoqué la mort d'un autre être humain, Konerak Sinthasomphone, dans l'intention de tuer cette personne contrairement à la législation du Wisconsin section 940.01 (1).

Inculpation 9 : homicide volontaire

Le 30 juin 1991, au 924 de la 25e Rue Nord, ville et comté de Milwaukee, a provoqué la mort d'un autre être humain, Matt Turner dit Donald Montrell, dans l'intention de tuer cette personne contrairement à la législation du Wisconsin section 940.01 (1).

Inculpation 10 : homicide volontaire

Le 7 juillet 1991, au 924 de la 25e Rue Nord, ville et comté de Milwaukee, a provoqué la mort d'un autre être humain, Jeremiah Weinberger, dans l'intention de tuer cette personne contrairement à la législation du Wisconsin section 940.01 (1).

Inculpation 11 : homicide volontaire

Le 15 juillet 1991, au 924 de la 25e Rue Nord, ville et comté de Milwaukee, a provoqué la mort d'un autre être humain, Oliver Lacy, dans l'intention de tuer cette personne contrairement à la législation du Wisconsin section 940.01 (1).

Inculpation 12 : homicide volontaire

Le 19 juillet 1991, au 924 de la 25e Rue Nord, ville et comté de Milwaukee, a provoqué la mort d'un autre être humain, Joseph Bradehoft, dans l'intention de tuer cette personne contrairement à la législation du Wisconsin section 940.01 (1).

Ainsi Dahmer encourait la réclusion à perpétuité. À cela s'ajoutait l'inculpation pour assassinat systématique, soit dix ans de peine pour chaque victime. Mais l'idée de passer cent vingt ans de plus en prison s'il était pris ne l'avait évidemment pas détourné de sa frénésie de meurtres.

Dahmer savait ce qui l'attendait. Wendy Patrickus, l'assistante de Boyle, avait épluché le document ligne par ligne avec lui, avant sa

comparution. Lorsque le juge Wagner lui demanda s'il avait bien compris les charges qui pesaient contre lui, Dahmer répondit de sa voix douce : "Oui, Votre Honneur."

Puis eut lieu un macabre intermède. On demanda à Dahmer s'il s'opposait à ce que le médecin légiste remette aux familles les restes identifiés trouvés dans l'appartement. Ainsi les cérémonies funéraires pourraient être célébrées. Dahmer aurait pu refuser. En effet, les morceaux de corps humains étaient considérés comme des pièces à conviction. En tirant ce raisonnement jusqu'à sa lointaine et invraisemblable conclusion, si par hasard il n'était pas condamné, techniquement les pièces à conviction lui appartenaient et devaient lui être rendues. Mais il répondit qu'il ne s'y opposait pas.

Le district attorney s'en était tenu à douze noms parce qu'il n'avait pas toutes les identifications ni les motifs de l'inculpation pour le meurtre des cinq autres victimes que Dahmer avait déclarées aux enquêteurs.

L'accusation devait avancer prudemment, parce qu'elle construisait une échelle d'affaires d'homicide pour lesquelles le seul témoin vivant était l'accusé lui-même. Toutes les autres personnes mêlées à l'affaire étaient décédées et, dans certains cas, il n'y avait même pas de cadavre pour prouver la mort par homicide ni que Dahmer les avait tuées. Alors même que la Cour délibérait, les bureaux du district attorney et du médecin légiste Jentzen étaient encore en train de rassembler les identifications comme s'ils tentaient de résoudre un puzzle particulièrement compliqué.

Le juge Wagner approuva la demande de caution plus élevée, requête présentée par McCann, étant donné la gravité des chefs d'accusation et des violences détaillées dans l'acte interminable. Il reconnut qu'un million de dollars ne suffisait pas. Il fixa la caution à cinq millions. Une fois encore, Boyle ne fit pas d'objection. Jeffrey Dahmer ne pouvait aller nulle part.

18 : Le réformateur.

La police de Milwaukee était sur le qui-vive. Le soutien du public pour le travail effectué quotidiennement par les hommes et les femmes en bleu, leurs efforts pour lutter contre le crime et assurer la sécurité dans les rues de la ville, s'était évaporé comme une brume matinale au soleil d'été. La tragique décision prise dans la rue, par trois flics qui crurent les explications de Jeffrey Dahmer sur la présence dehors à minuit d'un jeune Laotien nu et désemparé, avait suffi à mettre toute la police sens dessus dessous.

Le couvercle tenait encore. Milwaukee n'explosait pas. Mais le moral chutait à chaque nouvelle édition des quotidiens, à chaque émission d'informations à la radio ou à la télévision. Les accusations selon lesquelles la justice n'était pas la même pour tout le monde blessaient profondément.

Naturellement, les officiers de police défendaient leurs collègues responsables de la bavure de cette nuit dramatique. Mais ils donnaient ainsi l'impression d'approuver la décision qui avait abouti au meurtre de l'enfant asiatique par l'homme blanc. D'un autre côté, ils ne pouvaient pas, en tant que groupe, laisser les trois flics qui étaient montés à l'appartement 213 devenir des boucs émissaires.

Chaque jour, ils devaient sortir dans ces mêmes rues, après l'appel, pour effectuer un travail dangereux parmi une population agitée. Ce n'était pas facile pour les agents en tenue, qui, dans certains quartiers, se faisaient copieusement insulter par les gosses de la rue.

Le vendredi 26 juillet, le chef de la police, Philip Arreola, suspendit, avec solde, les trois agents qui avaient répondu à l'appel controversé. Il déclara qu'il allait prendre les mesures qui s'imposaient. Lors d'une conférence de presse, il affirma qu'il ignorait pourquoi et comment cela avait pu se produire mais qu'une enquête méticuleuse allait déterminer les

faits. Le maire Norquist approuva aussitôt son chef de la police en disant, lui aussi, qu'une enquête approfondie s'imposait.

Quand on demanda à Arreola pourquoi les agents en cause n'avaient pas fait le rapprochement entre l'affaire qu'ils avaient à régler et l'avis officiel de la disparition du petit Sinthasomphone, il dut avouer qu'il n'en savait rien mais qu'il entendait bien éclaircir cela.

Mais quelqu'un n'était pas d'accord. À mesure que les événements partageaient la ville en deux camps furieux, pour ou contre la police, Bradley DeBraska, président de l'Association de la police de Milwaukee, tout en éludant tout commentaire sur l'affaire Dahmer-Sinthasomphone, répétait qu'Arreola avait cédé à des pressions politiques : il avait jeté en pâture ses trois flics en les tenant pour coupables avant d'avoir les conclusions de l'enquête. Selon DeBraska, cela donnait l'impression que les agents n'avaient pas accompli loyalement leur devoir, situation intolérable dans un système judiciaire où même un assassin en série est présumé innocent jusqu'à ce que sa culpabilité soit prouvée. Arreola devait donc démissionner, déclarait le président du syndicat des policiers.

Et ce n'était que le premier round.

Dans les commissariats, dans les vestiaires, autour des distributeurs de café, les policiers disaient que le grand public recevait une vision déformée de ce qui s'était passé ce soir-là, que la presse ne publiait pas toute l'histoire qui avait abouti à la décision des trois agents. Oh, non, pas toute l'histoire, pas du tout ! Ceux de dehors, c'est-à-dire les journalistes, recueillaient de faux renseignements qui mettaient en doute la compétence d'agents qualifiés ; les journalistes n'étaient pas présents sur les lieux ce soir-là, après tout. C'était exact, bien sûr ; mais ceux qui les accusaient de publier de fausses informations n'y étaient pas non plus. Leur argument aurait plutôt dû être que les trois flics n'étaient pas les premiers à avoir laissé filer Dahmer. Pourquoi ne pas blâmer le lycée, l'armée, le juge qui l'avait condamné à la liberté surveillée au lieu de l'envoyer en prison pour longtemps ?

Le plus pénible fut quand un dessin humoristique parut, le samedi, à la page éditoriale du *Milwaukee Sentinel* ; il représentait deux flics dans une voiture de patrouille, la nuit, qui rédigent un rapport. Celui qui écrit dit à l'autre : "Va croire ça ! Un gosse laotien qui cavale tout nu et en sang dans les rues ? Des voisins affolés ? Je te jure, tu parles de coutumes différentes

!" Et le collègue répond : "Ouais. Heureusement que ce brave type blanc était là pour tout arranger."

Tout était dit. Quoi qu'on raconte, le fond de l'histoire serait toujours que Konerak Sinthasomphone et quatre autres hommes avaient été tués par Jeffrey Dahmer après que les trois agents eurent quitté son appartement. Ils étaient maintenant pris dans l'étau qu'ils avaient serré eux-mêmes. Personne ne pouvait nier que quelque chose était allé de travers ce soir-là ; mais les policiers ne pouvaient et ne voulaient pas abandonner leurs collègues parce qu'ils savaient qu'ils auraient facilement pu être à la même place s'ils avaient répondu à ce terrible appel de la 25e Rue, deux mois plus tôt.

Mais il y avait autre chose, quelque chose de plus insidieux, de plus dérangeant. Pendant des années, la police avait été dirigée par Harold A. Breier, un flic solide qui ne se laissait pas faire. Il avait été chef de la police pendant vingt ans avant de revenir en 1984 se mettre à la tête d'une force de deux mille quarante agents. Breier était un vieux de la vieille, il connaissait tout le monde et tout le monde le connaissait. Pourtant, la police recevait constamment des plaintes l'accusant de ne pas être juste avec les minorités. En 1975, un arrêt de la Cour demandait que la police de Milwaukee engage désormais davantage de femmes et de représentants des minorités. Cependant, quand Breier prit sa retraite, Milwaukee avait la réputation d'une ville où l'ordre régnait.

En 1991, la police était composée de deux mille quatre cent quatorze fonctionnaires titularisés, mais seulement de mille huit cent quatre-vingt-trois flics dont 80,4% étaient blancs. Les réalités de la politique et les contraintes budgétaires avaient réduit le nombre des patrouilles, alors que le crime et l'insécurité augmentaient. Pour veiller sur la ville de Milwaukee, on avait mille trois cent soixante-treize hommes blancs et cent trente-neuf femmes blanches, deux cent quatre agents noirs et trente-sept femmes noires, quatre-vingt-treize hommes et femmes hispaniques, vingt-cinq Indiens d'Amérique et deux Indiennes. Malgré les accusations de racisme, ils portaient tous le même uniforme bleu et la plaque d'argent brillante qui faisaient d'eux les membres du même club.

Ce fut donc un choc quand le dernier chef entra en fonctions, dix-huit mois avant l'arrestation de Dahmer ; il venait de loin, bien en dehors du cercle des vétérans de la police de Milwaukee. Philip Arreola était non seulement un Américain mexicain mais il venait de Détroit ! Il n'avait certainement pas eu à apprendre l'allemand à la maternelle, comme

beaucoup de Milwaukiens de son âge y avaient été contraints. La nomination d'un membre d'une minorité à la tête de la police de Milwaukee, cela signifiait que les membres du club devraient bientôt apprendre de nouveaux règlements. Quand des minorités auraient à se plaindre, il y aurait quelqu'un, en haut lieu, qui les écouterait. Le racisme et la xénophobie ne passeraient plus !

À présent qu'une crise éclatait, il avait réagi trop précipitamment ; selon DeBraska, le chef avait eu tort de ne pas soutenir ses agents de patrouille. Le président du syndicat des policiers décida que les sans-grade devraient bientôt voter pour dire si oui ou non ils avaient confiance en leur chef. Et il suggéra une action de protestation contre les suspensions décidées par Arreola ; "action de protestation", cela pouvait vouloir dire n'importe quoi, depuis la grève totale jusqu'aux arrêts maladie injustifiés avec la moitié des policiers se faisant porter pâles.

La défiance l'emporta tout de suite : en effet, les policiers de la ville avaient appris avec colère que les trois agents visés avaient été avertis de leur suspension par la presse et non directement par leurs supérieurs.

La tension monta encore le lendemain. On savait désormais que non seulement les trois agents avaient remis Konerak à Dahmer, mais qu'ils étaient entrés dans l'appartement. Les protestations se firent plus vives encore. Mais les policiers ne pouvaient qu'encaisser les coups et répéter que leur chef n'avait pas suivi la procédure habituelle pour prendre les sanctions administratives. Et le moral baissa un peu plus.

Apparemment, on n'en voulait plus à Jeffrey Dahmer, qui, après tout, était en prison, réduit au rang de simple curiosité. La rage populaire s'exerçait à présent contre les policiers et contre leur chef.

Milwaukee était prise dans un tourbillon, avec les médias de tous les États-Unis campant sur place pour faire la chronique de cette déplorable affaire. Normalement, les journalistes seraient repartis après quelques jours de sang et de sexe à la une, mais la dimension politique que prenait l'histoire les retenait ; c'était trop bon pour qu'on laisse passer une chose pareille.

Et puis il y eut le rapprochement importun avec l'odieux passage à tabac de l'automobiliste Rodney King, un Noir sauvagement battu par un groupe de policiers blancs, à Los Angeles. Cet abus de pouvoir des policiers avait été enregistré en vidéo par un témoin et la nation entière avait été choquée par cette évidente manifestation de racisme ; Milwaukee écartait

maintenant la "Ville des Anges" de la une, pour ce qui était du racisme de la police. Au moins, Los Angeles put se réjouir que les projecteurs de l'actualité ne restent pas toujours braqués sur les mêmes.

Le maire Norquist, apparaissant à la télévision le jeudi 1er août, reconnut que Dahmer aurait sans doute été traité différemment s'il avait été noir. "Si l'on considère bien les faits, on ne peut vraiment pas aboutir à une autre conclusion", dit-il à NBC News. Pendant ce temps, Arreola insistait en déclarant que les agents étaient suspendus parce qu'ils n'avaient pas obéi à une loi fondamentale du travail policier. Il réclamait contre eux des sanctions administratives.

Norquist et Arreola firent de nouvelles déclarations lors de la cérémonie de remise des diplômes de quarante-neuf nouvelles recrues, qui se voyaient subitement prises dans une tourmente incompréhensible. Les discours sont généralement assommants, dans ce genre de manifestation, mais le chef et le maire étaient maintenant face au public et exposaient leurs points de vue. Norquist n'y alla pas par quatre chemins. Ne devenez pas cyniques au point d'oublier que vous êtes là pour protéger le public, ce qui veut dire tout le monde. Puis ils remirent leurs diplômes aux bleus ahuris, faisant d'eux, officiellement, des représentants de la force publique.

Puis, l'État s'en mêla. Le département de la Justice du Wisconsin annonça l'ouverture d'une enquête sur les trois policiers suspendus. Mais cela ne signifiait pas, dit-il, qu'ils étaient soupçonnés d'actions délictueuses. Selon le district attorney McCann, l'enquête était nécessaire pour restaurer la confiance de la population en sa police et aussi pour des raisons judiciaires. Une enquête locale risquait d'enliser le procès dans des conflits d'intérêts si l'accusation avait à citer comme témoins les trois policiers objets de sa propre enquête administrative.

À la fin du mois d'août, les trois hommes bénéficièrent d'un non-lieu.

Au moment où l'enquête de l'Etat était annoncée, le *Milwaukee Journal* publia un sondage sur l'opinion qu'avaient de leur police les habitants de la ville. À la question de savoir si la police usait de discrimination contre les Noirs, soixante-neuf pour cent des Noirs répondirent oui et trente-neuf pour cent des Blancs habitant en ville ainsi que trente-neuf pour cent des personnes interrogées vivant en banlieue. À la question demandant si la police faisait du bon travail, quatre-vingt-dix pour cent des banlieusards répondirent oui, contre soixante-dix pour cent des

Blancs habitant en ville et seulement quarante et un pour cent de l'ensemble des Noirs.

Quant au point le plus sensible de la situation, l'incident du 27 mai concernant Konerak, les sondeurs demandèrent si les trois policiers avaient fait leur devoir, quatre-vingt-treize pour cent des Noirs interrogés répondirent non, tout comme quatre-vingts pour cent de l'ensemble de la population des quatre comtés de la région. Mais soixante-trois pour cent estimaient que le chef Arreola faisait du bon travail.

Deux jours plus tard, le *Journal* publia les noms et les états de service des policiers en cause.

Norquist, à peu près au même moment, extirpa, du sac à malice de la politique, un instrument qui s'était déjà montré utile, quand une personnalité politique avait un problème. Il nomma une commission de neuf membres triés sur le volet pour étudier les relations entre la population et la police. Le président de l'université de Marquette, Albert J. DiUlio, fut choisi pour diriger cette nouvelle équipe. Cela provoqua immédiatement un tollé de la part des habitants du centre-ville, qui protestèrent qu'il n'y avait pas assez de représentants des minorités ; et la communauté gay se demandait si l'un ou l'autre des neuf membres saurait comprendre les problèmes des homosexuels. Quant à la police, elle n'aimait pas du tout que des gens de l'extérieur viennent mettre leur nez dans ses affaires. Cette initiative, au lieu de souder la population, ne fit que la diviser encore plus.

Sur ces entrefaites, le syndicat des policiers revint sur son vote de censure et, ce qui ne surprit absolument personne, déclara que quatre-vingt-quatorze pour cent de ses membres n'avaient pas confiance en Arreola. Les dirigeants syndicaux estimaient que, dans ces conditions, Arreola devait démissionner.

Au milieu de tout ce fracas, Arreola alla à la mairie demander une augmentation de crédits pour la police et défendre son budget, proposé pour 1992, de 129,2 millions de dollars. En se servant de statistiques pour défendre ses arguments, Arreola montra que ses hommes -ceux-là mêmes qui venaient de le désavouer à quatre-vingt-quatorze pour cent, étaient surmenés, surchargés et qu'ils entraient en conflit les uns avec les autres. Il voulait davantage d'agents en tenue dans les rues, en particulier dans les quartiers résidentiels ; il demandait à la ville d'embaucher plus de policiers.

Arreola ne tint pas compte du vote. Il avait en main les meilleures cartes du jeu. Les soutiens à son égard se renforçaient de jour en jour. Jesse

Jackson, au cours de sa brève visite à Milwaukee, avait applaudi Arreola, tout comme les leaders des autres minorités, les éditorialistes des deux quotidiens locaux et l'Association nationale des chefs de police.

Le vote du syndicat avait fait long feu. Malgré une formulation prudente affirmant que c'était un référendum pour savoir si les non-gradés avaient confiance en leurs chefs, la population comprit les choses différemment. Pour elle, ce vote démontrait que les policiers estimaient ne pas avoir de comptes à rendre en cas de bavure catastrophique. La méfiance raciale étant de la partie, les minorités virent le vote écrasant contre Arreola comme une preuve de ce qu'elles avaient toujours affirmé : les flics utilisent deux poids, deux mesures quand ils ont affaire à des Noirs. Les défenseurs des officiers de police organisèrent une manifestation et distribuèrent des badges avec de petits rubans bleus pour restaurer la confiance du public en sa police. Mais c'était trop peu et trop tard. Le syndicat avait lancé les dés et perdu. Arreola, le réformateur, était toujours en place et plus fort que jamais.

Et chaque jour, les policiers remettaient leur uniforme, convaincus que leur monde ne tournait pas rond. C'est assez évident, avec le recul. Milwaukee avait changé. Ce n'était plus la communauté d'immigrants européens blancs comme neige qu'elle avait été pendant presque tout le siècle. Maintenant, des gens de toutes couleurs vivaient ici, au bord du grand lac, et ils voulaient une force de police travaillant pour eux tous, pas uniquement pour l'élite au pouvoir. En se groupant derrière leur chef dans la bataille politique qui avait éclaté à la suite d'une fâcheuse décision un soir de mai, décision qui avait abouti à la mort d'un jeune garçon, les habitants de Milwaukee déclaraient que l'heure du changement avait sonné aussi pour les flics.

19 : La loi.

Le ballet des avocats commença.

Le district attorney du comté de Milwaukee, Michael E. McCann pour l'accusation, l'avocat Gerald P. Boyle pour la défense. Comme il fallait s'y attendre, le procès Dahmer devait être un match entre poids lourds sur le ring de la justice. Quatre mille voix de plus, en 1968, et les rôles étaient renversés.

Cette année-là, la fonction de district attorney devenait vacante. Deux jeunes avocats, tous deux substituts du district attorney Hugh O'Connell, remirent leur démission pour se porter candidats à ce poste. Mike McCann et Gerry Boyle arrivèrent presque à égalité à la primaire démocrate et McCann remporta de justesse l'élection générale. Il allait devenir une personnalité politique très en vue à Milwaukee. Boyle passa au secteur privé et devint un des meilleurs avocats pénalistes du Wisconsin, adoucissant ses talents de défenseur pugnace d'un bon sens irlandais qui charmait les jurys. Sa réputation atteignait les lieux les plus inattendus. Un jour, un homme porta plainte contre la vedette de base-ball Reggie Jackson qui l'aurait agressé dans un bar : Reggie engagea Boyle et la plainte fut retirée.

Mais le charme irlandais dissimulait un avocat réellement costaud. Alors qu'il était adjoint du D. A. un an avant qu'il ne se présente contre McCann, Boyle avait instruit le procès et obtenu la condamnation de Michael Lee Herrington accusé d'avoir assassiné une jeune femme et une petite fille de dix ans et presque tué une autre jeune fille. Herrington était le premier tueur en série de Milwaukee.

Et maintenant, Boyle avait à défendre Jeffrey Dahmer, une fois encore.

En 1989, il avait été engagé par Lionel Dahmer pour défendre son fils Jeffrey dans l'affaire d'agression de mineur de moins de quinze ans. La

plaidoirie de Boyle avait alors été un facteur important dans le verdict indulgent rendu par le juge William Gardner qui envoyait Jeffrey pour dix mois seulement dans un centre de détention lui permettant de travailler à l'extérieur, suivis de cinq ans de liberté surveillée. Les avocats sont là pour cela.

Aussi ne fut-il pas réellement surpris, fin juillet, d'apprendre que les Dahmer souhaitaient encore l'avoir aux côtés de Jeffrey qui avait de nouveaux ennuis, de très gros ennuis. Il ne tenta pas de se dérober. Dahmer était un accusé et, pour Gerald Boyle, un accusé, quel qu'il soit, avait droit à un juste procès, selon la Constitution des États-Unis. Tout le monde a droit à un avocat et Boyle accepta de représenter de nouveau Jeffrey. Il avait comme assistante Wendy Patrickus, de Green Bay, qui était entrée dans son cabinet en janvier 1989.

Rien n'était facile dans cette affaire, pas même le choix du juge qui aurait dû être simple mais qui provoqua de petites crises de jalousie parmi les magistrats.

Le juge Crivello, qui avait présidé la première audience préliminaire, fut initialement désigné pour le procès proprement dit. Mais les juges Laurence C. Gram Jr. et Rudolph T. Randa estimèrent qu'ils étaient lésés dans l'habituel roulement des présidences de grands procès et que Crivello était passé devant eux avant son tour. Le président Patrick T. Sheedy organisa un déjeuner avec les juges en bisbille pour régler rapidement l'affaire ; en effet, la querelle avait dépassé les murs du Palais et faisait l'objet de commérages.

Randa, déclara Sheedy, avait été mal informé. Mais Gram avait raison. C'était effectivement son tour. Et lorsque la troisième audience de l'affaire Dahmer arriva, le jeudi 22 août, Crivello n'y siégeait pas.

Le substitut Audrey Y. Brooks était responsable de la salle 112, au rez-de-chaussée du Safety Building, plus petite que celle du premier où s'étaient déroulées les audiences préliminaires. À nouveau, des mesures de sécurité très strictes furent prises et des chiens dressés à la détection des explosifs allèrent renifler dans tous les coins avant que les portes ne s'ouvrent à la presse à 7h30. Plus de cent personnes affluèrent pour écouter McCann porter de nouvelles accusations contre Dahmer. Les familles des victimes, certaines avec des photos de leurs chers disparus épinglées à leurs vêtements, prirent place discrètement aux premiers rangs du public. Trente

journalistes se présentèrent ; ils étaient bien moins nombreux qu'aux premières audiences.

McCann, Boyle et leurs assistants étaient déjà dans le prétoire, à des tables distinctes, quand une porte de côté, restée fermée jusque-là, fut ouverte par un huissier. Dahmer entra calmement, un policier sur ses talons. Il portait de nouveau la combinaison orangée de la prison mais n'avait pas de menottes ni de fers aux pieds.

Le prévenu traversa en quelques enjambées la petite distance qui séparait la porte du fauteuil de bois où il s'installa, bien adossé, s'écartant de la table où Boyle et Patrickus étaient assis, un de chaque côté. Ils avaient avec eux deux autres collaborateurs.

McCann était toujours à la tête de l'équipe de l'accusation, qui comprenait un capitaine de la brigade criminelle ainsi que deux avocats supplémentaires.

Tout se passa rapidement et Dahmer ressortit au bout de vingt-deux minutes. McCann notifia au prévenu les chefs d'inculpation pour le meurtre de James E. Doxtator, la victime indienne non identifiée auparavant, et Richard Guerrero. Un chef d'accusation supplémentaire d'homicide volontaire fut signifié pour la mort d'Edward Smith. Les deux accusations sont fondamentalement les mêmes mais la loi du Wisconsin a été modifiée en 1989 et le mot *meurtre* est devenu *homicide volontaire*. Comme toujours, il y avait le boulet de la "criminalité systématique" qui ajoutait dix ans à la peine maximum à vie : trente ans de prison de plus pour les trois nouvelles inculpations.

L'acte d'accusation déclarait qu'en janvier 1989 Dahmer avait rencontré un jeune homme devant le *Club 219* et lui avait demandé s'il aimerait se faire un peu d'argent "en posant nu, en regardant quelques vidéos et en buvant un verre ou deux" dans l'appartement où Dahmer vivait alors, chez sa grand-mère à West Allis. Ils y allèrent en autobus et, une fois là, ils eurent des rapports sexuels. Puis Dahmer offrit son cocktail somnifère. Il remarqua que le jeune garçon avait deux cicatrices sur le torse, chacune près d'un de ses mamelons, à peu près de la circonférence "d'une cigarette". Ensuite, d'après les termes de l'acte d'accusation, Dahmer "le tua par strangulation, le démembra, broya les os avec un marteau d'enclume et s'en débarrassa : il ne conserva aucune portion de cet individu".

L'acte d'accusation précisait que, dans le cas de Guerrero, Dahmer avait fait la connaissance du garçon au *Phoenix Bar*, dans la 2e Rue, et

l'avait attiré à West Allis. "Il demanda à l'homme de venir regarder des vidéos, de prendre des photos ou d'avoir des rapports sexuels. L'homme l'accompagna : ils eurent des rapports oraux dans la maison, après quoi il drogua l'homme et, alors qu'il était sans connaissance, il le tua, dépeça le corps et s'en débarrassa sans en garder aucune partie. Il se souvint que, plus tard, il vit dans le journal un avis de recherche de personne disparue avec la photo de sa victime."

D'après l'acte d'accusation, Edward Smith aussi se vit offrir de l'argent pour avoir des rapports sexuels et pour des photos, quand il rencontra Dahmer devant le *Phoenix Bar*. Ils prirent un taxi pour se rendre à la résidence Oxford où ils se livrèrent à des rapports oraux. Après quoi Dahmer offrit le soporifique et l'étrangla. " Il démembra Smith et prit quatre ou cinq photos de lui. Il se débarrassa complètement du corps d'Edward Smith en mettant les morceaux dans des sacs-poubelle et, plus tard, il se débarrassa aussi des photos d'Edward Smith ; il se souvint, de plus, que Smith portait sur la tête un bandeau comme un Arabe." Des parents et amis de Smith confirmèrent qu'il aimait porter "une espèce de turban". Dans son quartier, on l'appelait "le Cheik".

Cela portait à quinze le total des chefs d'inculpation pour meurtre ou homicide volontaire. Dans l'Ohio, les autorités préparaient une seizième inculpation. Il ne manquait plus que Steven Tuomi, la troisième personne que Dahmer déclarait avoir tuée. Aucun reste de ce jeune homme d'Ontonagon, dans la péninsule supérieure, n'avait été trouvé. La justice désespérait de pouvoir jamais fermer ce dossier, Dahmer n'ayant pu confirmer par photo l'identité de la victime.

L'inculpé écouta l'acte d'accusation avec une indifférence apparente et répondit à peine, pour acquiescer, quand le juge lui demanda s'il comprenait ce qui se passait.

Boyle déclara à la Cour que Dahmer avait renoncé à son droit d'audience préliminaire et le substitut Brooks confirma officiellement l'inculpation pour chacun de ces chefs d'accusation. L'avocat de la défense expliqua plus tard qu'une "prélim", au cours de laquelle le D. A. aurait eu à apporter la preuve formelle que Dahmer pouvait être poursuivi pour chacun de ces crimes, aurait été une perte de temps.

Le procès pouvait passer maintenant à l'étape suivante sur laquelle reposait l'issue des événements : Dahmer était-il sain d'esprit et responsable de ses actes au moment où il commettait ses crimes ? Tout un ensemble

d'examens psychiatriques allaient déterminer son état mental actuel, mais comme chaque camp allait citer ses propres psychiatres, le résultat serait forcément aléatoire. Pour Boyle, l'état mental de Dahmer au moment où il commettait un crime était un facteur important.

On savait que la défense allait plaider la démence. Mais Boyle n'étalait pas toutes ses cartes. Et McCann n'encombrait pas les inculpations d'homicides volontaires avec des détails comme la nécrophilie et le cannibalisme. L'affaire allait, semble-t-il, se résumer à la question de savoir si Dahmer pouvait être jugé fou et irresponsable au moment où il commettait ses meurtres. McCann voulait démontrer au jury que le prévenu était sain d'esprit et responsable et que les atrocités décrites étaient le fait d'un tueur de sang-froid. Boyle, bien sûr, voulait démontrer précisément le contraire.

Mais puisque Dahmer avait déjà avoué le meurtre de dix-sept personnes, n'aurait-il pas été possible d'éviter une perte de temps et d'économiser les frais d'un procès ? Pourquoi ne pouvait-on l'enfermer tout de suite dans un quartier de détenus particulièrement surveillés ou dans une institution psychiatrique, puisqu'il n'existe pas de peine de mort dans le Wisconsin ?

La réponse était simple : l'affaire avait fait si grand bruit, les tensions étaient tellement vives, étant donné le nombre de meurtres et les éléments raciaux qui s'y mêlaient, que les habitants de Milwaukee voulaient voir Dahmer enfermé dans un quartier de haute surveillance, dans une prison dure et non dans ce qu'un avocat appelait "une clinique psychiatrique qui dorlotait ses internés".

Avec toutes ces pressions politiques à l'oeuvre, les milieux judiciaires de Milwaukee estimaient que McCann ne pouvait faire autrement que "de mettre le paquet", en utilisant les ressources financières du comté de Milwaukee et le talent de son équipe de quelque soixante-quinze avocats, pour affronter la subtile défense de Boyle.

Il ne s'agissait plus de plaider ou non la démence mais de savoir, surtout, si Dahmer passerait le reste de sa vie dans un hôpital d'État comme Winnebago ou Mendota, ou dans un quartier de détenus particulièrement surveillés comme Columbia ou Waupond. Mais il est difficile d'arriver à un accord quand les projecteurs brillent d'une lumière si crue sur des crimes aussi effroyables.

Pendant ce temps, dans le comté de Summit, le *prosecuting attorney* de l'Ohio, Lynn Slaby, attendait patiemment les décisions de Milwaukee. Car Slaby aussi avait son affaire à instruire contre Jeffrey Dahmer pour le meurtre de Steven Hicks, commis en 1978 dans sa juridiction.

Slaby travaillait du côté gouvernemental depuis qu'il était sorti avec son doctorat de la faculté de droit de l'université d'*Akron* en 1972, d'abord à Cuyahoga Falls puis à *Akron* même avant d'être élu prosecutor du comté en 1980. Il avait été réélu deux fois et nommé en 1988 prosecutor de l'année pour l'Ohio. Il ne prenait pas à la légère les affaires aussi graves que le meurtre.

Quelle que fût l'issue à Milwaukee, il avait ses propres plans pour poursuivre Dahmer. Sa première mesure serait de requérir une condamnation de la chambre des mises en accusation du comté de Summit en vertu des lois existant en 1978. Fort de cette sentence, l'Ohio aurait un droit légal de détention sur Dahmer sans être tributaire de ce qui se passerait à Milwaukee. "J'estime qu'il a commis un crime monstrueux dans l'Ohio et qu'il doit être inculpé, jugé et condamné dans l'Ohio", déclara Slaby.

Il ne prit pas de risques, sachant qu'une peine de prison à vie ne veut pas forcément dire que la personne passera tout le restant de ses jours en prison. En général, un condamné à perpétuité est mis en liberté surveillée au bout d'une quinzaine d'années et personne ne peut prédire ce que fera une commission de libération ou même un nouveau gouverneur qui a le pouvoir de commuer les peines. De plus, si Dahmer était interné dans un établissement psychiatrique à la suite d'une bonne plaidoirie pour démence à Milwaukee, avec la révision semestrielle obligatoire, sa mise en liberté pourrait un jour être décidée.

Si jamais, par un concours de circonstances imprévu, Jeffrey Dahmer était libéré de rétablissement, quel qu'il soit, où il serait enfermé dans le Wisconsin, Lynn Slaby entendait bien avoir à la porte un shérif adjoint du comté de Summit pour l'empêcher de faire un pas dehors et le ramener dans l'Ohio purger une très longue peine.

Quant à plaider la démence, Slaby répliquait qu'en 1978, quand Dahmer avait tué Hicks, la préparation du crime et l'effort fait pour disperser les restes de la victime étaient une preuve suffisante : le tueur savait ce qu'il faisait au moment du meurtre.

Actuellement, les P. A. du Wisconsin et de l'Ohio ne peuvent ordonner que Jeffrey Dahmer soit mis à mort. La peine capitale n'existe pas dans le Wisconsin. Les électeurs de l'Ohio l'ont fait rétablir en 1981, Dahmer dit qu'il a tué Hicks en 1978, alors qu'elle n'était pas en vigueur. La loi qui prévaut est celle qui était en vigueur au moment du crime ; aussi, c'est dans ces conditions que le procès doit avoir lieu.

Mais l'Illinois, la Floride et la Californie s'intéressaient aux déplacements de Dahmer à certaines dates, car des crimes y avaient été commis et des victimes découvertes. Tous trois appliquent la peine de mort. Selon certains avocats, Boyle voulait avant tout éviter que Dahmer ne soit jugé dans un des trente-sept États où la peine capitale est en vigueur.

Cela pouvait se faire en laissant le procès de Milwaukee suivre son cours. Le pire qui pouvait se passer, c'est la condamnation de Dahmer à toute une série de condamnations à perpétuité (plus les années supplémentaires pour l'accusation d'assassinat systématique). Et si la défense réussissait à plaider la démence, Dahmer pourrait se retrouver bien à l'abri dans un hôpital psychiatrique.

À Madison, la capitale du Wisconsin, les législateurs commencèrent à s'interroger sur cette question de la peine de mort. Horrifiée par le démembrement des victimes, le sénateur républicain Joanne Huelsman, de Waukesha, déclara que de tels crimes méritaient la peine la plus sévère. Elle réintroduisit donc son projet de loi sur le rétablissement de la peine de mort qu'elle défendait depuis trois sessions parlementaires. La peine de mort avait été abolie dans le Wisconsin en 1853, après la pendaison d'un homme qui avait tué sa femme. L'exécution avait alors attiré près de mille curieux. Même le massacre sanglant commis par Edward Gein à Plainfield n'avait pas suffi à la rétablir.

Depuis lors, aucun projet de loi demandant son rétablissement n'était seulement arrivé à la mise aux voix. En 1991, le gouverneur Tommy Thompson monta au créneau et déclara qu'il serait en faveur de l'exécution capitale pour certains crimes.

Enfin, les procès contre Dahmer commencèrent à se multiplier. Selon la loi du Wisconsin, toute somme d'argent qui pourrait lui être versée pour la publication et les droits de ses Mémoires ou de son autobiographie devrait être distribuée à la partie civile, par exemple à la famille d'une de ses victimes. Deux de ces jugements ont déjà porté cette somme à trois milliards de dollars.

20 : "Son nom est haine"

Été 1991.

Grandes nouvelles ! Quand on apprit qu'un assassin en série avait peut-être été appréhendé à Milwaukee, les médias se mirent aux aguets. Il était non seulement question d'une série de meurtres, mais aussi d'atrocités, de dépeçages, d'anthropophagie peut-être, de têtes trouvées dans des armoires et de torses trempant dans un bain d'acide. C'est bien là le genre de scoop qui fait exploser le titre d'une simple enquête policière en gros titres jusque dans la presse internationale.

Les premiers jours, les journaux du monde entier parlaient de l'affaire Dahmer. L'Amérique fut gavée d'émissions de télévision montrant les enquêteurs perquisitionnant à la résidence Oxford à la recherche d'indices. Toutes les chaînes, tous les journaux voulaient avoir un correspondant sur place, pour frapper aux portes, prendre des photos, interroger les voisins à mesure que l'histoire se révélait dans toute son horreur, après les aveux de Dahmer à la police. L'intérêt et la curiosité augmentaient proportionnellement au nombre des crimes.

Quand Dahmer avoua le meurtre de Hicks en 1978, à Bath, la fièvre gagna l'Ohio. Elle remonta à Milwaukee lorsque Glenda Cleveland raconta comment les trois agents avaient répondu à l'appel de détresse du jeune Laotien et l'avaient rendu à son assassin.

L'histoire n'allait pas décoller de l'actualité. Les journalistes adorent ce genre de feuilleton qui leur permet d'enquêter en profondeur, de chercher des détails cachés, de les exploiter et de les expliquer. La télévision s'y complaît à cause du sang. Pendant des années, des extraits filmés de tout ce qui a été tourné dans l'appartement des horreurs vont ressortir sur le petit écran chaque fois qu'une autre affaire de meurtres en série éclatera ou quand celle de Dahmer connaîtra des rebondissements.

Une fois de plus, l'affaire montrait que rien n'égale la télévision pour diffuser l'information mais que ses rédacteurs ne savent pas toujours la présenter de façon cohérente et suivie. Malgré la profusion de projecteurs, de caméras, d'équipes de producteurs et de réalisateurs, la télévision n'a pas encore appris à éteindre les lumières et à remballer le matériel lorsque c'est trop.

Elle joua cependant un rôle important parce que les gens, en particulier les personnalités officielles, aiment se montrer sur le petit écran. Aussi, les vedettes du drame firent tout pour apparaître à la télévision nationale, afin d'exposer leur point de vue, tandis qu'elles prenaient leurs distances avec les représentants de la presse écrite. La télévision couvrait, de manière peu concluante, les événements qui allaient si vite que les journalistes n'avaient pas le temps de lire les documents qu'ils étaient censés rapporter. Mais elle avait toujours le même impact en montrant où les choses s'étaient passées, même si elle était incapable d'expliquer pourquoi elles étaient arrivées.

À Milwaukee, les journaux locaux, le *Sentinel* et le *Journal*, s'emparèrent de l'affaire dès le début ; ils lui consacrèrent de multiples articles détaillés et des éditoriaux, la plupart récrits par les agences de presse et retransmis dans tous les États-Unis et à la presse du monde entier. Le pays était fasciné par ce tueur qui avait violé pratiquement tous les tabous. Venus de tous les États, des journalistes de magazines et de journaux se précipitèrent pour enquêter et tout le monde finit par écrire exactement la même chose.

Même le *New York Times*, considéré comme le bastion du journalisme sérieux, sauta sur l'histoire qu'il exploita largement, présentant des détails exclusifs.

La presse de l'Ohio couvrit le crime de Bath d'une manière aussi peu sensationnelle que possible. Au contraire, elle s'intéressa à l'aspect humain, aux antécédents familiaux et à l'enfance de Jeffrey Dahmer.

À Milwaukee, cependant, les quotidiens locaux commençaient à avoir des sentiments mitigés tandis que l'affaire traînait en longueur. Tout en faisant objectivement leur travail, en s'efforçant de présenter les deux côtés de la controverse et de rapporter tout ce qui était pertinent, ces journaux avaient tendance à défendre la réputation de leur ville contre les commentaires des journalistes de l'extérieur.

Le 11 août, dans un résumé des événements, le *Journal* adopta un ton résolument défensif en évoquant le "cirque médiatique" des reporters de l'extérieur et des histoires qu'ils publiaient :

"Le linge sale de Milwaukee est étalé à la une des journaux et à la télévision nationale. Des journalistes venus d'Italie, de France, de Grande-Bretagne et d'Allemagne envahissent la ville, attirés par les atrocités des crimes, ainsi que par les retombées du coup de téléphone de (Glenda) Cleveland. Certains de ces papiers sont aussi bizarres que cette histoire compliquée.

Même le respectable *Washington Post* a succombé à la fièvre du sang à la une : dans un long article, le *Post* décrit Milwaukee comme une ville "de fabriques de saucisses et de brasseries abandonnées", ses habitants comme des "blonds aux gros bras" aussi massifs que les mythiques "bungalows mammouths de Milwaukee bordant Lake Drive"."

Mais, dans l'ensemble, les deux quotidiens locaux firent de l'excellent journalisme en rapportant non seulement les horreurs de ces crimes mais leur contexte, ainsi que les questions qui firent surface à la suite de l'abandon de Konerak Sinthasomphone par la police. Celle-ci, en effet, pour tenter d'étouffer l'incident, avait dit à Glenda Cleveland de ne pas en parler à la presse. Tout cela fut révélé par les journaux.

Ces articles contribuèrent beaucoup à éclaircir la situation mais, en même temps, les confrères caricaturistes s'en donnèrent à coeur joie. Un de ces dessins humoristiques parut dans le *Louisiana Weekly* : le dessinateur John Slade représentait une voiture de police de Milwaukee avec un autocollant sur son pare-chocs : "Nous roulons pour les assassins blancs en série qui descendent les pauvres, les Noirs et les gays."

Le *Journal*, dans son édition du 31 juillet, publia un éditorial comparant l'atmosphère de honte que diffusaient les crimes de Dahmer à celle qui accabla Dallas après l'assassinat de Kennedy. La veille, le Sentimi disait dans un autre édito que les policiers de Milwaukee n'avaient tué personne mais que leurs détracteurs les condamnaient en bloc pour les fautes des trois agents suspendus.

La "couverture" de l'affaire se poursuivit alors sous un double aspect. D'un côté, l'enquête approfondie révélait tout des crimes et de leurs suites, de l'autre, des protestations s'élevèrent pour dire que Milwaukee était

maltraitée par les médias nationaux. Les extraordinaires efforts du Journal pour découvrir et publier les noms et les états de service des trois agents suspendus contrastaient avec son article paru en première page de l'édition du dimanche 11 août, qui se fondait sur des statistiques du F. B. I. pour affirmer que le Wisconsin était "le plus sûr de tous les États". Assez singulièrement, le deuxième paragraphe rapportait que le comté de Milwaukee était derrière beaucoup d'autres villes du Wisconsin pour les délits tels que les agressions à main armée, la conduite en état d'ivresse, la délinquance juvénile grave, mais à la tête de l'État pour les meurtres, les viols et les cambriolages.

Dans l'ensemble, malgré la frénésie des premiers jours, dans le Wisconsin comme dans l'Ohio, les médias firent leur travail. Le pays voulait tout savoir de Jeffrey Dahmer et les journalistes le lui dirent, à la consternation des responsables municipaux et gouvernementaux et des policiers qui voulaient simplement étouffer cette affaire.

Tout événement d'actualité comporte un commencement, un milieu et une fin. Cette histoire se termina assez rapidement, malgré sa complexité et son ampleur, avant tout parce que la longue série de meurtres de Dahmer avait pris fin avant qu'on ne connaisse son existence. Les reportages ne commencèrent pas par la découverte de morceaux de corps humains ou de cadavres le long du lac, mais par l'arrestation d'un homme qui disait avoir tué dix-sept personnes.

Aussi, ce qui fut rapporté en premier était déjà le milieu de l'histoire : les comparutions en justice, les débats, les querelles de procédure, l'identification des corps et toute l'agitation politique. Tout cela se calma au bout de quelques semaines et, en septembre, la police avait retrouvé sa sérénité.

Les derniers chapitres restent à écrire et l'histoire complète ne sera probablement pas connue avant des années, pas avant que les procès ne soient terminés et que les experts et les psychiatres n'aient fini d'analyser l'état mental de Dahmer pour tenter de savoir ce qui l'a détraqué.

Il y a déjà eu clôture, cependant, dans une certaine mesure. En effet, pour un journaliste, enquêter sur ce genre d'événement représente ce qu'il y a de plus dur. Ce qui est bien pire que de voir un cadavre, c'est d'être obligé d'aller chez les familles en deuil, de les importuner dans leur chagrin. Dans ces moments-là, quand les caméras de la télévision sont braquées sur les

larmes d'une mère pleurant sur le cercueil de son enfant, les journalistes devraient s'interroger sur leur profession.

Jeffrey Dahmer laissait dix-sept familles en deuil. Et chacune avait à faire les frais d'un enterrement pour mettre un point final à son propre drame. Un par un, les services funèbres furent célébrés et les éloges d'usage prononcés pour les victimes qui avaient succombé au charme mortel de Dahmer.

Mais, dans l'Ohio, la famille de Steven Hicks devait attendre pendant des semaines que les experts identifient les restes, découverts dans le jardin de West Bath Road, comme ceux de son fils. Et dans le Michigan, la famille de Steven Tuomi commençait à se résigner à la possibilité que ses restes ne soient jamais retrouvés.

Les obsèques de Konerak Sinthasomphone furent particulièrement poignantes. En effet, le jeune Laotien était plus qu'une simple victime : il était devenu le symbole de ce cauchemar.

Un office funèbre fut célébré le lundi 5 août pour Konerak, à la cathédrale St. John, et, trois jours plus tard, une veillée spéciale eut lieu au funérarium Becker Ritter. À ces deux occasions, des dizaines de personnes qui n'avaient pas connu le jeune garçon ni sa famille vinrent se recueillir et exprimer leurs condoléances.

Le dramatique chagrin qui accompagne toute mort était encore plus lourd pour Konerak : en effet, il aurait pu être sauvé, si les trois agents ne l'avaient abandonné à son sort. Qui ne serait pas affligé par un tel malheur ? Une personne au moins allait bientôt se révéler aussi dépourvue de coeur que Jeffrey Dahmer qui, par deux fois, s'était attaqué à la même famille.

Ainsi, il y eut, finalement, deux cérémonies funèbres, une messe à St. John avec le clergé catholique, en chasuble richement brodée, et l'autre, traditionnelle, célébrée par des moines bouddhistes en robe safran. C'était une bonne combinaison des anciennes et des nouvelles coutumes, le pont culturel que Konerak Sinthasomphone essayait de franchir.

Pendant une semaine, au funérarium et au domicile familial, l'âme de l'enfant fut préparée à son voyage, à la manière laotienne traditionnelle. Une photo en couleurs de Konerak souriant fut placée sur la table, flanquée de petits cierges blancs allumés et de fleurs fraîches. Un plateau avec de petits bols d'aliments et un verre de jus d'orange fut posé devant la photo, pour nourrir l'esprit jusqu'à l'incinération finale à Brookfield.

À la cérémonie bouddhiste, d'autres menus cadeaux furent offerts devant le petit cercueil de bois aux poignées de bronze et les moines se préparèrent à escorter l'adolescent pour son dernier voyage. Konerak, qui était parti de chez lui le 26 mai pour s'entraîner au football dans le parc, allait enfin trouver le repos. Le cauchemar qui avait torturé la famille laotienne immigrée allait prendre fin.

Enfin, pas tout à fait. Un autre mauvais coup l'attendait, qui retournerait une dernière fois le couteau dans la plaie.

Une épaisse cordelière de coton fut attachée à une poignée du cercueil alors que la famille était à genoux en prières, à côté. Lorsque les chants asiatiques se turent, l'autre extrémité de la cordelière fut nouée autour de la taille d'un moine qui montra alors le chemin, précédant ses frères et la famille, vers une chapelle du temple bouddhiste lao de Milwaukee, pour les dernières prières. La cordelière devait guider Konerak vers un paisible lieu de repos.

Parmi les centaines de personnes qui vinrent présenter leurs respects à l'adolescent durant les divers offices, nombreuses furent celles qui donnèrent de l'argent pour venir en aide à la famille. Ce n'était pas beaucoup mais cela indiquait bien que l'on n'était pas indifférent, qu'on voulait faire quelque chose pour soulager les Sinthasomphone de leur intolérable fardeau. Des lettres contenant de l'argent ou des chèques étaient déjà arrivées chez eux, certaines anonymes. Des inconnus, de braves gens, qui voulaient venir en aide.

Lorsque les cérémonies bouddhistes prirent fin, ce samedi 10 août, quelque six mille dollars avaient été recueillis, permettant de payer les obsèques et de faire face aux autres frais. Ces dons furent placés en attendant dans le sac de la jeune fille de la maison, qui le rangea dans sa chambre, avec l'intention de le porter à la banque dès le lundi matin.

Quelqu'un, un voleur sans coeur ni âme, força la fenêtre de cette chambre pendant le week-end et vola toute la somme, jusqu'au dernier centime.

21 : Les failles.

Ashok Bedi est un homme philosophe à la voix et aux manières douces. Ces traits de caractère font de lui un observateur idéal et, s'alliant à la faculté d'écouter et d'analyser, un psychiatre respecté.

Actuellement, il travaille dans un vaste bureau du bâtiment administratif central, à l'hôpital psychiatrique du Wisconsin. Tant par le kilométrage que par la culture, le Dr Bedi est très loin de son petit village natal de l'Inde où son histoire personnelle a commencé il y a quarante-trois ans. Mais il est lié à son pays par la philosophie du Mahatma Gandhi et à son village parce que c'est là que Gandhi, alors inconnu, conçut sa campagne historique de non-violence qui rendit l'Inde indépendante de la Grande-Bretagne.

Ce fut donc avec une certaine ironie que Bedi, à peine âgé de vingt-trois ans, quitta l'ashram de Gandhi pour l'Angleterre, au coeur de l'empire qui avait naguère dominé son pays, pour terminer ses études de médecine à Oxford. Cinq ans plus tard, son doctorat en poche, il répondit à une annonce et vint exercer sa profession à Milwaukee, où il vit depuis.

Il a traité en quinze ans des patients de tous les coins de cette ville d'immigrants, apprenant comment les populations de Milwaukee ont évolué et dans quelle direction se dirige la ville. Quand l'affaire Jeffrey Dahmer éclata, son double état d'étudiant du comportement humain et d'Américano-Asiatique qui étudie sa ville d'adoption lui permit de jeter un regard impartial et profond sur l'ensemble de l'histoire.

Au cours d'un déjeuner, on demanda à Bedi si Milwaukee, cette ville aux nombreuses cultures, était encore la même cité amicale dont parlaient toujours les immigrants européens.

- C'est une ville européenne qui change de couleurs, répondit-il. Depuis une quinzaine d'années, il y a eu un afflux progressif d'Américains mexicains, d'Américains asiatiques comme les Laotiens et les Hmong qui,

tous, font de louables efforts pour s'intégrer. Il y a une sorte de relève de la garde. Le grand tournant a été la retraite de l'ancien chef de police Harold Breier qui, pendant de longues années, a gouverné avec une main de fer. Mais il est dépassé et remplacé par un nouveau chef (Philip Arreola). Cette transition est symbolique de celle de la ville parce que ce nouveau chef est un Américain mexicain. Cette transmission de pouvoirs a eu lieu alors que la ville tentait de réussir sa propre transition. Elle résiste encore et il y a beaucoup de réticence à accepter le chef Arreola comme "l'un de nous".

On lui demanda ensuite si les Blancs quittaient Milwaukee et fuyaient la ville pour la banlieue, si un phénomène appelé "fuite blanche", qui a déjà sérieusement changé l'aspect racial et culturel de nombreuses régions urbaines, n'était pas en train de se produire.

Bedi répondit :

- C'est exact. Les banlieues de Milwaukee en pleine expansion, Waukesha, et d'autres plus éloignées, sont les plus prisées. Ainsi, on a dû créer Blue Mound, une route reliant Milwaukee au coeur de la banlieue ouest. C'est le "Magnificent Mile" qui grandit le plus vite et qui est entièrement blanc. Il a supplanté le centre de Milwaukee pour les affaires et la culture et il offre des immeubles de bureaux où les grandes sociétés installent leur siège. Il y a une forte résistance à tout projet d'extension des lignes d'autobus jusque-là parce qu'on ne veut pas... contaminer la région. Je dirais, étant un Américain asiatique moi-même, que Milwaukee est moins portée aux préjugés de race que mal préparée à l'intégration. Ce n'est pas du racisme mais de la peur des effets éventuels de cette intégration. Cette peur se manifeste en partie par l'exclusion des Noirs dont on fait des boucs émissaires. Il y a beaucoup d'autres groupes ethniques qui ont bien moins de problèmes pour s'intégrer. Quand la tension monte, les Noirs deviennent les boucs émissaires. C'est le point de pression. C'est comme une faille terrestre, la ligne de fracture des tremblements de terre. Et, pour Milwaukee, elle passe dans le centre, où les contrastes entre Blancs et Noirs sont les plus visibles.

On demanda à Bedi si les crimes de Dahmer et les événements qui en découlèrent et secouèrent la ville avaient un caractère racial. Entre deux bouchées d'un sandwich poulet-salade style Manhattan, il répliqua :

- Il existe un problème Blancs-Noirs ici mais je ne vois pas l'affaire Dahmer comme une situation Blancs-Noirs. Je crois qu'il a en quelque sorte fait sauter la ligne de fracture. Une partie de son attrait pour l'endroit où il

était, et pour ses victimes, est en rapport avec la dynamique de la communauté. C'est là un point de vue psychologique et je n'ai pas de statistiques ou de données précises mais, en tant que psychiatre, je prends le pouls de la communauté.

"Je pense que lorsqu'il y a de la folie dans la communauté, elle explose toujours chez ses malades mentaux. Ils révèlent la psychologie d'un système et ses failles ; ils entrent en éruption aux points faibles. Si l'affaire Dahmer, qui s'est produite sur une question Noirs-Blancs, était arrivée à Chicago, elle n'aurait pas provoqué une telle éruption parce que Chicago a un meilleur taux d'intégration. Si elle a fait tant de bruit ici, c'est qu'il y a un ensemble de problèmes latents, purulents. Cela donne une situation explosive. Si la même affaire s'était passée ailleurs, elle n'aurait pas provoqué la même frénésie locale et nationale.

Et la conversation du déjeuner continua :

Question : Quand Dahmer est venu ici, il avait déjà tué un homme et il renouvela l'opération. Quand il s'est lancé dans son carnage, les Noirs et les gays étaient apparemment le terrain fertile où il trouvait ses victimes. Pourquoi cela marchait-il si facilement pour Jeffrey Dahmer, un Blanc, avec les homos et les minorités ?

Réponse : Ces deux groupes cherchent une "affiliation" et cela fait partie du charme de Dahmer. Il exploitait ces sous-groupes dont les besoins sont frustrés par la communauté. Ils se sentent aisément abandonnés, rejetés, et quand ils croient être acceptés ou reconnus, ils se laissent facilement séduire et attirer dans des relations, même mauvaises ou dysfonctionnelles.

Regardez cela de trois angles différents : la dynamique de la victime, celle de la personne malade, dans ce cas, le criminel, et celle du système ou de la communauté. Pour qu'un problème potentiel apparaisse, un ensemble d'éléments doit concorder et quand chaque dynamique apporte sa contribution, alors le tour est joué.

Milwaukee est en train d'apprendre ce que sont les relations et l'intégration raciales. Il y a des communautés européennes qui se sont très bien intégrées ici : les Italiens, les Irlandais, les Allemands et les juifs. Maintenant la seconde vague d'immigration déferle. Par certains côtés, Milwaukee est aussi une "ligne de fracture" pour le reste de l'Amérique. Les problèmes que vous constatez dans les États du Centre et à Milwaukee, en

ce moment, sont ceux que la nation aura à affronter dans les quinze ou vingt prochaines années. Pour une fois, nous devançons la Californie.

Ici, l'ouverture est une illusion quelque peu schizophrène. Milwaukee a une tradition démocrate et libérale et le Wisconsin est un État libéral. C'est vraiment un paradoxe. Milwaukee est aussi libérale qu'on peut l'être, par tradition et par comportement, et pourtant, il existe ce fond d'insensibilité ou d'inconscience raciale qui est également typique de l'Amérique d'aujourd'hui.

Considérez n'importe quel pays dans le monde et vous verrez des conflits semblables, qu'il s'agisse des hindous et des musulmans en Inde ou des problèmes d'intégration en Angleterre. L'Amérique, qui est pourtant la nation la plus ouverte et la plus libérale, se débat avec sa dernière vague de minorités, les Laotiens et autres Asiatiques, etc. Dans des villes comme Milwaukee, où règne un calme relatif, on voit subitement se poser ce type de problèmes.

Question : Où classer Dahmer, dans un contexte aussi complexe ?

Réponse : C'est un individu qui, dès le départ, a subi des mauvais traitements à caractère sexuel, à l'âge de huit ans ; les parents ont divorcé quand il avait dix-huit ans, un divorce très dur, très amer. On a l'impression que, comme cela arrive souvent, les parents ont attendu sa majorité pour se séparer. Il vit un moment avec sa mère mais elle emmène son plus jeune fils ailleurs et Jeffrey est abandonné.

On sait qu'il commet des actes de cruauté envers des animaux ; nous le voyons qui fait fondre des os d'animaux, des choses. Puis il tente de résoudre son insatisfaction en s'engageant. Les hommes qui se portent volontaires le font pour diverses raisons. Ceux qui ont son profil le font parce qu'Us veulent se sentir en relation avec d'autres êtres humains. Ils veulent une espèce de... parenté. Il entre donc dans l'armée. Il a un problème d'alcoolisme ; puis il se fait virer et ses besoins d'identification ne sont pas satisfaits. Je ne veux pas dire que c'est la faute de l'armée, qui ne l'a pas aidé... Il cherchait une parenté et une fraternité et ça n'a pas marché. Dans son idée, ses parents l'avaient abandonné et maintenant toute l'armée américaine l'abandonnait. Toute la puissance du gouvernement fédéral et de l'armée n'a pu lui venir en aide. Je suis certain qu'ils lui en ont offert la possibilité mais c'est une chose d'offrir et c'en est une autre d'intervenir à bon escient. Je suis à peu près sûr que, dans quatre-vingt-dix pour cent des

cas, les bonnes entreprises ne se séparent pas de leurs employés à cause d'un problème d'alcoolisme. Elles les aident à le résoudre, à se réintégrer dans une vie productive. Je ne sais pas trop si ça se passe comme ça dans l'armée. Il y a le fameux "rentre dans le rang ou fous le camp".

Puis il commet des agressions sexuelles contre des enfants, son alcoolisme s'aggrave, ses perversités sexuelles apparaissent, et il y a la façon dont le système le traite. Il n'est pas puni. On lui accorde la liberté surveillée. On lui a bien demandé de se faire soigner. Mais il ne s'agissait pas d'une expérience thérapeutique. Alors, une fois de plus, il s'est senti abandonné par le système qui s'est montré plus gardien que thérapeute.

Et puis il y a le phénomène des gosses qui sont seuls à la maison. "Ton père va travailler, je vais travailler, voilà ta boîte Nintendo et tes jeux Nintendo. Ça c'est le programme de la télé et l'émission que tu peux voir à 4 heures en rentrant. Il y a un sandwich dans le microondes, tu n'as qu'à le faire chauffer, tu regardes la télé, et voilà la clé de la maison." Ce système agit sur lui comme sur beaucoup d'autres enfants aujourd'hui, en laissant simplement les problèmes en attente. Dahmer ne voulait pas être laissé en attente. Alors il se rebiffait, il cherchait quelqu'un qui l'écoute et lui réponde.

Nous voyons de plus en plus, en psychiatrie, des narcissiques et des cas limites. Ils ne savent pas comment avoir des relations avec les autres. Ils n'en ont pas les moyens, tout simplement. Au XIXe siècle, il y avait des névrosés, qui faisaient des complexes de culpabilité à cause d'un parent abusif. Aujourd'hui, nous n'avons pas de complexes de culpabilité mais des individus tragiques, déconnectés du reste du monde. Ils ne savent pas avoir de relations. Alors, les unions conjugales se rompent, les relations se relâchent, il y a un manque de loyauté et de spiritualité. Ça a l'air d'un slogan républicain, mais ce sont des vérités.

Question : Mais tous les gens qui subissent des revers ne deviennent pas des criminels.

Réponse: Il y a un pont, un point où des incidents malheureux de la vie coïncident, où des problèmes potentiels deviennent de véritables problèmes. Le pont est le principe psychiatrique de multidéterminisme, quand un certain nombre de facteurs se rencontrent. Dans le cas de Dahmer, il y avait beaucoup de carburant et beaucoup d'allumettes. Quant aux

facteurs, on n'a que l'embarras du choix. Tout ce qui pouvait aggraver son problème lui est tombé dessus.

De toute personne difficile, on peut se demander : "Est-elle mauvaise ou est-elle folle ?" Ce type était ostensiblement mauvais dans son comportement, mais si nous envisageons le contexte, y avait-il de la folie ?

Question : Il semble que la solitude ait été le détonateur. Le divorce, l'obligation de quitter le lycée et le foyer, tout cela l'a plongé dans une très grande solitude. C'est alors qu'il a eu pour la première fois l'idée ou l'envie de tuer, de passer de ses expériences sur des animaux à des êtres humains.

Réponse: Tout est lié au désir d'être visible. Prenez cette photo de l'Honor Society. Il s'est imposé sur la photo et on a effacé son image, ce qui faisait véritablement de lui l'Homme invisible. Il paraît que son Q. I. se situe entre 130 et 140, celui d'un génie. Selon certains, son Q. I. doit dépasser 120, dans l'attente d'une évaluation officielle. Drôle de génie ! Il avait un excellent quotient intellectuel, des capacités intellectuelles évidentes et il souhaitait manifestement faire partie de l'Honor Society. Il ne s'est pas imposé sur la photo d'autres groupes. C'était important pour lui. Il voulait que ses parents soient fiers de lui, qu'ils l'admirent. Mais il a raté son coup. À mon avis, ce fut pour lui une terrible humiliation d'être supprimé de la photo. Je me demande pourquoi on n'a pas tout simplement pris une autre photo du groupe. On dirait qu'on l'a délibérément humilié. Il a dû prendre une décision ce jour-là : "Plus jamais personne ne va noircir ma figure pour l'effacer." Et maintenant, sa photo est à la une de tous les grands journaux et magazines du monde. Personne ne supprime plus son visage. Le *New York Times*, *People*, *CBS*. C'est l'exorcisme.

Question : Mais tuer ne lui suffisait pas. Il est devenu sadique. Pourquoi a-t-il fait ce pas de plus ?

Réponse : Chacun de nous possède deux forces : la sexualité et l'agressivité. Ce sont des éléments très sains de notre comportement. En général, nous les utilisons de manière bénéfique pour nous et pour la société. La sexualité domptée peut devenir un bon point de départ pour le mariage, l'intimité, la paternité ou la maternité, la tendresse, l'affection. Jadis, l'agressivité aidait les chasseurs. Aujourd'hui, elle nous aide à protéger nos frontières, à nous affirmer et à conquérir avec joie les terres sauvages de la vie, à nous protéger nous-mêmes, notre communauté, notre

famille et nos enfants. Utilisés correctement, ces deux attributs sont très positifs. Mal utilisés, ils peuvent se manifester de manière destructrice. Les personnes dont la sexualité est troublée et qui ont des difficultés à nouer des liens intimes ne peuvent s'exprimer que par l'agression.

Donc, lorsqu'elles ressentent une attirance sexuelle pour quelqu'un, elles ne peuvent l'exprimer que par l'agression. Elles montrent leur amour par l'agression. Elles deviennent sadiques. "Je veux communiquer avec toi, je ne sais pas comment te faire la cour. Je ne sais pas comment m'y prendre pour être ton ami mais je sais comment te faire du mal et je vais me servir de mon unique moyen de communication."

Il a l'air calme, tendre, gentil. Un homme avec qui on s'assoirait volontiers pour prendre un café. Je suis sûr qu'il est intelligent et charmant.

Par ailleurs, il ne savait pas comment entrer en relation avec les femmes. Cela vient sans doute de ses rapports avec sa mère. Vous avez remarqué que lorsque sa frénésie de meurtres l'a saisi, il n'y avait aucun contact entre eux depuis cinq ans et que les relations ont repris par un coup de téléphone. Après cet appel, en mars, il y a eu sept ou huit meurtres. On dirait que le plus gros de son agressivité s'est manifesté après le coup de fil de sa mère. On dirait presque qu'ayant réussi à attirer son attention il ne pouvait plus la perdre : en agissant comme il l'a fait, il a lié leurs destins de manière irréversible.

Question : Et son homosexualité ?

Réponse : Il ne correspond pas au profil d'un homosexuel. Ceux-ci sont comme les hétéros : ils font un choix et ils en sont joyeux, pas destructeurs, pas sur la défensive. Son cas est ce que j'appellerais de l'homosexualité défensive, c'est-à-dire une retraite dans l'homosexualité accomplie par des hommes et des femmes qui ne maîtrisent pas l'art des rencontres hétérosexuelles et ne savent pas franchir la frontière sexuelle ; aussi ont-ils des rapports avec un groupe dont ils savent qu'il réagira favorablement à leur contact. Quant au choix de ses victimes, les raisons sont diverses. Il peut avoir eu de la difficulté à communiquer avec d'autres hommes blancs. Cela aurait exigé plus d'efforts de sa part, plus de tact, et ces talents lui manquaient. Aussi trouvait-il plus facile de s'adresser à des personnes de couleur.

Ensuite, il se sentait tellement inférieur qu'il s'identifiait à ses victimes. Il se voyait mauvais, indésirable et dérisoire. Une partie de lui-

même était comme ses victimes, tout au moins dans sa perception : mauvais, noir, inférieur. Je ne pense pas que les Noirs sont mauvais, mais c'est ainsi qu'il percevait les choses.

En même temps, il voulait se débarrasser psychologiquement de cette partie de lui-même. C'était mauvais, laid, indésirable et interdit. Il faisait cela d'abord en les abordant, ensuite en les éliminant de son existence. Ce n'était pas seulement pour faire l'amour avec eux mais pour les tuer, les détruire et les mutiler, pour qu'ils ne reviennent plus dans sa vie.

C'est ce que j'appelle le niveau des déchets psychiques ; ces morts étaient comme des déchets radioactifs psychiques. Les rapports sexuels confus constituent un critère très courant pour les cas limites. Ils projettent sur leurs victimes cette partie d'eux-mêmes qui les met mal à l'aise, et qu'ils suppriment ensuite en détruisant la victime. C'est pourquoi il était presque essentiel pour lui de mutiler et de détruire. Il devait arracher ses victimes de sa vie psychologique.

Question : Et puis il allait dans la direction opposée et gardait leur crâne.

Réponse : C'est le phénomène du trophée. La plupart de ces gens n'ont aucun succès visible. La plupart d'entre nous avons nos affaires, nos enfants, nos réussites sociales. Les sportifs ont leurs coupes. Mais ces gens sont tellement en dehors de tout qu'ils n'ont pas de trophées visibles. Il ne pouvait que collectionner des morceaux de ses victimes... le seul symbole visible de la signification qu'il avait donnée à sa propre existence : pour lui, c'était vital de les conserver, de les protéger, de les peindre, de les soigner et de les garder.

L'autre aspect important, c'est que la plupart de ces gens veulent être pris, aller jusqu'au bout de leur besoin d'affiliation. Alors ils laissent traîner ces symboles visibles. Dans ce cas-ci, les symboles étaient là depuis des années. Encore récemment, il y avait eu cette étrange odeur émanant de l'appartement, des photos et des morceaux de corps humains.

Question : Est-ce qu'il savait que quelqu'un finirait par entrer et les découvrir ?

Réponse : Il désirait fortement que quelqu'un entre et s'y mette. Il ne cessait d'attirer des hommes chez lui pour montrer ses trophées. Presque comme s'il disait : "Je vous en prie, arrêtez-moi et notez que j'existe." Mais

on ne l'arrêtait pas, alors il persévérait, de plus en plus, jusqu'à ce qu'on le remarque.

Question : Il n'aurait jamais cessé ?

Réponse : Non. Pas avant d'être arrêté. Il avait donné des indications à la police, aux voisins, aux juges d'application des peines, au gouvernement des États-Unis, à ses parents et même à ses victimes, en disant "Je suis là". Il lançait des signaux clairs pour clamer qu'il voulait être vu mais les gens s'entêtaient à l'ignorer.

Question : Et ses rapports sexuels avec des cadavres ? Y avait-il une différence dans ce qu'il pensait en commettant ses actes ?

Réponse : Le désordre de sa personnalité, l'alcoolisme, la pédophilie, la nécrophilie, son ego et son homosexualité, tout cela forme des couches de dysfonctionnement. Ces rapports sexuels avec des morts sont liés à ses sentiments à des moments différents.

Une personne vivante ne pouvait satisfaire ses besoins. Seulement la victime décédée, qu'il contrôlait totalement, sans risques de représailles, de bagarre, d'humiliation, de négation ou d'abandon. C'était moins du sadisme qu'un désir de contrôler. Et puis, c'est lié au besoin qu'il avait au moment précis : besoin de faire mal, d'être nourri... S'il voulait manifester sa colère, alors il avait recours à la sodomie. Tout dépendait des besoins qu'il avait en tête à ce moment-là. Ça changeait selon son humeur.

Question : On a reproché à un certain nombre de personnes de n'avoir pas su l'arrêter plus tôt.

Réponse : On peut tirer une leçon de cette affaire. Une communauté a le choix : elle peut juger ou elle peut comprendre. Je suis sûr qu'il existe de bons magistrats pour le juger. Quant à nous, nous ferions mieux d'essayer de comprendre.

Nous pouvons empêcher cela par tous les moyens : petits ou grands. Il y aura toujours, dans la nature humaine, un côté obscur impossible à juguler. C'est un préalable à la croissance de l'être humain et à son adaptation. Ce côté obscur, il nous est loisible de le maîtriser, de grandir avec lui, en nous arrangeant au mieux de nos possibilités. Il y aura toujours des tueurs en série. Il y aura toujours des gens qui empiéteront sur les droits des autres. Si nous sommes capables de faire évoluer la civilisation, nous

devons pouvoir concevoir des moyens pour dompter ce côté obscur et en avoir le contrôle.

Nous avons des satellites de communication, nous pouvons téléphoner directement, en quelques secondes, en Angleterre, en Australie. Mais le paradoxe d'une société si bien reliée technologiquement, c'est qu'en tant qu'individus nous sommes isolés.

Question : Pourquoi cette affaire a-t-elle à ce point fasciné tout le pays ?

Réponse: Parce que toute sa dynamique est aussi celle de l'Amérique actuelle. Pensez aux questions évoquées ici, pas les meurtres en série, mais les questions d'intégration raciale, de santé physique et mentale, d'éducation des enfants, de pourcentage croissant des divorces. Elle touche au côté obscur de la société, à l'isolement des individus. Elle touche à la violence et à l'agressivité. Voilà ce qui fascine. Dahmer n'est que la fumée. Le feu, c'est l'ensemble de ces problèmes. Les questions brûlantes de l'Amérique sont contenues dans cette affaire. Si nous n'y prenons pas garde, nous en viendrons à trouver banale l'histoire de Jeffrey Dahmer. C'est un scénario effroyable. Si vous avez cru que Three Mile Island c'était mauvais, pensez à Tchernobyl !

Question : Est-ce qu'une intervention, à un moment ou à un autre, aurait pu changer Jeffrey, ou bien lui est-il arrivé trop de choses pour qu'il se rétablisse ?

Réponse : Il a eu trop de choses contre lui. Aucune intervention n'aurait pu l'arrêter complètement. Mais elle aurait pu apporter une sérieuse amélioration. Il aurait pu être un simple satyre ou un violeur d'enfants, ce qui lui aurait peut-être valu un traitement énergique et une détention l'empêchant de nuire. Étant alcoolique, il aurait pu faire une cure de désintoxication forcée. Mais nous avons raté ces occasions. Nous aurions eu un tableau beaucoup moins tragique si nous avions été capables d'intervenir à temps.

Question : Il a réussi à conserver un emploi convenable pendant six ans. Est-ce qu'il est devenu une sorte de Dr Jekyll et Mr Hyde, capable de faire preuve de charme et de présenter à volonté une façade raisonnable ?

Réponse : Il est une de ces personnes que nous considérons comme des cas psychiatriques modernes. Dans le passé, nous imaginions ces gens avec un masque de dément, des névrosés qui pourtant fonctionnaient aussi bien que d'autres êtres humains adultes, en pleine maturité. Nous avons maintenant des malades avec une apparence saine. Ils ont l'air tout à fait sains d'esprit, normaux, charmants et adaptables, capables de gravir les échelons du pouvoir et du prestige mais ils sont très fragiles intérieurement, très instables. Ce sont eux qui détruisent leurs employés, leurs enfants, leur famille. La seule différence entre Jeffrey Dahmer et ces personnes, c'est qu'il se servait d'un couteau alors qu'elles détruisent émotionnellement. Elles ont besoin de traitements longs pour guérir de l'intérieur, pour se stabiliser. Et nous n'avons pour cela ni les structures ni les ressources.

Allons-nous arriver à nous organiser en tant que peuple, famille, ou nation, regarder enfin autour de nous et dire : "Remettons la maison en ordre !" ? Nous allons sur la lune ou dans les étoiles, mais nous ferions bien de rentrer chez nous, de nous asseoir et de parler entre nous, de nous organiser, de concevoir des systèmes qui permettront à nos enfants de grandir en sécurité dans un environnement équilibré.

Une chose qui intrigue le psychiatre que je suis, c'est la capacité que nous avons de guérir à n'importe quel stade. Il n'est jamais trop tard. Comme les plantes au repos. Arrive le soleil du printemps et elles revivent et refleurissent toutes, en prenant des couleurs. La nature humaine est semblable. Elle paraît fanée mais qu'on lui donne un peu de soleil et d'eau, de bonnes conditions et vous la voyez refleurir à votre étonnement. Il n'y a pas de miracle ! C'est la nature qui fait son boulot.

Question : Pourquoi produisons-nous, semble-t-il, plus de meurtriers en série que le reste du monde ?

Réponse : Prenez une tornade, c'est une bonne analogie. Elle survient lorsque deux masses d'air divergentes entrent en collision. Quand a lieu une collision de cultures, quand on est sur le fil tranchant d'un changement social et culturel, de telles collisions violentes se produisent dans le milieu culturel. Jack l'Éventreur a surgi au moment où la Grande-Bretagne connaissait une telle diversité et un tel changement culturels. Nous sommes maintenant les pionniers, les porte-drapeau du nouvel ordre mondial. Nous sommes au point de collision des cultures. C'est inévitable.

Épilogue.

Toute cette histoire était un palais des miroirs. Elle n'était pas exactement ce qu'elle semblait être, partout de faux reflets apparaissaient et chaque tournant pouvait être la porte de sortie, une impasse ou un nouveau labyrinthe. Ou alors on croisait quelque chose qui n'était pas tout à fait réel.

Bath était en principe un endroit idyllique, un îlot de tranquillité aux confins de la métropole d'Akron. En réalité, plusieurs grands crimes y avaient eu lieu. Le massacre de Steven Hicks par Jeffrey Dahmer fut suivi, quelques années plus tard, par une étrange affaire de tueur à gages, au cours de laquelle un P.-D.G. fut tué à propos d'une querelle sur la reprise d'une société. Lynn Slaby fut élu P. A. du comté de Summit le 4 novembre 1981. Le lendemain même, il recevait dans la matinée un coup de téléphone du shérif lui disant que quelque chose de bizarre s'était passé à Bath. Quand ce dossier complexe fut enfin refermé, onze personnes avaient été inculpées et onze condamnées.

Milwaukee avait la réputation d'être une ville où tout le monde s'entendait bien, où l'on se fréquentait sans trop faire attention à la couleur ou à l'origine ethnique, où régnaient la cordialité allemande et l'esprit *gemütlich* et accueillant. Cette image fut gravement ternie à la suite de l'affaire Dahmer lorsque les profondes divisions raciales remontèrent à la surface et que de sérieux problèmes apparurent, en particulier le manque de confiance de la police envers son chef et des minorités envers les forces de l'ordre.

John Norquist, le maire de cette grande ville, âgé de quarante ans, pensait être facilement réélu l'année suivante mais son administration fut soudain remise en question. Il avait beau dire que le point de vue des gens de l'extérieur sur Milwaukee importait moins que de restaurer la foi des diverses communautés, il voyait la ville échapper à tout contrôle.

Les officiers de police sont censés savoir prendre les initiatives qui s'imposent dans les moments de crise car ils sont entraînés à cela. Mais le 27 mai, vers minuit, trois policiers négligèrent d'effectuer les contrôles d'identité d'un jeune garçon nu et d'un homme blanc à la parole facile. Leur décision de les laisser tous les deux eut pour résultat la mort de l'adolescent et permit à l'homme blanc de tuer encore. Ils aggravèrent même leur cas en riant de cette situation et leur déplorable sens de l'humour fut enregistré et écouté dans le monde entier. Puis la police tout entière transforma la suspension des trois flics en une monumentale affaire politique, donnant l'impression que la police de Milwaukee couvrait la décision fatale qui avait signé l'arrêt de mort de Konerak Sinthasomphone. Cette attitude montre bien qu'elle est toujours persuadée que les flics ne peuvent jamais se tromper, car peu de ses dirigeants exprimèrent leurs regrets pour les morts consécutives à cette bavure.

Et puis, surtout, il y a Jeffrey Dahmer, qui n'était pas du tout ce qu'il semblait être. Pour dix-sept jeunes gens, il apparut comme un type chouette avec assez d'argent pour les persuader de l'accompagner chez lui et de poser nus pour des photos. "Je comprends que des gens aient été séduits, dit Céleste Dalton, une parente de la victime Anthony Sears. Il n'a absolument pas l'air d'une personne capable de commettre de tels crimes." Une fois entre ses mains, bien peu en réchappaient. Car l'appartement 213 n'était pas seulement un deux-pièces mais des oubliettes, une antichambre de la mort.

Ensuite, Dahmer fit les aveux, vrais ou faux, de ses multiples meurtres, la strangulation de ses victimes, la nécrophilie, la pédophilie, les morceaux de chair humaine mis de côté pour des repas ultérieurs. Mais après cette histoire d'horreur, il déclara qu'il n'avait jamais tué personne, nulle part, excepté l'unique victime de l'Ohio et les seize du Wisconsin. Une fois sous l'aile d'un avocat, la terminologie de cette déclaration réduisait l'abomination du meurtre à un simple "incident" ou, comme le dira Gerald Boyle, "ces choses très, très tristes". Dans d'autres propos, Boyle affirma que Dahmer éprouvait des remords et qu'il était accablé par le désespoir et l'angoisse. Les autorités des autres Etats ne pouvaient croire un mot de ce que racontait Jeffrey Dahmer, lui qui avait été en liberté surveillée sans jamais laisser soupçonner qu'il massacrait du monde, parfois quelques heures à peine après une conversation avec son juge d'application des peines.

Cette liberté surveillée est aussi un aspect irréel de l'affaire car, théoriquement, toute personne sous surveillance maximum est vraiment contrôlée. Si un juge d'application des peines s'était rendu à l'appartement 213 dans ce "mauvais quartier", il ou elle aurait certainement remarqué quelque chose d'anormal, par exemple un cadavre dans la chambre, des crânes dans le placard ou des os dans un baril d'acide. Mais pas un n'a quitté son bureau pour voir comment vivait Dahmer.

Le comité de probation du Wisconsin se mit à couvrir les dégâts avec la remarquable facilité d'une vraie bureaucratie, en ordonnant à Donna Chester de ne pas parler à la presse. Tous les communiqués devaient provenir du siège du comité de probation à Madison où les responsables affirmèrent que leurs agents dormaient bien parce qu'ils avaient obéi au règlement dans l'affaire Jeffrey Dahmer.

"Quant aux juges d'application des peines, ils ont fait exactement ce qu'ils avaient à faire selon le Code administratif: ils n'ont transgressé aucun règlement, violé aucune loi. Leurs actions concordent parfaitement avec notre politique et nos procédures", déclara Joseph Scislowicz, l'attaché de presse du comité.

Il révéla que Chester s'occupait de cent vingt autres affaires, en même temps que de Dahmer, et que ses supérieurs lui avaient accordé d'être relevée de l'obligation d'aller le voir chez lui. "Elle n'était pas contrainte d'y aller, expliqua le porte-parole, à cause du très grand nombre de personnes qu'elle avait à surveiller."

Même si elle ou un autre agent était allé chez Dahmer, on ne peut que "supposer" qu'il aurait remarqué quelque chose, dit Scislowicz. "Elle a fait ce qu'on exigeait d'elle, elle a fait du bon travail ; c'est un excellent agent." Il est vrai qu'un agent n'aurait peut-être rien trouvé dans l'appartement, mais en n'y allant pas, il est certain qu'on pouvait encore moins trouver quelque chose.

L'agent chargé des relations publiques, plaçant son département à un niveau moral élevé, observa : "Trop de gens se sentent coupables au sujet de cet individu bizarre. C'est leur droit, sans doute, mais pas nous. Nous ne montrerons personne du doigt." Mais il ajoutait que, si l'on voulait accuser quelqu'un, il faudrait alors penser aux voisins de Dahmer, à la police, à ses conseillers, à son prof d'anglais au lycée, à sa grand-mère, à ses parents, à l'ensemble des homosexuels, à ses camarades de classe et au facteur. Il ne faisait pas figurer sur sa liste le système de libération conditionnelle qui lui

avait notifié une surveillance maximum. "Les prédictions après coup sont toujours quarante-quarante", concluait-il hors de propos.

Le chargé des relations publiques dit que l'on pourrait demander aux diverses régions combien de dérogations elles accordent, pour les visites au domicile des personnes en liberté surveillée.

Et dans une certaine mesure, Scislowicz avait raison. Dahmer avait lancé suffisamment de signaux d'alarme pour qu'on devine que ça ne tournait vraiment pas rond dans sa tête, et cela dès le début, quand il confiait à un adolescent de son âge qu'il voulait essayer ses talents d'empailleur sur quelque chose de plus sérieux que des écureuils. Quelque chose, peut-être, comme un être humain ? Mais, au bout du compte, c'était quand même le système judiciaire qui était fautif, parce que ses agents sont des professionnels payés par les contribuables qu'ils sont chargés de protéger. La fonction entraîne une responsabilité, le devoir de s'impliquer et de faire plus que ne l'exige le règlement, si besoin est, de procéder à des contrôles d'identité et de donner suite à tous les rapports qui s'entassent sur le bureau d'un juge d'application des peines indiquant qu'une personne sous surveillance maximum est sur la mauvaise pente. Les fonctionnaires de Milwaukee ont choisi la facilité, avec de désastreuses conséquences.

Et puis, des choses comiques se passèrent. Deux des policiers municipaux, chargés d'empêcher Dahmer de se suicider, auraient obtenu des autographes.

Les autorités eurent du mal à reconstituer le breuvage que Dahmer employait pour endormir ses victimes. Assez vite, elles s'intéressèrent à la benzodiazépine, un tranquillisant délivré sur ordonnance, qu'il aurait pu recevoir dans le cadre de la thérapeutique de surveillance. Le médecin légiste avait découvert d'autres drogues dans les tissus des victimes : de l'Halcion, de la cocaïne, ainsi qu'un dérivé de la benzodiazépine, tandis que les enquêteurs trouvaient dans l'appartement une ordonnance de lorazepam, une autre forme de benzodiazépine. L'effet de ces produits pharmaceutiques est foudroyant quand on les mélange à de l'alcool et, d'après les experts, ils peuvent faire perdre connaissance. On trouva aussi du chloroforme dans un des placards de Dahmer.

Une fois ses victimes inconscientes étranglées, il lui restait une tâche monumentale. Chaque fois qu'il se retrouvait avec un cadavre dans son minuscule studio, il lui fallait s'en débarrasser au plus vite. Ce n'est certes

pas facile et encore moins quand on vit au coeur d'une grande ville, entouré de voisins.

C'est d'abord très salissant. Le corps d'un Américain moyen contient plus de six litres de sang. Cela fait quand même beaucoup, et c'est de cette quantité qu'il devait se débarrasser chaque fois qu'il avait à dépecer un cadavre. Et il affirme l'avoir fait dix-sept fois.

Ce devait être une énorme corvée d'avoir à laver un tel débordement de sang et la tâche devait être compliquée par la présence, lors de la mort, d'autres liquides corporels.

Ensuite, il devait s'occuper des organes. Quand le coeur cesse de battre, il devient une masse grosse comme le poing, pesant environ une livre. Il y a aussi l'estomac, une dizaine de mètres d'intestins et un cerveau mou de trois livres.

Non, ce n'est pas facile de se débarrasser d'un corps humain !

Il y a six cent cinquante-six muscles, des tendons serrés, certains, de plus de trente centimètres, sont si solides et fibreux qu'ils résistent aux couteaux les mieux aiguisés.

Mais les muscles sont relativement tendres, contrairement aux deux cent six os, qui résistent sous la scie. Chaque bras a trente-deux os et chaque jambe trente et un. Le crâne, que beaucoup de gens imaginent tout d'une pièce, est composé en réalité de vingt-neuf os différents. La colonne vertébrale en a vingt-six ; il y en a six dans chaque oreille et même un dans la gorge.

Le plus dur, c'est l'émail et la dentine qui composent une dent. Les archéologues découvrent constamment des dents qui sont restées enterrées pendant des millénaires. De plus, les trente-deux dents permanentes de l'être humain adulte sont comme une carte routière indiquant son identité. L'examen des dossiers dentaires est une méthode courante d'identification quand un cadavre inconnu échoue à la morgue.

Et, dix-sept fois, Dahmer a affronté cette corvée monumentale. Avec l'aide d'outils à moteur et de technologies modernes, d'une baignoire et de quelques sacs-poubelle en plastique, sans parler du secours involontaire des voisins qui n'ont pas insisté sur l'odeur de putréfaction et les bruits insolites provenant de cet appartement, Dahmer a pu se livrer dix-sept fois à sa macabre activité. Dix-sept fois, il a broyé des os, drainé du sang, fait fondre dans l'acide des chairs récalcitrantes, et jeté simplement le reste à la poubelle, à l'exception des quelques crânes qu'il gardait comme trophées et

des morceaux de choix mis de côté au congélateur pour, ce sont ses propres mots, les manger quand il en aurait envie.

C'est probablement l'alcool qui, de manière constante, eut la principale influence sur la vie de Dahmer. Ses camarades de classe rapportent que, dès la sixième, à peine sorti de l'école primaire de Bath, il arrivait au collège en empestant l'alcool. Plus tard, il venait en classe avec une flasque ou une bouteille de whisky dans la poche intérieure de sa veste ou de son manteau. Pendant les récréations, quand d'autres s'enfermaient aux toilettes pour fumer une cigarette, Dahmer trouvait un coin tranquille pour boire quelques gorgées. Il y a une quinzaine d'années, à l'époque où Dahmer faisait ses études secondaires, l'idée d'un adolescent alcoolique était inconcevable. Aujourd'hui, nous sommes mieux renseignés. La plupart des alcooliques ont commencé très jeunes, en trouvant quelqu'un pour aller leur acheter un pack de six bières ou en buvant en cachette les réserves de leurs parents, ou même en partageant une bière avec papa en regardant le base-ball à la télévision.

Quand vint le temps de l'université et de l'armée, il était un alcoolique confirmé, incapable de passer une journée sans boire. Rien ne révèle mieux sa maladie que les épisodes désordonnés qui ont marqué son retour dans l'Ohio après l'armée. Tous les signaux étaient là. À un moment donné, il assista aux réunions des Alcooliques Anonymes. Mais la vérité qu'il aurait pu y apprendre, que Jeffrey Dahmer est seul responsable de Jeffrey Dahmer, il ne voulait pas l'entendre : il n'était pas prêt à renoncer à la bouteille. Ses beuveries moroses finirent par tout lui coûter : son emploi, ses amis et jusqu'à sa liberté. Mais elles coûtèrent aussi la vie à dix-sept jeunes hommes.

Par ailleurs, on remarque avec intérêt que, non seulement Jeffrey Dahmer correspond exactement au profil scientifique d'un meurtrier en série, mais aussi à son horoscope des Gémeaux, à la double personnalité. Bien sûr, tous les Gémeaux ne sont pas des criminels. Ce singulier signe du zodiaque a produit de grands créateurs, comme Walt Whitman, Ralph Waldo Emerson et Thomas Mann. Mais une lecture attentive de son horoscope, par un astrologue, aurait montré ce qui suit :

Dahmer est né sur la corne du Taureau avec sa Lune en Bélier et ses planètes réparties ainsi : Mercure en Gémeaux, Vénus en Taureau, Mars en

Bélier, Jupiter et Saturne en Capricorne, Uranus en Lion et Neptune en Scorpion. Son Soleil est en Gémeaux, ce qui lui donne l'envie d'être différent, fait de lui un briseur de règlements, rebelle à l'autorité mais à la parole facile et persuasive. La Lune en Bélier signifie qu'il est prompt à la colère et rêve de puissance. C'est un agité, une tête brûlée, un dangereux adversaire qui adore traquer sa proie.

D'autres configurations "planétaires" montrent qu'il aime toucher et posséder les gens, se cramponner à eux. Il joue pour gagner et ne supporte pas de perdre. Il a un grand ego sexuel, il aime être le conquérant. Une personnalité mélancolique, soupçonneuse pourrait le dominer. Et, selon les astrologues, avec Neptune en Scorpion, il a la passion de la chimie et une forte tendance à l'alcoolisme.

À Washington, une commission sénatoriale a estimé qu'en 1991 vingt-trois mille sept cents personnes allaient mourir, en Amérique, victimes de violence, deux cent soixante de plus qu'en 1990, qui était déjà une année record. Les crimes de Jeffrey Dahmer ne sont qu'une goutte de plus dans un très grand baquet de sang.

Mais cette goutte fait partie de l'hémorragie qui s'écoule des artères de la nation alors que les crimes en série et les meurtres collectifs augmentent.

Rien ne peut apaiser le chagrin de ceux qui ont perdu un être cher. Mais la société doit réagir et ne plus se contenter de déplorer le sang à la une annonçant qu'un nouveau monstre est lâché dans la nature ou a été appréhendé.

Tandis que les tribunaux prennent en main l'affaire Dahmer, les milieux judiciaires, médicaux, psychiatriques et politiques classent les crimes collectifs parmi les dangers majeurs menaçant ce pays car ils augmentent à une vitesse effarante. Le nombre des morts est tel qu'il devient indispensable de passer à l'action au lieu de rester stupéfait devant les gros titres des journaux.

Il est douteux que Jeffrey Dahmer sorte un jour de prison ou de l'établissement psychiatrique où il aura été placé. Les tribunaux, les avocats et tout le système judiciaire sont responsables de lui. Pour le moment, il doit être considéré non seulement comme un détenu mais aussi comme un spécimen d'études pour que nous comprenions mieux un tueur et sachions faire autre chose que simplement l'enfermer.

L'on trouve dans les hôpitaux et les prisons une population croissante de tueurs. Les pouvoirs publics devraient saisir ces occasions pour les

examiner, les étudier, et reconnaître que les leçons qu'ils donnent sont précieuses parce qu'elles devraient permettre de concevoir un jour de nouvelles lois, de nouvelles méthodes de traitement qui permettront de mettre un terme à cette folie.

Les moyens utilisés jusqu'à présent pour traiter ces cas ne suffisent malheureusement plus (1).

Note.

(1) Jeffrey Dahmer a été jugé en février 1992. L'affaire avait fait tellement de bruit aux États-Unis que le procès fut télévisé et que même les chaînes françaises en diffusèrent quelques extraits. L'avocat de Dahmer essaya de plaider la démence, ce qui aurait probablement permis à son client d'être libéré après avoir passé seulement quelques années en hôpital psychiatrique. Le jury préféra suivre le réquisitoire du district attorney qui considérait l'accusé pleinement responsable. Dahmer fut reconnu coupable et condamné à neuf cent cinquante-sept ans de prison. (N. d. E.)

Chronologie

21 mai 1960 : Naissance de Jeffrey Dahmer à Milwaukee, dans le Wisconsin.

17 mai 1968 : La famille Dahmer s'installe au 4480 West Bath Road, à Bath, dans l'Ohio.

Juin 1978 : Jeffrey Dahmer quitte le lycée Revere à la fin de ses études secondaires.

18 juin 1978 : Jeffrey prend en stop Steven Hicks qui devient sa première victime.

24 juillet 1978 : Le divorce est prononcé entre Lionel Dahmer et Joyce Dahmer.

Août 1978 : Joyce Dahmer emmène son plus jeune fils, David, à Chippewa Falls, dans le Wisconsin. Jeffrey reste seul dans la maison de Bath, jusqu'à ce que son père l'y découvre et revienne s'y installer.

Sept. déc. 1978 : Jeffrey entre en première année à l'université d'État de l'Ohio à Columbus.

24 déc. 1978 : Lionel Dahmer épouse Shari Jordan.

29 déc. 1978 : Jeffrey Dahmer s'engage pour trois ans dans l'armée américaine, se présente au rapport le 12 janvier 1979.

13 juillet 1979 : Dahmer termine sa formation d'infirmier et entre en fonction à la caserne de Baumholder, en Allemagne.

28 mars 1981 : Dahmer est renvoyé de l'armée et démobilisé en Caroline du Sud à cause de ses excès de boisson. Il erre jusqu'au sud de la Floride.

1982 : Il emménage chez sa grand-mère paternelle, Catherine Dahmer, au 2357 5e Rue Sud à West Allis, dans le Wisconsin. Dahmer est interpellé pour attentat à la pudeur, à la foire d'État du Wisconsin.

1985 : Dahmer est engagé comme ouvrier à la chocolaterie Ambrosia, à Milwaukee.

1986 : Dahmer est arrêté pour avoir uriné en public.

15 sept. 1987 : Steven W. Tuomi, vingt-huit ans, du Michigan, disparaît. Sa disparition ne sera signalée qu'en janvier 1989. Dahmer l'identifie plus tard comme une de ses victimes.

Janvier 1988 : James E. Doxtator, un Indien américain de quatorze ans, est emmené à la maison de West Allis et assassiné.

Mars 1988 : Richard Guerrero fait la connaissance de Dahmer et il est assassiné dans la maison de West Allis.

1988 : Dahmer quitte la demeure de sa grand-mère à West Allis et emménage dans un studio de la résidence Oxford, au 924, 25e Rue Nord, à Milwaukee.

Août 1988 : Dahmer est arrêté pour agression d'un enfant de treize ans.

30 janvier 1989 : Dahmer est inculpé d'agression sexuelle et d'incitation de mineur à la débauche.

25 mars 1989 : Dahmer drague Anthony Sears au LaCage Bar, l'emmène à la maison de sa grand-mère et le tue.

23 mai 1989 : Dahmer est condamné à cinq ans de liberté surveillée. Passe la première année à la Milwaukee County House of Corrections, selon un programme de semi-détention lui permettant de travailler à l'extérieur.

Mars 1990 : Dahmer est relâché, avec deux mois d'avance sur le programme de semi-détention.

Juin 1990 : Dahmer rencontre Edward W. Smith, l'emmène à l'appartement, le drogue et le tue.

Juillet 1990 : Dahmer fait la connaissance de Raymond Smith, dit Ricky Beeks, au Club 219 de Milwaukee; il l'emmène à son appartement et le tue.

3 sept. 1990 : Ernest Miller quitte la maison de sa tante et disparaît. Dahmer dira plus tard à la police qu'il a rencontré Miller dans une librairie de la 27e Rue Nord à Milwaukee. Il l'emmène chez lui et le tue.

24 sept. 1990 : La disparition de David C. Thomas est signalée par son amie. Dahmer avoue qu'il l'a tué chez lui, dans son appartement.

18 février 1991 : Curtis Straughter est vu pour la dernière fois par sa grand-mère. Dahmer le rencontre à un arrêt d'autobus près de l'université de Marquette, l'emmène chez lui et le tue.

7 avril 1991 : Errol Lindsey est vu pour la dernière fois par sa soeur alors qu'il entre dans un magasin. Dahmer dit l'avoir rencontré au coin de la 27e Rue et de Kilbourn, invité chez lui et assassiné.

24 mai 1991 : Anthony Hughes, un sourd-muet, fait la connaissance de Dahmer devant le Club 219, dans la 2e Rue, et le suit à son appartement où il est tué.

26 mai 1991 : Konerak Sinthasomphone, quatorze ans, le frère du jeune garçon que Dahmer a agressé, ce qui lui a valu sa condamnation, disparaît le jour où il devait aller à son entraînement de football.

27 mai 1991 : La police répond à un appel signalant la présence d'un jeune garçon nu et ensanglanté dans la rue, près de l'immeuble de Dahmer. Dahmer persuade les policiers que tous deux forment un ménage d'homosexuels. Dahmer assassine Konerak Sinthasomphone.

30 juin 1991 : Dahmer rencontre Matt Turner, vingt ans, dans une gare routière de Chicago après un défilé du Gay Pride. Turner est tué, son corps démembré est trouvé plus tard dans l'appartement de Dahmer.

5 juillet 1991 : Dahmer rencontre Jeremiah Weinberger, vingt-trois ans, dans un bar de Chicago. Selon ses aveux à la police, il le tue deux jours plus tard et dépèce son corps.

15 juillet 1991 : Dahmer est renvoyé de la chocolaterie Ambrosia pour cause d'absentéisme. Il perd un emploi où il travaillait depuis six ans. Le même jour, il rencontre Oliver Lacy dans la rue, l'emmène chez lui et le tue.

19 juillet 1991 : Dahmer rencontre Joseph Bradehoft à un arrêt d'autobus, l'emmène chez lui et le tue.

22 juillet 1991 : Dahmer invite Tracy Edwards à son appartement, mais Edwards s'échappe et hèle une voiture de police dont les agents arrêtent Dahmer. Les restes d'au moins onze corps humains sont retrouvés chez lui.

24 juillet 1991 : Glenda Cleveland révèle qu'elle, sa fille et sa nièce ont toutes déclaré à la police, le soir où Konerak Sinthasomphone a été assassiné, que le jeune Laotien n'était pas un adulte.

25 juillet 1991 : Dahmer est inculpé de quatre homicides volontaires, le terme en vigueur dans le Wisconsin pour désigner le meurtre. Sa caution est fixée à un million de dollars.

26 juillet 1991 : Le chef de la police Philip Arreola suspend, avec solde, les trois agents qui ont enquêté chez Dahmer lors de l'incident du 27 mai avec Konerak Sinthasomphone.

4 août 1991 : Les autorités retournent la terre dans le jardin de la maison d'enfance de Dahmer à Bath, dans l'Ohio, et découvrent des fragments d'os humains.

6 août 1991 : Dahmer est inculpé de huit meurtres supplémentaires et la caution est portée à cinq millions de dollars.

7 août 1991 : Le syndicat des policiers de Milwaukee déclare à une majorité écrasante, à vote secret, qu'il n'a aucune confiance en son chef de la police, Arreola. Les autorités n'y prêtent pas attention.

10 août 1991 : Konerak Sinthasomphone est incinéré après une cérémonie bouddhiste traditionnelle. Un cambrioleur vole six mille dollars à une famille endeuillée.

22 août 1991 : Dahmer est inculpé de trois assassinats de plus dans le Wisconsin, ce qui fait un total de quinze morts. Le P. A. de l'Ohio promet de requérir de la chambre des mises en accusation de l'Ohio l'inculpation de Dahmer pour le meurtre de Steven Hicks. Le district attorney laisse entendre qu'aucun chef d'accusation ne peut être signifié en l'absence de tout reste du corps. Dahmer renonce à son droit à une audience préliminaire.

Pour aller plus loin...

Issu du site internet http://www.tueursenserie.org
Article : http://www.tueursenserie.org/spip.php?article5

Dahmer fut condamné 15 fois à la prison à vie ou un total de 957 années de prison.

Il s'adapta très bien à la vie en prison au Columbia Correctional Institute de Portage, dans le Wisconsin. Il fut placé avec les autres prisonniers, ce qui compromit sa sécurité. Il fut attaqué le 3 juillet 1994, durant un service religieux, par un Cubain qu'il n'avait jamais vu auparavant. On le plaça alors dans la zone de Haute Sécurité.

Dahmer, prisonnier modèle, convainquit les autorités pénitentiaires de l'autoriser à avoir plus de contacts avec ses codétenus. Il fut autorisé à manger dans les zones communes et on lui donna des travaux de nettoyage à faire dans des équipes de prisonniers.

Le matin du 28 novembre 1994, Dahmer lavait le sol des douches avec deux prisonniers très dangereux : Jesse Anderson, un homme blanc qui avait tué sa femme et accusait un homme noir de l'avoir fait, et Christopher Scarver, un jeune noir schizophrène qui pensait être le fils de Dieu, et qui était en prison pour meurtre (et aurait dû être dans un asile, lui).

Il n'est pas difficile d'imaginer comment Scarver voyait Dahmer, qui avait tué tant d'hommes noirs, et Anderson, qui accusait un noir de son crime. Une combinaison désastreuse.

Vingt minutes après qu'ils aient commencé à laver, un gardien revint pour voir si tout allait bien. Il trouva Dahmer face contre terre, dans une mare de sang, le crâne fracassé. Anderson était couché dans une douche, en sang lui aussi. Scarver leur avait frappé la tête contre le sol et les murs des douches. Dahmer décéda durant le transport à l'hôpital. Jesse Anderson

mourut peu après. Scarver déclara : "Dieu m’a dit de le faire !" Il fut condamné pour la deuxième fois à la prison à vie pour ces deux meurtres...

À la demande de sa mère, le cerveau de Dahmer fut préservé dans du formaldéhyde pour qu’il soit étudié...

Une année après sa mort, les parents de Dahmer commencèrent à se battre au sujet de leurs fils. Enfin, pourrait-on dire...

Le 12 décembre 1995, cette saga absurde se termina enfin, lorsqu’un juge donna raison au père de Dahmer, qui voulait honorer la requête de son fils : être incinéré. Chacun des parents de Dahmer reçut la moitié de ses cendres.

Quatrième de couverture.

Crimes ; Enquêtes
"Des affaires véridiques hors du commun, décrites avec minutie et objectivité."

Le monstre de Milwaukee.
Milwaukee, Wisconsin. Un quartier populaire, un immeuble banal. Le 22 juillet 1991, la police pénètre dans l'appartement 213 et arrête Jeffrey Dahmer, trente et un ans. Un locataire discret qui, en douze ans, a assassiné dix-sept jeunes gens. On retrouvera dans les placards, dans le réfrigérateur, les restes de ses dernières victimes.
L'histoire de Dahmer, le tueur cannibale, reste une énigme pour les psychiatres. Divorce des parents, homosexualité mal vécue, alcoolisme : un parcours accidenté, certes, mais qui n'explique pas tout. Au procès, les avocats invoqueront la démence...
Au-delà des faits, ce récit authentique pose le problème des tueurs psychopathes. Peut-on détecter les germes de la folie meurtrière, soigner ces cerveaux malades ? Pour se protéger, la société doit-elle prévenir, ou punir ?

Sur l'auteur.
Don Davis.
Né en 1939 à Savannah (Géorgie), il est journaliste et a collaboré à de nombreux quotidiens, ainsi qu'à l'agence de presse UPI, pour laquelle il a beaucoup voyagé. Marié, il a deux enfants.